

# *Jos-Phydime Michaud* *Kamouraska,* *de mémoire...*

*Souvenirs de la vie d'un village québécois*  
*Recueillis par Fernand Archambault*



*Boréal-Express*

*Sur la couverture : 1. Jos-Phydime Michaud fait la moisson, 3 septembre 1926. 2. (à gauche) : le « camp » dans la forêt. 3. (à droite) : la maison de Jos-P. Michaud à Kamouraska, démolie en 1936. 4. François Gagnon et Michel Michaud en 1920.*

Jos-Phydime Michaud

## Kamouraska, de mémoire...

*Souvenirs de la vie d'un village québécois  
Recueillis par Fernand Archambault*

P-142

BORÉAL-EXPRESS  
MONTRÉAL

© Librairie François Maspero, Paris, 1981  
ISBN 2-7071-1262-3

© Boréal-Express pour le Canada  
C.P. 418 Station Youville H 2P 2V6  
Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1981  
Bibliothèque Nationale du Québec  
ISBN 2-8952-039-0

## *Introduction*

*Le 15 juillet 1674, Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, concédait à François Morel, déjà seigneur de La Durantaye, une autre seigneurie de « trois lieues de terre de front le long du Fleuve Saint-Laurent, savoir : deux lieues au-dessus de la rivière appelée Kamouraska et une lieue au-dessous ». Kamouraska est une dénomination d'origine amérindienne qui signifierait « endroit où il y a des joncs ». L'arpentage de la seigneurie ne débuta qu'en 1692 et les premières concessions ne furent attribuées qu'en 1694. La famille de Pierre Michaud obtenait ses terres le 30 juin 1695. Depuis, la vie de la famille se confond avec celle du village. Une vie sans histoires, sans événements marquants sinon quelques épidémies et l'effondrement de l'église. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la beauté du paysage et la qualité de l'eau attirent les villégiateurs de Montréal et de Québec. Plusieurs familles prennent l'habitude de passer l'été dans les grandes maisons de bois louées par les « habitants ». Vers la fin du siècle dernier, le village périclita au profit de Saint-Pascal, qui se développe grâce au nouveau chemin de fer. C'est la fin de la grande période du cabotage des goélettes sur le Saint-Laurent.*

*Le village de Kamouraska est situé à une centaine de kilomètres à l'est de la ville de Québec sur la rive sud du Saint-Laurent. Une région que l'on désigne encore sous l'appellation de Bas du Fleuve ou d'« En Bas de Québec », dont la limite se situe aux environs de la ville de Matane. Les habitants de Kamouraska, comme ceux de tous les villages qui*

s'échelonnent le long du Fleuve (de la mer, disent les gens, parce que l'eau y est salée et les marées très fortes), tiraient leur subsistance tout autant de la terre, comme agriculteurs ou bûcherons, que de la mer comme navigateurs ou pêcheurs. Contrairement aux autres villages, Kamouraska est construit sur un promontoire et les maisons sont toutes entassées le long de petites rues sans trottoirs jusqu'aux abords du quai, donnant un peu l'aspect d'une agglomération européenne — ce qui est inhabituel dans la région. Quelques maisons qui n'ont pas été détruites dans le grand incendie de 1922 qui ravagea plus de la moitié du village ont encore conservé des corniches du style dit de « Kamouraska ».

En venant de Québec, après avoir traversé de très beaux villages comme celui de Rivière-Ouelle, de Saint-Denis, pris le Chemin de l'Anse et monté la pente un peu raide du Cap Blanc, sans que rien ne l'annonce, nous sommes déjà dans le village de Kamouraska. Il faut se représenter à sa droite le Fleuve très large — vingt kilomètres — et, au loin, les montagnes de la Côte Nord et plus précisément de la Malbaie, juste en face, et quelques îles accessibles parfois à marée basse aux noms pittoresques : l'Île aux Corneilles, l'Île Brûlée, l'Île de la Pêche... Et à gauche, coupant l'horizon sur deux kilomètres, la Montagne à Plourde et la Montagne de l'Ours. De là, les fermes, les champs rectilignes où quelques énormes rochers furent plantés par les glaciers autrefois descendent doucement vers la mer. Un paysage dont le contraste, déjà très violent, s'accroît encore les jours de grandes tempêtes.

\*

Mon grand-père, Joseph-Phydime Michaud, est né à Kamouraska le 13 janvier 1902. En 1934, écrasé par les dettes, il fut dans l'obligation de vendre la terre paternelle qu'il venait d'hériter et qui s'avérait trop petite pour assurer la subsistance de sa femme et de sa fille unique. Il s'installa à Trois-Pistoles et travailla comme journalier quelques années. En 1941, après un apprentissage de trois mois, il partit seul pour trouver un emploi d'ajusteur dans une « usine de guerre » à

*Montréal. Le restant de sa vie, il exercera ce métier avec des interruptions plus ou moins longues où il tenta de se recycler dans la vente d'instruments agricoles sans beaucoup de succès. A l'âge de soixante-deux ans, il cessa de travailler brusquement à cause d'une insuffisance respiratoire. Depuis sa retraite forcée, il vit à Montréal où ses petits-enfants se sont établis. Malgré les soucis causés par une pension trop mince et les ennuis de santé, il a conservé le désir de comprendre, une grande curiosité et le besoin de discuter et de raconter. Sans que cela soit le résultat d'une décision, il a consacré une grande partie de son temps à la lecture. Il était impérieux pour lui de bien comprendre ce qu'il avait vécu et d'en saisir le sens.*

*Rien ne lui est plus étranger que la nostalgie du « temps passé », que ce dénigrement du temps présent que l'on prête aux vieillards. Il n'a jamais voulu ni souhaité un retour à la vie d'autrefois ni même finir ses jours dans son village natal. D'aussi loin que je me souviens des récits de mon grand-père, Kamouraska représenta toujours la misère sur une petite terre rocailleuse, l'humiliation de la pauvreté et de la dépendance dans un milieu naturel et social dur et impitoyable. Même après quarante ans, il revit comme un cauchemar ces années où il devait faire ses récoltes tout seul, parfois même en étant obligé d'emprunter aux voisins les chevaux nécessaires, tout en rêvant d'un départ impossible tant qu'il aurait la responsabilité de ses parents trop vieux pour recommencer une nouvelle vie.*

*Kamouraska, de mémoire n'a rien d'un ouvrage que l'on pourrait qualifier de folklorique. C'est le résultat d'un long travail de réflexion d'un cultivateur et d'un ouvrier que rien ne distingue des autres, sinon cet effort de comprendre sa vie et un grand talent de conteur avec un sens aigu de la valeur des mots. Je me souviendrai toujours de son indignation et de sa douleur lorsqu'il a compris, quelques mois après sa retraite, que le chômage n'était en rien un phénomène naturel comme la neige et le froid mais bien la conséquence prévisible d'une décision prise par des hommes pour maintenir un régime économique qui leur était favorable. Comme son propre père, il*

*avait toujours considéré les crises cycliques, la misère et la dureté du travail comme allant de soi, faisant partie de la vie même. Après avoir travaillé durement toute son existence, il ne pouvait plus se satisfaire de cette évidence et, brutalement, il fut mis dans l'obligation de comprendre ce qui lui était arrivé, de bien cerner et distinguer ce qui était le résultat de ses choix de ce qui ne pouvait dépendre de lui. Sans quoi, il aurait été conduit à considérer sa vie, celle de sa femme, celle de son père et de sa mère comme des échecs. L'idée qu'il avait pour ainsi dire abandonné l'héritage de son père, et qu'en plus il ne laissait rien à ses descendants, lui était insupportable. Il n'avait rien d'autre à transmettre que ses souvenirs. Le projet de ce livre s'est établi sur la nécessité d'une transmission entre le grand-père et le petit-fils.*

*L'ouvrage tel qu'il se présente couvre une période allant de 1870 environ — exception faite de quelques épisodes comme ceux de l'assassinat du seigneur Taché qui remonte à 1834 ou de la construction du chemin de fer — aux années cinquante. Ce récit autobiographique est avant tout la description d'un monde et d'une société en dehors de l'histoire. Il n'y a pas d'épanchement du moi, ni d'analyse des états d'âmes d'un individu. Les douleurs et les peines se lisent en filigrane tout comme les instants de bonheur. On ne trouvera pas de grands événements ni de bouleversements semblables à ceux qui traversèrent la vie des sociétés européennes depuis un siècle. A peine un écho de l'histoire. Un monde qui aurait été celui de n'importe quel paysan piémontais ou français s'il n'y avait pas eu l'irruption des deux grandes guerres. Une société où la misère ne fut jamais terrible au point de devoir prendre le risque de mourir pour le maintien de sa simple dignité d'être humain, et cela en dépit de la patience obstinée de ceux qui savent qu'ils n'ont rien à gagner autrement que par le labeur de tous les jours.*

*Et voilà que de l'anonymat de l'histoire surgit une autre histoire, celle, très discrète, du travail et de la transmission de la vie. Joseph-P. Michaud sera l'un des rares témoins qui ont les mots pour la dire.*

*Mais il y a une absence, un silence dans ce récit. Non pas tant l'absence de la sexualité, que l'on remarquera très vite, je n'en doute pas, que le silence difficilement discernable jeté sur le sentiment qui a dominé la vie entière de mon grand-père : la peur. Une peur insidieuse qui imprègne les moindres instants de bonheur, une peur qui colle à la peau. Une peur qui est celle de ne pas être à la hauteur, celle du lendemain, du manque de prise sur les événements. Et, encore aujourd'hui, c'est la peur de tomber dans l'escalier, d'être à la charge des autres et de mourir en « causant du trouble », ou de faire du tort à quelqu'un par une phrase inconsidérée dans ce livre. Une peur qui vient de l'impossibilité de prévoir parce que toujours les choses nous échappent.*

\*

*De cette absence de l'histoire qui affecte toute une société, il ne faudrait pas conclure au bonheur des individus. Il est même difficile de saisir le sens de son propre destin, de le distinguer de ce que l'on présente comme le destin national ou collectif. Il ne faut jamais perdre de vue que le Canada ne doit pas son existence à la volonté populaire et que, depuis les origines, les institutions n'évoluèrent jamais en fonction des pressions et des besoins de la population. La création du Canada par l'Acte de 1867 fut imposée, certes, par la volonté de se démarquer des États-Unis; mais il s'agissait avant tout de trouver une solution juridique et financière au refus de Londres d'assurer les coûts énormes de la transformation industrielle qui rendait nécessaire la construction d'une ligne transcontinentale de chemin de fer. La province de Québec fit les frais de cette modification de l'économie et, en l'espace de quarante ans, dès 1880, la moitié de la population francophone s'exila vers les États-Unis. Jamais les autorités politiques du Québec ne furent dans l'obligation sous les pressions populaires de mettre fin à cet exode. Il a fallu que les Américains ferment les frontières brutalement, en 1920, pour que l'on songe à prendre des mesures politiques.*

*Joseph-P. Michaud est né au moment où la participation du Dominion du Canada aux guerres impériales, et surtout à*



*celle toute récente du Transvaal, causait de sérieux remous dans l'opinion. Les gens de Kamouraska n'étaient pas directement touchés par ces querelles et ils ont toujours entretenu de bonnes relations, quoique distantes, avec les quelques familles anglaises qui passaient leurs vacances au village. Ils vivaient encore sous les lois issues de la Coutume de Paris, tout en regrettant un peu de ne pas faire partie des États-Unis. Déjà, quelques décennies auparavant, la guerre d'extermination menée par le gouvernement d'Ottawa contre les métis francophones de l'Ouest et la pendaison de leur chef, Louis Riel, avaient traumatisé les Canadiens français et augmenté leur méfiance profonde à l'égard du pouvoir fédéral.*

*Les nationalistes défendront encore longtemps contre les Anglais, c'est-à-dire ceux qui sont favorables avant tout à l'Empire, l'idée de l'autonomie du Canada et de la non-participation aux guerres européennes, et ils lutteront en vain pour le maintien d'une marine marchande canadienne. Il faudra attendre l'arrivée massive des émigrants venus de l'Europe centrale, au début de ce siècle, pour qu'enfin le lien affectif entre le Canada et l'Empire se relâche. Les francophones se virent donc dans l'obligation de se désigner comme des Canadiens français, puis, lorsqu'ils constaterent lentement la disparition de leur rêve canadien et leurs limitations territoriales, des Québécois.*

*Depuis le début du siècle, les gouvernements furent, sauf quelques brèves interruptions, constitués par le parti libéral c'est-à-dire les « rouges », qui s'était purgé, sous la direction de Wilfrid Laurier, de son radicalisme libéral. Les libéraux, tout en étant favorables à l'Empire, eurent une politique d'ouverture envers les États-Unis, ce qui leur donna une image d'autonomistes au Québec et assurera leurs victoires électorales. C'est la politique paternaliste du libéral Alexandre Taschereau qui consacra et amplifia l'influence du clergé dans l'instruction et la santé publique, la mainmise américaine sur les ressources naturelles. Le « retour à la terre », la colonisation sur des terres rocailleuses, fut la seule politique de ce gouvernement pour enrayer la misère terrible de*

*tous ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas s'exiler aux États-Unis. Le népotisme, la corruption et l'incapacité de ce gouvernement étaient tels que Duplessis n'eut aucune difficulté à prendre le pouvoir. Mais l'espoir populaire fut très vite étouffé par la reprise extraordinaire de l'économie en 1939 et par l'emprise du gouvernement fédéral dans tous les champs de compétence provinciale. Il faudra attendre la mort de Duplessis, en 1958, pour que se réalisent les espérances qu'il avait lui-même suscitées trente ans auparavant. Ce fut alors ce qu'il est convenu d'appeler « la révolution tranquille », qui aboutira à la prise du pouvoir par le Parti québécois de René Lévesque.*

\*

*Il m'a fallu beaucoup de temps avant de comprendre qu'il était impossible pour mon grand-père de transcrire de lui-même les récits qui s'étaient lentement élaborés, construits, élagués au fil de la parole. Comme d'ailleurs il ne m'était jamais venu à l'esprit que le simple geste de tenir plus que cinq minutes un stylo en main exigeait une dextérité manuelle qu'il n'avait pas et que, vraisemblablement, il ne pouvait plus acquérir. La simple vue de sa calligraphie le rebutait et le confirmait tout autant que son « manque d'instruction » dans son incapacité d'entreprendre un tel travail.*

*L'utilisation du magnétophone lui convenait parfaitement et ne le gênait en rien. C'est ainsi que, de janvier 1976 à juin 1977, j'ai retranscrit, chaque semaine, le contenu d'au moins trois heures d'enregistrement, afin de lui permettre une lecture et ainsi une objectivation de sa propre parole. Il ajoutait les précisions de détails qui s'imposaient lorsqu'il était encore plein de son sujet. Très vite, je me suis aperçu qu'il préparait les séances d'enregistrement de semaine en semaine, qu'au bout de quelques séances il avait déjà une idée assez nette de l'organisation du récit, sans me l'imposer pour autant, et que chaque séance épuisait un thème ou un sujet tout en formant un tout cohérent. Mes interventions furent très rares et ne concernaient que des points de détails.*

*Il est évident que ce projet s'est réalisé dans des conditions et surtout dans une relation particulières : celle du grand-père avec son petit-fils. Il n'aurait sans doute jamais accepté de se lancer dans une telle entreprise s'il avait cru que je publierais nos entretiens tels qu'ils se sont déroulés, sans faire l'effort de composer un ouvrage cohérent et structuré, ou pire encore si, pour faire plus authentique ou scientifique, je m'étais contenté ou satisfait d'une transcription phonétique de son accent et même de ses lapsus. Mon travail, et ce n'est pas rien, se limite à l'agencement et la composition de l'ouvrage en éliminant, en coupant une grande quantité de matériau sans jamais ajouter un seul mot de mon cru. Pour ne pas casser le rythme de la lecture, j'ai évité les notes et j'ai précisé la signification de certains termes dans un glossaire.*

*Un travail de ce genre ne peut se faire tout seul. Je me dois d'exprimer ma gratitude et ma reconnaissance au Conseil des arts du Canada qui, sur la recommandation de Guy H. Allard, de l'Institut des études médiévales de l'université de Montréal, et de Robert Hébert, du collège de Maisonneuve, m'accorda une bourse qui, en plus de m'aider à survivre dans un moment difficile, m'encouragea à poursuivre un travail qui à l'époque n'allait pas dans le sens de la mode et n'intéressait pas les éditeurs québécois. Je dois à la sollicitude d'Hélène LeBeau d'avoir surmonté ma répugnance à demander une aide officielle. Je suis très obligé envers Marcelle Bourque, Jeanne Gendreau et Yves Coutu qui eurent l'amitié et la patience de lire et de corriger un manuscrit difficile, sans oublier Monique Martin qui dès le début témoigna du plus vif intérêt pour cette entreprise et qui me dépanna en fin de course pour la dactylographie.*

Montréal-Paris, juillet 1981.  
Fernand Archambault.

## I. Le temps passé

Les Michaud furent, vers 1690, parmi les fondateurs du Village de Kamouraska. Au tout début, ils étaient dans le rang des Côtes, puis les descendants s'établirent dans le rang du Petit Village à trois milles de la mer. Très vite, les terres avoisinantes étant toutes occupées, ils durent s'éparpiller un peu plus loin aux alentours. Lorsque mon arrière-grand-père Firmin eut deux garçons en âge de travailler (mon grand-père Georges et son frère Louis), il acheta une terre à Georges à Saint-Pascal. Cette terre dans le troisième rang était voisine de celle de mon oncle José Bouchard. Les mauvaises années arrivèrent et le grand-père Firmin, qui avait de nombreux enfants en âge de travailler à ce moment-là, dans les années 1870, décida de partir pour les États-Unis. Il a fait descendre mon grand-père Georges de Saint-Pascal pour qu'il prenne la charge du bien paternel, ce qui fait que mon père est né à Saint-Pascal et n'est arrivé à Kamouraska qu'à l'âge de trois ans. Il se souvient du déménagement. Le mobilier avait déjà été transporté dans des charrettes et il ne restait plus que des objets fragiles que l'on avait mis dans la calèche.

— Mon père passait son temps à m'ôter les mains de dessus l'horloge que je faisais carillonner. Je m'en souviens bien parce que je me suis fait taper.

Il me parlait fort peu de son grand-père Firmin qui est mort quelques années après son retour des États-Unis, après avoir installé un autre de ses fils, Thomas, dans le cinquième rang de Sainte-Hélène où il a fait sa vie avec sa famille qui y est encore aujourd'hui.

Quinze ans après son arrivée à Kamouraska, le grand-père Georges fut obligé lui aussi de monter aux États-Unis avec toute sa famille. Comme mon père venait tout juste de se marier, on lui a confié la terre paternelle à pourcentage. Mon père n'était pas un homme parlant. Il a toujours travaillé jour et nuit, ne parlant jamais de ce qu'il aurait aimé faire ou de ce qu'il n'avait pas fait. Malgré tout, il se contentait de son sort tout en essayant d'améliorer ses affaires. Il était bien tranquille et calme.

Le grand-père Georges est revenu des États-Unis avec mon oncle Elzéar Michaud, qui, lui, était allé à l'école anglaise. Il n'était pas né aux États-Unis, mais il y avait vécu assez jeune pour profiter de quelques années d'école qui lui ont permis d'apprendre l'anglais. Ce n'était pas qu'une petite affaire, lorsque nous recevions de la correspondance ou une réclame en anglais à la maison. Nous attendions la visite de l'oncle Elzéar pour qu'il nous en fasse la traduction. Il ne devait pas en savoir plus que moi aujourd'hui, car il avait surtout appris dans la rue avec les petits Américains.

En revenant des États, le grand-père Georges acheta une petite terre au Petit Village pour y installer mon père. Il ne restait que cinq cents piastres à donner que mon père n'a jamais pu payer de toute sa vie. On peut dire que c'est moi qui ai remboursé cette dette, quarante ans plus tard.

Il n'y avait qu'une vieille grange sur la terre et mon père fut obligé d'acheter une maison au village et de la rebâtir. C'était une terre qui avait été découpée dans la terre de la famille Lebel. L'ancien propriétaire était mort sans arrangements, sa propriété fut séparée entre les enfants, qui n'étaient pas tous majeurs, en vingt-trois parts égales.

Quand le dernier fut en âge, Pierre Lebel convoqua une réunion de famille, et ils séparèrent devant un homme de loi la terre en perches, qu'ils se vendirent les uns aux autres puisque personne ne pouvait vivre sur une seule part. Hermine Lebel a cédé sa part contre des redevances : par exemple, on devait lui donner trois poulets à l'automne, la moitié d'un petit cochon, dix livres de beurre et douze douzaines d'œufs dans un an. Elle avait une vache et on devait s'occuper de la

traire et vendre son lait. Elle a passé sa vie sur cette petite rente tout en tricotant des mitaines et des chandails pour tous et chacun.

Le grand-père Georges acheta plusieurs de ces parts pour faire une terre. Il avait oublié la question du chemin, mais on ne pouvait pas nous empêcher de passer, car un terrain ne peut pas demeurer enclavé. Seulement, ils avaient le droit de mettre des barrières où ils voulaient. Nous nous sommes toujours bien entendus avec nos voisins, les Massé. Ils ont permis à mon père de faire une clôture. Nous étions construits tout à fait avant la ligne du voisin. Un nommé Paradis, un gendre des Lebel, avait habité autrefois dans une maison près du bois de cèdre.

Le grand-père Georges retourna aux États-Unis, un temps, mais il fut obligé de revenir car les Américains les obligeaient à signer une demande de citoyenneté américaine ou à partir. Les jeunes sont restés mais les vieux sont partis : « On mourra pas américains », qu'ils disaient.

Ils étaient âgés et n'étaient plus capables de travailler. Mon grand-père avait soixante ans. Aux États, il avait fait quelques ouvrages comme nettoyer les trottoirs pour la municipalité, mais il ne pouvait plus travailler en usine.

Mon arrière-grand-mère, Reine Bouchard, la femme de Firmin, a vécu pas mal vieille et a causé du trouble. J'en ai plus entendu parler pour cela. Elle a exigé que le grand-père Georges sépare la maison en deux et il devait lui donner des rentes épouvantables. Il arrivait souvent que les vieux donnaient leur terre aux enfants mais les écrasaient sous les rentes. Tant que le grand-père Firmin était avec son garçon il n'y a pas eu de problème. Firmin travaillait encore un peu. A sa mort, la grand-mère a exigé la rente détaillée. Firmin s'était donné à mon grand-père Georges moyennant par exemple dix minots de blé par année, tant de livres de beurre, de lait de vache, tant de bas de laine, tant d'essuie-mains de lin pour essuyer la vaisselle, etc. Firmin n'avait rien exigé. Ce ne fut pas le cas de Reine qui avait deux pièces à son usage, les deux pièces les plus ensoleillées, et elle sortait par la cuisine de ma grand-mère Agathe, la femme de Georges, et quand

elle demandait quelque chose elle restait à la porte les deux poings sur les hanches et elle attendait tant que l'on ne lui avait pas donné ce qu'elle voulait. Un bon matin par exemple elle arrivait :

— Moé, à matin je veux mes essuie-mains!

Si elle avait droit à trois essuie-mains neufs par année et il n'y en avait que trois dans la maison à ce moment-là, elle les prenait tous les trois. Elle avait le droit d'aller chercher un morceau de lard à la cave pour faire la soupe; elle descendait avec son grand couteau et elle coupait deux, trois tranches pour ne garder que le milieu du beau morceau de lard et elle sacrait les tranches à flotter sur la saumure dans le baril. Rien ne la dérangeait. Et si elle en avait de trop de sa rente, elle le donnait à sa famille.

A la mort de la grand-mère Reine, Georges et sa femme ont pris la place. Il a donné la terre à Louis, le frère de mon père, qui s'était marié aux États avec tante Joséphine. Il s'adonna mieux avec le grand-père et ils travaillaient ensemble. Le grand-père est mort en pleine forme et n'a pas causé de troubles. La grand-mère Agathe a vécu vingt-cinq ans de plus que mon grand-père. L'oncle Louis est mort avant d'avoir quarante ans. Il a ramassé une pneumonie au printemps alors qu'il travaillait au fossé et qu'il avait eu bien chaud. Il est resté huit jours au lit et il est mort. La tante est restée toute seule avec une grosse famille. Ce n'est qu'à la mort de la grand-mère Agathe que tante Joséphine a fait abattre les cloisons dans sa maison. Pendant deux générations, la maison avait été séparée. Tous les cultivateurs étaient un peu dans le même cas.

Je ne me souviens pas d'avoir entendu mon père parler de son enfance ou de sa jeunesse. Il s'est marié à dix-neuf ans à cause d'un concours de circonstances. Il parlait de toutes sortes de choses mais pas de lui-même. Il me semble que ma mère parlait de plus de choses. Dans sa famille, les gens avaient plus voyagé. Les frères de son père étaient tous partis très jeunes aux États-Unis et s'étaient établis dans le Missouri. Un de ses frères et son père sont allés les voir. Le père est revenu au bout de quelques mois et l'oncle est resté plus d'un an. Il

est revenu s'établir sur une petite terre et il a fait sa vie en travaillant très fort. Avec sa grosse famille, il a eu de la misère à vivre sans pâtir de la faim tout de même. Il avait plus de choses étrangères à raconter. Quand il venait chez nous, il en parlait souvent avec maman; parfois il disait :

— Ah! que j'ai été bête de ne pas rester au Missouri au lieu de crever de faim sur une petite terre de la Petite Anse. J'aurais pu avoir de l'argent tous les jours si j'avais voulu. Si nous avions besoin de quelques piastres, il suffisait d'attraper un bœuf dans le champ et de le vendre à la ville. Ou bien on prenait une charge de charbon de terre, de la pierre à savon... Il y avait tout cela sur leur terre qui avait dix pieds de sol arable et qui rapportait soixante minots à l'acre. J'ai vu jeter du grain à la pelletée dans la bouilloire de la machine à battre le grain. J'ai vu, après que le grain avait été porté aux élévateurs, des tas de blé où je calais jusqu'au genou qui était laissé dans le champ pour les animaux. Plus que jamais je n'en cultiverai sur ma terre. Les tas de paille étaient haut comme des maisons.

Mon oncle regrettait d'être revenu tandis que mon grand-père Chamberland avait ses attaches à Rivière-Ouelle parmi ses enfants.

Rivière-Ouelle est la première et la plus vieille paroisse établie En Bas de Québec. Rivière-Ouelle est à l'origine de toutes les autres paroisses, même si lorsque l'on a délimité le comté on lui a donné comme chef-lieu Kamouraska.

Mon père, qui n'était jamais sorti de Kamouraska sauf pour un voyage à Montréal, n'allait pas chercher des explications mystérieuses aux choses. Il se limitait à ce qu'il pouvait comprendre. Il aimait lire et se tenir au courant. Pour le surnaturel, maman était pire que lui. Dans sa parenté à Rivière-Ouelle, ils avaient tendance à être plus superstitieux. A Kamouraska, les superstitions ne prenaient pas beaucoup.

Comme les avertissements : à un moment donné, on apprenait qu'une vieille tante venait de mourir. Maman s'arrêtait :

— J'ai eu un avertissement. Hier à trois heures justement j'avais un œil qui ne cessait pas de me papilloter.



Elle n'en disait pas plus, mais ça suffisait. Papa était plus réaliste. Je ne saurais dire quelle est la cause de cette différence de mentalité entre les gens de Kamouraska et de Rivière-Ouelle. En partant, les gens étaient plus individualistes à Kamouraska tandis qu'à Rivière-Ouelle aussitôt qu'il y avait un incident quelconque tout le monde se réunissait et les histoires partaient. Ils reculaient de deux, trois générations en arrière. François Gagnon, mon beau-frère, qui venait de Saint-Pacôme, la Paroisse voisine de Rivière-Ouelle, racontait des histoires de loups-garous et de feux follets. Des histoires vraies que son père ou son oncle lui avaient racontées, et il y croyait. Comme Rivière-Ouelle fut la première Paroisse, ses habitants étaient au début très isolés et les premiers colons eurent affaire avec les sauvages. M<sup>gr</sup> de Laval prêchait contre le commerce de l'eau-de-vie avec les sauvages, mais il s'en faisait quand même. Les sauvages saouls amenaient le diable sur terre et ils faisaient des sabbats épouvantables. Ils dansaient et buvaient au milieu des flammes toute la nuit et, lorsque les colons allaient voir le lendemain matin, il n'y avait pas de trace de feu.

A la Pointe de Rivière-Ouelle, il y a un grand rocher qui avance en pointe justement dans la mer. Il paraîtrait qu'une sorcière habitait à cet endroit. Plusieurs l'avaient vue se promener lorsqu'il n'y avait personne. Cette sorcière était peut-être une Indienne ou une femme pécheresse qui avait été condamnée à revenir sur terre ou quelque chose du genre, car de la manière qu'il nous racontait l'histoire ce n'était pas clair. C'est alors que plusieurs méfaits ont été accomplis : disparition d'animaux, moutons dévorés. Les cultivateurs qui avaient des troupeaux ravagés ont demandé au curé de les débarrasser de cette sorcière. Il leur a dit :

— Vous allez vous rendre sur la Pointe avec de l'eau bénite et faire le tour du rocher tout en l'aspergeant avec l'eau bénite.

Ils sont partis trois ou quatre avec chacun un gros flasque d'eau bénite et ils ont fait le tour du rocher tout en disant le chapelet. Tout à coup ils ont vu des pistes de raquettes dans la neige sans voir la sorcière. Ils ont suivi les pistes qui montaient dans la pierre et au bout de trois pistes plus rien. Elle

n'a pas porté à terre, elle a pris l'enfer ou les limbes, je ne sais trop.

Tout le monde à Rivière-Ouelle avait des histoires dans ce genre. Il me semble que tous ceux qui ont vu des choses supposées surnaturelles, comme de voir danser les démons ou des langues de feu se promener sur les piquets, devaient avoir pris un coup de trop et ils fatiguaient.

Mon beau-frère Gagnon était beaucoup plus vieux que moi; d'ailleurs, il a toujours été un peu vieillard sur les bords. Il marchait d'une manière traînante. A quarante ans, il avait l'air d'un homme de soixante. Il était fermier pour le ministre de l'Agriculture Perron à Beaconsfield. Il était très bon conteur. Il avait beaucoup voyagé aux États-Unis dans sa jeunesse. Il avait entendu toutes sortes de contes dans des endroits comme Lowell qui était peuplé de gens d'En Bas du Fleuve.

Mon oncle José Bouchard était aussi un très bon conteur. Il pouvait bien avoir soixante-quinze ans quand je l'ai connu vers 1910. C'était un vieux à barbe. Jeune comme je l'étais, je ne me souviens que de ce qui me touchait de proche. L'oncle José avait dû aller aux États-Unis lui aussi comme les autres. Il avait une grosse montre Walk Time avec un engin de char gravé au dos. Il avait des chaussures avec des agrafes de métal, un casque à palette de loutre fait comme un chapeau haut de forme. Tous ceux qui revenaient des États avaient de ces affaires-là. Adèle, la femme de l'oncle José, était la sœur de ma grand-mère Agathe. Ils ont fait une vie sans histoire sur leur terre qu'ils ont prise en bois debout dans le rang des concessions à Saint-Pascal. Ils avaient une des belles terres de la région : un beau plateau qui descendait vers un petit ruisseau. La maison était loin du chemin.

Trois, quatre fois par année, ils partaient en tournée, lui et sa vieille. Bien qu'ils restaient à la Paroisse voisine, ils agissaient comme pour un long voyage. Ils attelaient la jument noire et ils partaient pour trois jours. Ils arrêtaient une journée chez tante Joséphine, une journée chez nous et une autre ailleurs. Ils couchaient chez tante Joséphine et le lendemain ils amenaient la grand-mère Agathe chez nous et ils couchaient à la maison même s'il n'y avait qu'un demi-mille entre les deux

maisons. Ils arrivaient dans l'après-midi; nous le savions par les enfants de tante Joséphine à l'école :

— Mon oncle José est chez grand-mère.

Nous savions qu'ils allaient venir le lendemain. Mon père et ma mère étaient dans le champ vers quatre heures de l'après-midi. Mon oncle arrivait, dételait sa jument, la soignait dans l'étable tandis que ma tante entrait dans la maison qui n'était jamais barrée. Mon oncle allait dans le champ. Il ne venait pas pour déranger le monde mais pour la promenade.

— Tu as du grain à couper. Fais ton ouvrage, on parlera à soir.

En attendant le soir, il s'amusait avec nous autres. Ma tante Adèle et ma grand-mère épluchaient les patates et préparaient le souper. A cinq heures, papa et maman ramenaient les vaches pour les traire.

L'oncle José s'installait dans la grande chaise berçante de papa avec sa grosse pipe croche. Marie-Rose, Marie-Anna qui étaient toutes petites et moi on s'asseyait par terre autour de lui. Il nous disait :

— Comment est-ce que vous voulez l'avoir long?

Car les contes n'étaient pas tous de la même longueur. Il choisissait son conte par rapport à l'heure du souper. Il nous racontait les histoires de Ti-Jean et toutes sortes de choses qui pouvaient intéresser les enfants.

Dans les histoires de Ti-Jean, il y avait toujours un roi qui avait une fille à marier et qui promettait de donner sa princesse en mariage à celui qui accomplirait un exploit. On publiait sur le perron de l'église que le roi demandait un garçon capable, par exemple, d'aller chercher douze pommes rouges dans un pommier en pleine nuit. Et le pommier évidemment était gardé par un dragon. Il y avait toujours une famille où le troisième des garçons s'appelait Ti-Jean et qui n'était pas très fin. Ses frères voulaient tous tenter l'exploit. Ti-Jean leur disait :

— Allez-y si vous voulez, mais vous n'aurez pas la fille; c'est moi qui l'aura.

L'aîné des garçons partait trois nuits de suite, mais à peine avait-il entendu le dragon hurler qu'il courait les pattes aux fesses. Le lendemain soir, c'était le tour du second garçon. Lui il s'approchait du dragon, mais la peur le prenant il retournait. Il ne restait plus que Ti-Jean :

— C'est moi qui y vas.

Ses frères riaient de lui. Ti-Jean allait voir sa grand-mère et lui demandait conseil.

— Oui, je vais te dire comment prendre les pommes. Tu vas m'aider à faire des galettes.

Selon que l'histoire devait durer plus ou moins longtemps, il fallait chercher le sel et la farine pour faire les galettes et les faire cuire. Il ne pouvait pas partir le soir. Alors il couchait chez sa grand-mère. Sa grand-mère lui disait :

— Tu arriveras sur place vers neuf heures du soir. Tu prononceras trois mots. Le dragon va faire tout un vacarme, mais n'aie pas peur. Je vais te donner un petit couteau, tu prendras la première tête du dragon qui se présentera à toi. Il ne faut pas que tu passes au-dessus ni au-dessous, mais juste sous la mâchoire.

Le conte se continuait : Ti-Jean coupait les sept têtes du dragon et ramassait les pommes pour se présenter au roi le lendemain matin. Juste avant de voir le roi, il rencontrait la princesse qui marchait pieds nus dans la rosée. Elle ne semblait pas porter à terre, elle était comme une présence aérienne.

— Bonjour, bonne princesse.

— Que fais-tu là?

— Je viens de tuer le dragon à sept têtes et je viens chercher ma récompense.

— As-tu une preuve?

— J'ai les pommes d'or.

Elle ne lui trouvait pas l'air déluré. Il avait même l'air un

peu follet, mais il était brave. Elle va réveiller son père qui dormait encore. Il ne la croyait pas.

— Ce n'est pas vrai, vous m'en faites accroire.

Ti-Jean, assis sur un banc à la porte d'entrée, attendait. Le soleil montait et il faisait chaud, et il n'avait pas encore mangé. Le roi, lui, prenait son temps et faisait des farces avec ses serviteurs. Finalement, il ne reçut Ti-Jean que le soir.

Si le souper n'était pas prêt, l'oncle José allongeait son récit en ajoutant des conditions à l'obtention de la main de la princesse; sinon il terminait. S'il n'était pas satisfait, le roi donnait d'autres épreuves à Ti-Jean. Il devait aller chercher des légumes dans un jardin gardé par un géant qui ne prenait du repos qu'à minuit. Il y avait beaucoup d'histoires avec des chevaux et des chiens.

Une histoire qui m'avait bien impressionné avait été celle de l'ours. Quand l'oncle José et la tante Adèle prirent leur terre, Saint-Pascal n'était pas encore un village et ils devaient aller chercher leurs provisions à Kamouraska. Cela faisait huit milles à marcher. Un jour, après une bonne journée de travail à faire de l'abattis, c'est-à-dire à brûler le bois, vers quatre heures il partait au Village et ne revenait que vers dix heures du soir, une fois par semaine. Il avait dit à ma tante :

— Ferme bien tes châssis pour ne pas que les ours entrent.

Il n'avait pas beaucoup de terre de défrichée. La maison était parmi les arbres où il y avait des ours. Ma tante, vers neuf heures et demie assise dans la maison, entend grogner. Elle pensait que c'était mon oncle José.

— C'est toé, José? Parle, si c'est toé.

Il faisait bien noir. Elle approche de la fenêtre et elle voit un gros ours sur le perron qui reniflait le long de la porte. Elle fit du bruit et l'ours sauta en bas du perron pour aller dans le jardin. Et elle le vit au clair de lune assis sur son derrière et qui mangeait des oignons. Il n'aimait pas ça mais il mâchouillait quand même.

Elle décrocha le fusil suspendu au plafond et, toujours chargé, mit le cap, entrouvrit le châssis et au jugé elle tira. Mon oncle qui s'en revenait avec son sac de provisions entendit le coup.

— C'est un coup de fusil pour les ours, ça.

Il connaissait la charge pour les ours. Il se mit à courir et trouva ma tante un peu saisie et excitée. Il lui dit :

— J'ai entendu un coup de fusil pour les ours.

Et il ne vit pas le fusil accroché au plafond. Elle l'avait laissé sur le rebord de la fenêtre.

— Je suppose que c'est toi qui as tiré?

— Ben oui, je me suis essayée.

— S'il est mort, on le retrouvera demain matin.

Et ils allèrent se coucher pas plus énervés que cela. A peine levés, ma tante inspecta son carré d'oignons, tandis que mon oncle fit le tour du petit bois et il trouva l'ours mort. Ils ont fait du savon avec la graisse. Un ours peut donner deux, trois gallons d'une graisse qui reste comme une crème. Ils l'ont fait bouillir comme il faut en ajoutant des épices. C'est une bonne graisse pour faire à manger. Ils ont fait cuire la viande, mais il paraît que ce n'était pas extraordinaire.

Il me racontait aussi l'histoire d'Alexis le Trotteur. Il parcourait les paroisses et il était toujours prêt à rendre service. Les gens lui faisaient faire beaucoup de commissions parce qu'il courait vite. Il courait tout le temps. Il paraît qu'il partait de Lévis à cinq heures du matin et entrait à Saint-Pascal à cinq heures le soir. Une distance de quatre-vingt-six milles. Il restait trois, quatre jours à une place pour réparer les chaises, faire des meubles, et l'ouvrage fini il s'en allait ailleurs.

Il profitait des caravanes d'animaux, l'automne, pour monter à Québec avec les cultivateurs. L'oncle José avait connu ce temps où les cultivateurs, après les récoltes à l'automne, au moment où il faisait moins chaud, se réunissaient à dix,

douze et partaient à pied avec les animaux : bœufs et moutons, pour les vendre à Québec. Les porcs étaient renvoyés sur des goélettes qui venaient acheter le beurre et le blé. L'oncle José montait à Québec comme les autres. Ils étaient habillés en culotte d'étoffe et en chemises de flanelle et ils marchaient des jours entiers. Ils avaient leurs points d'arrêt. A tous les automnes, ils étaient attendus à Sainte-Anne; le lendemain, ils descendaient jusqu'à Saint-Jean-Port-Joli. Là encore, ils avaient un clos à leur disposition. Les gens allaient coucher dans leur parenté ou bien dans une grange, enveloppés dans une couverture. Ils n'étaient pas pressés et ils laissaient les animaux manger l'herbe le long du chemin. Le plus dur était de revenir avec leur argent. Ils étaient payés en argent dur et ils avaient les cuisses en sang en marchant. Faut dire qu'il y en avait qui n'étaient jamais prêts à descendre et qui buvaient leur argent à Québec.

Alexis le Trotteur montait avec eux autres, et il courait tout le temps. Il allait au-devant de la caravane voir ce qui se passait et prendre les messages, et il revenait à l'arrière en se claquant les cuisses avec un petit fouet :

— Envoye Alexis! envoye Alexis!  
Les gars faisaient exprès :

— Tiens, Alexis, va leur dire ceci ou cela.

Il virait de bord et retournait d'où il venait. Parfois il pouvait y avoir une paroisse de différence entre l'avant et l'arrière de la caravane. Ils se tenaient à grande distance pour laisser les animaux manger l'herbe qui commençait à être un peu rare.

Au mois de décembre, il s'organisait une autre caravane. Les cultivateurs chargeaient leur berleau, qui était une sorte de traîne avec une boîte de volailles et d'oies gelées, et ils partaient tous ensemble pour Québec. Parfois ils pouvaient être vingt-cinq voitures à la traîne. Ils prenaient trois jours pour arriver à Québec où était le seul marché pour leurs produits. Ils revenaient avec les choses qu'ils ne pouvaient se procurer dans les paroisses.

Contrairement à l'oncle José, mon père, lui, ne parlait jamais du temps passé et n'aimait pas les écouter. Les gens de Kamouraska ne conservaient pas les histoires. Ma mère, qui venait de Rivière-Ouelle, m'a raconté plus d'affaires sur Kamouraska que mon père.

Ma mère m'a raconté l'histoire du seigneur Taché qu'elle tenait, elle, de sa grand-tante qui avait été témoin dans l'affaire. Taché vivait dans la maison de sa mère au Cap Taché. La maison n'est plus là car elle brûla et fut entièrement reconstruite par Lyrias Ouellet. Un homme avait passé la nuit à Sainte-Anne et déjeuné à Rivière-Ouelle pour n'arriver à Kamouraska qu'à la brunante, c'est-à-dire vers quatre heures. Il était connu à Kamouraska pour avoir déjà participé à des parties de chasse et de pêche avec le seigneur. Il neigeait. Il s'est informé un peu partout pour trouver Taché qui, bien qu'il demeurait chez sa mère, couraillait pas mal et prenait un coup. Il l'a retrouvé et l'a fait monter dans sa voiture. Ils ont été vus traversant le Village en jasant avec de grands gestes et se dirigeant vers Saint-Denis. On a dit qu'il venait le chercher pour souper à Saint-Roch-des-Aulnaies.

Ma grand-tante était en service chez de gros cultivateurs, au bout du Cap Blanc, la partie de Kamouraska qui fait face à Saint-Denis. Vers six heures, après avoir trait les vaches, comme elle sortait de l'étable pour aller à la maison qui était de l'autre côté du chemin, elle entend crier. Elle se dit en elle-même : « C'est comme si c'était un homme qui se plaindrait! »

Elle retourna à l'étable où les hommes étaient restés pour soigner les animaux et leur dit cela. Ils se sont rassemblés et ont descendu le Cap jusque dans la Grande Anse. Ils ont bien entendu crier, mais à cause du vent et de la neige ils n'ont pu voir l'endroit d'où cela venait. Les traces dans la neige s'effaçaient tout de suite; alors ils sont revenus à la maison.

— Bah! s'il y a quelque chose, on verra bien demain matin.

Le lendemain matin, un type de Rivière-Ouelle arriva à Kamouraska, le chef-lieu du comté, pour faire un rapport de ce qui lui était arrivé pendant la nuit.



— Un homme est passé en voiture hier. Il a même dîné. Il est revenu dans la nuit vers neuf heures et il m'a demandé de l'eau chaude et de mettre sa voiture à l'abri. Il m'a raconté qu'à l'endroit où il s'était arrêté on avait fait boucherie et qu'ils avaient mis les cochons saignant sur la sleigh, graissant les peaux de carriole. Il y avait même du sang dans le fond de la voiture. Je l'ai aidé à tout laver.

Mais cette histoire le travaillait et il s'était décidé à tout raconter au shérif. Tout le monde s'est rassemblé ainsi que ma grand-tante et les gens où elle travaillait, et ils y sont allés eux aussi de leur rapport. Ils rapportaient tous ce qu'ils avaient vu ou entendu.

Deux gars qui revenaient de Saint-Denis ont déclaré avoir rencontré un étranger en pleine nuit qui marchait sur la grève tenant son cheval par la bride. Il leur avait dit :

— Je tourne en rond depuis une demi-heure et je ne suis pas capable de m'en sortir. Voulez-vous me remettre dans le bon chemin pour Rivière-Ouelle?

Les gars l'avaient remis sur le chemin balisé qui ne pouvait que le conduire à Rivière-Ouelle.

Les gens allèrent inspecter la grève et ils trouvèrent des traces de sang puis le corps de Taché. D'après ce que ma mère m'a raconté, il l'avait poignardé dans sa voiture et l'aurait jeté en dehors du Chemin dans l'Anse. Le greffier de la cour a envoyé un messenger à Québec. Il a pris trois jours pour se rendre. Un policier fut chargé de mener l'enquête. Le meurtrier, comme je l'ai dit, était connu des gens de Kamouraska et, à mots couverts, on disait qu'il était l'amant de la femme de Taché. Les preuves furent complètes à la fin de l'hiver et l'ordre de l'arrêter fut donné, mais il était déjà passé au Vermont.

\*

Je n'ai connu personne d'une génération plus vieille que celle de mon oncle José Bouchard, de ma tante Adèle et de ma grand-mère Agathe. Pour nous autres les jeunes, ils étaient le début. Je suis bien certain que ma grand-mère n'était pas

aussi vieille que je le pensais à l'époque. Elle devait à peine avoir soixante ans. Mais elle faisait partie des vieux.

La grand-mère Agathe était la vraie grand-mère, à sa rente, comme il n'y en a pas aujourd'hui. Elle habitait avec la veuve de son fils Louis, tante Joséphine. Comme je l'ai expliqué à propos de la grand-mère Reine, la maison était divisée de telle manière qu'elle avait deux pièces : une salle de séjour et une chambre. La chambre de la grand-mère donnait sur la cuisine et, comme elle était toujours gelée, elle restait assise dans sa chaise berçante avec sa grande robe qui traînait par terre, les deux pieds appuyés sur le poêle par le trou de la cloison. Et elle parlait à ma tante qui faisait la cuisine :

— Qu'est-ce que tu leur fais cuire aujourd'hui? Qu'est-ce que tu comptes faire pour dîner?

Et elle se berçait tout en tricotant ou en filant de la laine. Elle tricotait des bas pour les enfants. Elle travaillait tout le temps. Mais ce n'était pas un ouvrage commandé. Elle ne tenait plus maison. A tous les automnes, elle avait droit à cent livres de lard salé, des rôtis de porc, des rôtis de bœuf. Ils lui donnaient le porc au fur et à mesure qu'ils faisaient boucherie.

— Ça, c'est le morceau de la grand-mère.

Et ils le déposaient dans un coin de la laiterie et, lorsqu'elle en avait de besoin, elle allait le chercher. Elle faisait la cuisine par le carreau percé dans la cloison sans faire le tour de la maison. Elle n'avait, à part son lit, qu'une table et une armoire.

Quand il faisait beau, elle venait chez nous à travers champs, en traversant les fossés sur les madriers que l'on y avait déposés et en sautant les clôtures. Elle tenait bien le piquet et passait par-dessus les perches. Nous la voyions venir de loin avec son tablier dans les poches duquel elle avait toujours des raisins secs et des bonbons à la menthe. Elle parlait à maman de toutes sortes de choses et, bien qu'elle n'était pas aussi bonne conteuse que l'oncle José, elle nous racontait des contes dans le même genre. Elle nous gardait assez souvent lorsque ma mère et mon père partaient pour Rivière-Ouelle.

Elle faisait le ménage et nous faisait à manger. Elle nous racontait des histoires de son jeune temps. Et je dois dire que cela ne m'intéressait pas beaucoup.

Elle n'avait pas cinquante ans lorsqu'elle est devenue veuve, et je l'ai toujours vue habillée de la même manière. Elle portait un petit chapeau à bec qui lui cachait un peu les oreilles avec de petites frisettes noires sur le front. Comme toutes les vieilles grands-mères, elle avait une pleureuse qui était un grand voile en soie qui se plaçait sous le chapeau et qui descendait dans le dos. Nous l'appelions « mémère ».

Ma grand-mère Agathe et sa sœur Adèle, la femme de l'oncle José, appartenaient à la famille des Pelletier de Saint-Roch-des-Aulnaies. Une grosse famille de onze garçons parmi lesquels il y avait deux prêtres : le grand vicaire Pelletier et mon oncle Alphonse. Le grand vicaire était curé de l'Île-aux-Coudres qui était une belle paroisse qui avait deux sources de revenus : la pêche et, comme il y avait du beau sable et beaucoup de poissons à bon marché, les habitants cultivaient de la patate aux poissons. Comme l'île était au beau milieu du fleuve et que la mer ne baissait pas, il leur fallait des bateaux pour aller vendre leurs poissons dans les villages. Ils allaient à Saint-Roch, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et à marée haute ils pouvaient bien faire six paroisses. Les gens venaient au quai et ils achetaient le poisson et, lorsqu'il ne sentait plus très bon, les pêcheurs le vendaient à un cultivateur. Cela se produisait surtout dans les grandes mouées du printemps; l'été, les quantités étaient plus petites.

Et le grand vicaire s'est ramassé une petite fortune avec la dîme des patates, la dîme du grain et sur les pêcheries. Rendu vieux, il ne voulut pas laisser sa cure à un étranger. Alors il fit venir son frère, le plus jeune, qui était alors maître de chapelle à Québec. Il avait posé comme condition de sa démission qu'il puisse demeurer dans sa paroisse avec son frère. Mon oncle Alphonse s'est installé comme curé. Le grand vicaire est mort vers quatre-vingt-huit ans.

La grand-mère Agathe nous racontait aussi l'histoire d'un autre de ses frères qui était vieux garçon et chasseur. L'hiver,

il chassait le caribou dans les bois en arrière de Saint-Roch, de Sainte-Anne et de Saint-Onésime, et il prenait des animaux à fourrure aussi. Le printemps, il passait son temps à chasser le gibier à plumes sur la grève. Tous les beaux jours que le Bon Dieu amenait, il partait avec son fusil et il revenait le soir avec cinq, six outardes, ou bien des canards, des bécasses ou des alouettes, selon le temps. Il est mort très jeune à la suite d'une pneumonie qu'il avait attrapée à la chasse. Il chassait l'outarde sur les battures le printemps, et il ne s'est pas rendu compte que les glaces levaient à la mer haute. Il a dérivé avec le baissant jusqu'à Sainte-Anne. Il ne marchait pas aussi vite que le courant et il était gelé, transi sans pouvoir faire un feu sur les glaces. Une fois sur la terre ferme, au lieu de s'arrêter chez un cultivateur pour se réchauffer, il a pris la route de Saint-Roch à pied et en pleine tempête. Il est arrivé à la maison la neige aux genoux et, comme on dit, brûlé. Les fièvres l'ont pris et il n'est pas revenu.

La grand-mère Agathe est morte chez nous. L'hiver, nous allions la chercher en voiture. J'avais seize ans, et en reconduisant les petites filles à l'école je passais prendre la grand-mère. Plusieurs jours auparavant, elle avait tombé. Elle s'était endormie sur sa chaise berçante et elle s'était frappée l'œil sur un poteau de chaise de cuisine. Une chaise basse avec le dossier fini en pointu quasiment. Elle ne l'avait dit à personne. En arrivant à la maison, maman lui demande :

— Qu'est-ce que vous avez? Vous avez l'œil rouge et enflé. Elle lui a dit qu'elle était tombée sur une chaise.

— Je ne vois pas autre chose, j'ai dû me frapper l'œil là-dessus.

Le docteur est venu dans la journée.

— Il n'y a rien d'autre à faire que de mettre des compresses sur l'œil pour faire désenfler ça. Après, on verra bien.

Une fois désenflé, nous avons vu qu'elle avait le globe de l'œil crevé. Il lui sortait un petit abcès qui empêchait la paupière de se refermer. Elle n'est pas morte de cela mais d'usure.

Le médecin l'a mise au pain blanc, aux biscuits soda et au lait. Mais elle n'avait pas d'appétit et avait toujours mal à la tête. Puis un moment, elle ne fut plus capable de marcher. D'habitude, lorsqu'elle venait, elle couchait en haut. Mais maman ne voulait plus qu'elle monte l'escalier qui était bien raide. Une nuit, la grand-mère se mit à se lamenter. Tout le monde s'est réveillé. Maman a dit :

— Vous allez descendre en bas pendant que vous êtes encore capable de marcher. Peut-être que demain ça va vous faire plus mal et vous ne serez plus capable de marcher. On va coucher en haut, nous autres.

Il n'y avait qu'une chambre en bas. Tout le monde s'est donné la main pour l'aider à descendre car les escaliers étaient bien malaisés, surtout que la malade ne s'aidait pas elle-même. Elle était encore capable de s'aider. Elle a pris le lit pour tout de bon et elle n'est pas revenue. Nous l'avons veillée jour et nuit. Ma tante Joséphine était bien fâchée de cela.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas ramenée à la maison? C'est à nous autres d'en avoir soin.

Mon père ne voulait pas avoir d'histoires.

— Nous sommes capables d'en avoir soin. A part qu'il nous faut de l'aide. Vous n'avez qu'à venir la veiller chacun votre tour.

Il était pas mal âgé lui aussi et il ne sortait plus beaucoup l'hiver. J'ai charroyé le bois tout seul pendant ce temps. Grand-mère est arrivée au mois de janvier et elle est morte dans le début de février.

Mon oncle José et ma tante Adèle, qui n'avaient pas eu d'enfants, élevèrent un de leurs neveux, Jean-Baptiste Pelletier. Mon oncle José est mort et la femme de Baptiste aussi. Il ne pouvait pas avoir de rente, car il y avait encore la tante Adèle sur le bien qu'il avait laissé à une de ses filles. Il était veuf et, à quarante-cinq ans, il commençait déjà à faire le petit vieux. Il avait un peu de misère à travailler. Il faut dire qu'il n'avait jamais été un homme très vaillant non plus. Alors



La maison familiale à Kamouraska,  
détruite en 1936



Le camp dans la forêt

Charles Malenfant à Notre-Dame



La famille Michaud  
en 1914



Jos Phydime Michaud à Kamouraska, 3 septembre 1926



Jos Phydime et Berthe :  
mariage, 1926



François Gagnon et Michel Michaud vers 1920



Jos Phydime à treize ans



La grand-mère Michaud

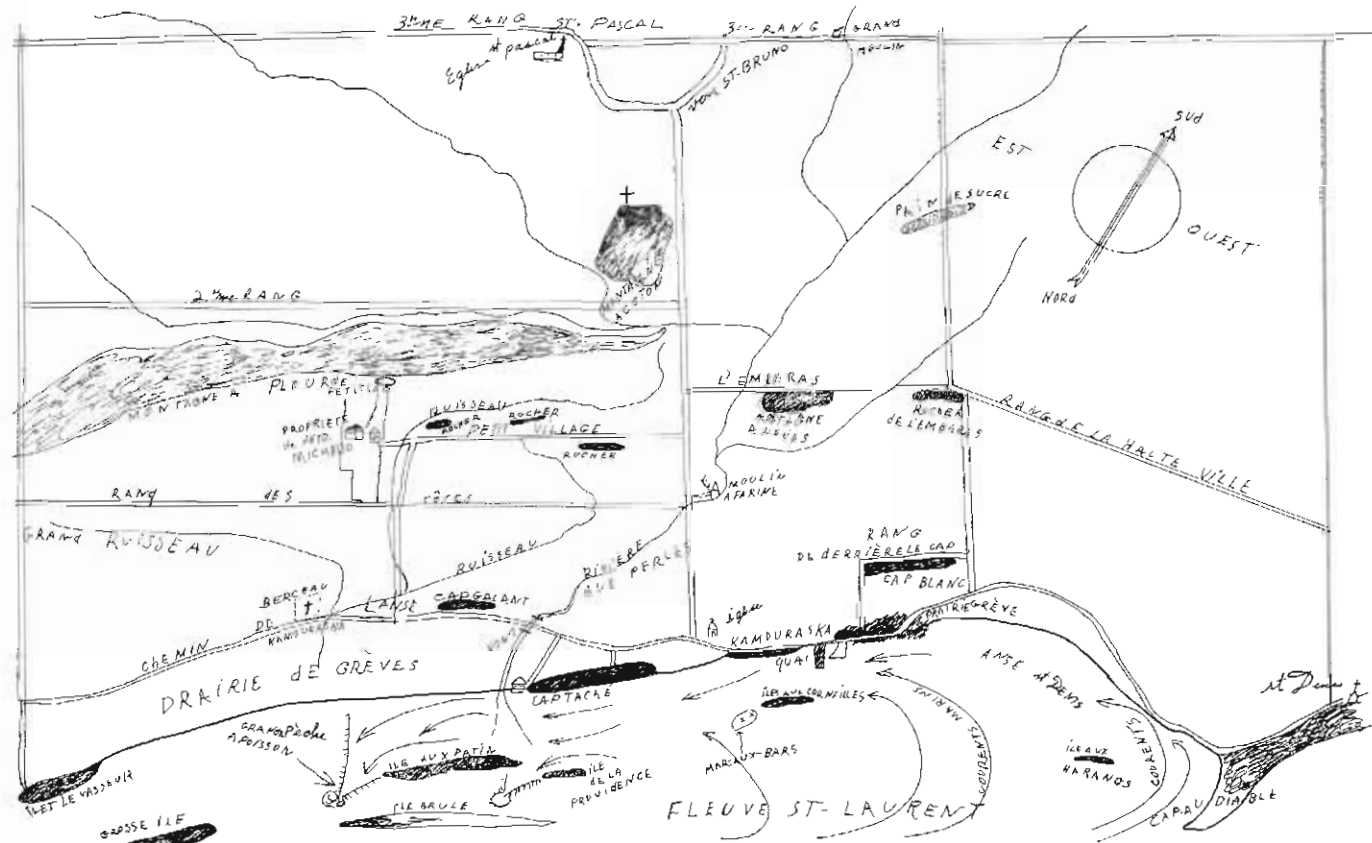


Palmire, Phydime  
et Mathilda  
devant la maison Michaud  
Kamouraska, 1926



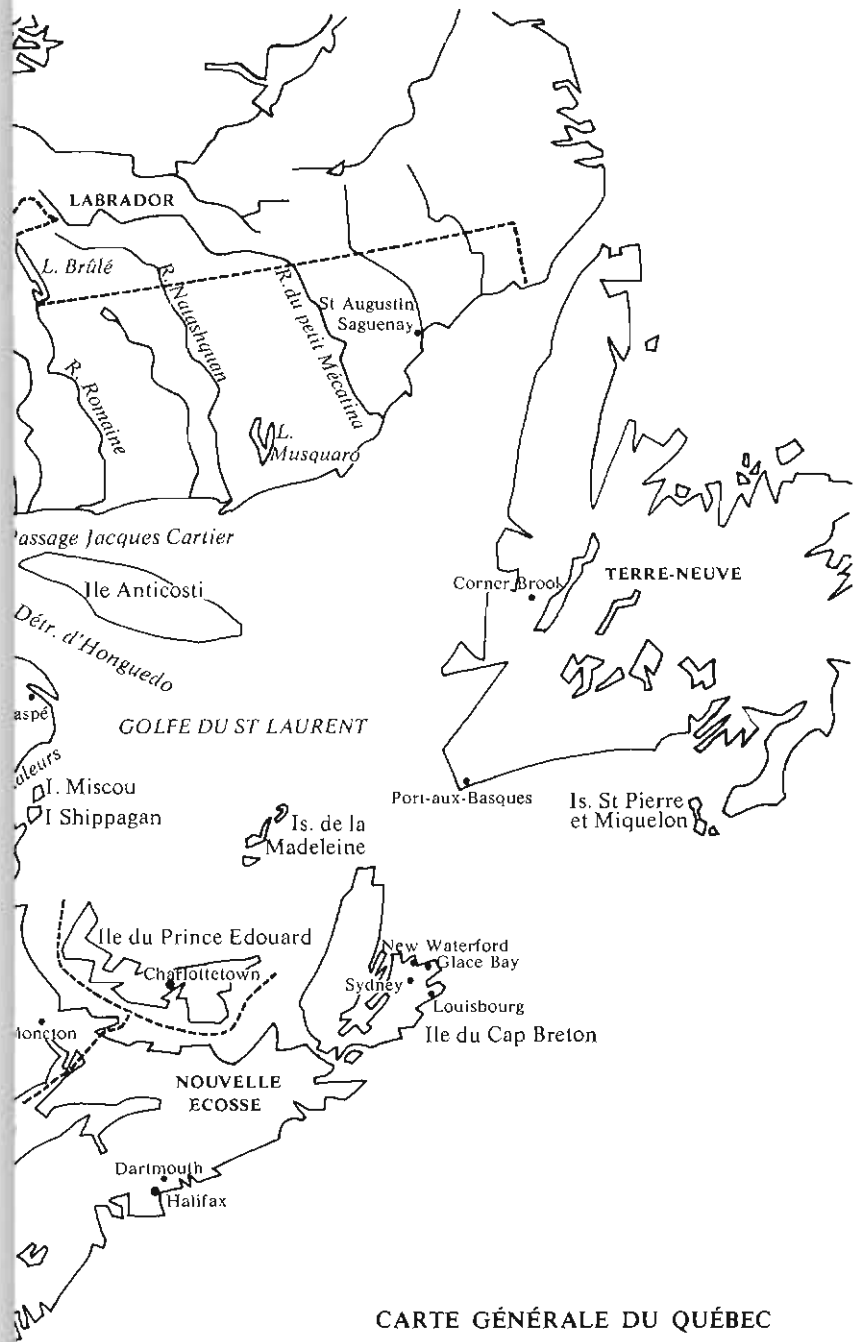


1949 : quatre générations.  
Madame Michaud mère, Jos Phydime, Gisèle sa fille  
et Fernand son petit-fils



PLAN DE KAMOURASKA DESSINÉ PAR JOS-PHYDIME MICHAUD







il ressentait la fatigue plus vite qu'un autre. Il passait son temps à visiter les veuves d'un rang à l'autre pour se marier, mais il ne trouvait pas. Il portait encore la barbe et la moustache. Il vivait avec sa fille qui avait marié un énergumène nommé Labrie, qui lui a fait assez de troubles que Baptiste a préféré partir et demeurer chez une autre de ses filles. Ma tante Adèle n'avait jamais exigé sa rente et elle mangeait comme eux autres. Elle est morte bien vieille, et dans les dernières années elle était un petit peu troublée. Elle oubliait tout et elle était pas mal traîneuse. Labrie la haïssait et avait hâte qu'elle meure. Mon père, ma mère ainsi que tante Joséphine allaient la voir souvent et Labrie s'arrangeait toujours pour ne pas leur offrir à manger. Ils étaient peinés de la voir mal traitée. Elle aurait même eu des marques de coups sur la figure. Nous ne pouvions pas la prendre et tante Joséphine non plus. Nous n'avions pas les moyens. A sa mort, elle a eu le plus petit des services, comme si elle avait été la dernière des pauvres de la Paroisse. Elle avait toujours été très généreuse et bonne et elle n'avait pas mérité un tel traitement.

## II. Premiers souvenirs

Mon père s'est marié trois fois. Sa première femme mourut à la naissance du premier bébé. Il n'avait que dix-neuf ans et il est resté pour cultiver la terre paternelle lorsque toute la famille est montée aux États-Unis. Il fallait qu'il se remarie et il a pris une institutrice nommée Chouinard dont il a eu douze enfants, et qui mourut de tuberculose, à ce qu'il paraît : les médecins ne le savaient même pas. Elle a laissé des enfants avec des troubles aux poumons. Il avait douze enfants et la plus vieille n'avait que quatorze ans et Jean-Baptiste que dix-huit mois. Après le service funéraire, mon oncle Elzéar s'est proposé à mon père pour en élever un. Puis il y eut mon oncle Herménégilde qui lui en a pris deux car il n'avait pas d'enfants et il ne voulait pas que le petit s'ennuie tout seul. Il a donc pris Georges et Émilía qui ont été élevés à Saint-Roch. Puis Inelda fut adoptée par des Beaulieu qui n'étaient pas des parents, mais ils connaissaient bien mon père. Mon père ne les a jamais repris lorsqu'il s'est remarié parce qu'ils étaient bien placés dans des familles qui n'avaient pas eu d'enfants et très bien élevés. Même que les vieux avaient fait le projet de leur donner des propriétés. Tout était bien arrangé et bien pensé, mais la vie a tout dérangé. Mon oncle Herménégilde, lorsque sa femme fut morte, eut l'idée de se remarier. Sa nouvelle femme avait une jeune sœur et un jeune frère dans la vingtaine, et elle se met dans la tête de les marier, mon frère Georges à sa sœur et Émilía à son frère. Mon frère sortait déjà avec une fille du rang et Émilía n'avait pas la santé pour travailler sur une grosse ferme et n'aimait pas le frère.

Alors ils ont sacré leur camp tous les deux. D'une drôle de façon encore.

Nous avions un oncle Chenard qui était curé à Saint-Éleuthère et il avait besoin d'un bedeau et d'une servante. C'est ainsi qu'Émilie fut la cuisinière du curé tandis que Georges fut le bedeau et chantait les messes. Il ne voulait pas rester bedeau toute sa vie. Le salaire n'était pas fort, mais il a réussi à se ramasser un peu d'argent avec les messes chantées qui étaient bien payées. Il s'est marié et il est parti dans les chantiers opérer de gros tracteurs. Émilie, elle, a marié le voisin du curé. Un marchand nommé Paradis qui était bien trop vieux pour avoir des enfants. Elle a vécu quelques années et elle est morte vers l'âge de trente-sept ans.

Maman s'est mariée à trente-trois ans. Elle était d'une famille assez en moyens. Sa mère était morte jeune et avait laissé de l'argent en héritage. Les trois filles ont reçu la même chose : quatre cents dollars. La tante Edwidge Chamberland, une des sœurs de leur père, les a élevées alors qu'elles étaient petites filles. C'était une grosse et grande femme qui pesait deux cents livres et qui travaillait autant en dehors qu'en dedans. L'entretien de la maison était facile. La maison était sur les pièces en dedans sans rambris de planches. Au-dehors, elle était lambrissée en bardeaux et calfeutrée avec de l'étaupe entre les pièces. Les pièces étaient équarries rien qu'en dedans et en dehors : le dessus ne l'était pas. L'étaupe était rentrée avec des coins. L'étaupe, c'est un résidu du lin que l'on mêlait avec de la poix qui était faite avec de la résine fondue, mélangée avec de la graisse. La maison était alors blanchie à la chaux en dedans. On utilisait un blanchissoir fait avec du crin de cheval. L'entretien n'était pas trop difficile. Il n'y avait que le plancher à laver deux, trois fois par semaine.

La maison était drôlement séparée. En haut, il y avait un grand grenier et en bas trois chambres. Dans ce temps-là, il n'était pas question de salon et on couchait trois, quatre par chambre, quand les enfants étaient jeunes. La tante Edwige faisait tout dans la maison. Ma mère fut donc élevée dans une



ambiance où elle ne faisait que les ouvrages qui lui plaisaient. Ils ont vécu assez longtemps comme cela en famille. Une des filles s'est mariée et elle est partie aux États-Unis avec son mari. Son frère Noël s'est marié et s'est installé à la Petite Anse; mon oncle Elzéar, le plus vieux de ses frères, lui aussi s'est marié et il est resté à la maison. Maman a vécu trois ans avec sa belle-sœur. Peu après, ma tante, la dernière de ses sœurs, est partie travailler dans un presbytère de Saint-Charles-de-Bellechasse. La maison s'est vidée. Maman s'est mariée à mon père qui était bien pauvre.

Immédiatement, mon père a eu besoin de son argent. Elle lui donna son quatre cents piastres. En contrepartie, il l'a avantagée du même montant sur le contrat de mariage. En cas de mort, cette somme était à prendre sur le produit de la vente de la terre. En plus de son argent, elle apportait deux mères moutonnes, son linge, des couvertures qu'elle avait tissées. Et elle est tombée dans une grosse famille où l'aînée avait quatorze ans. Il est certain que par moments il y avait des frictions. Elle en a arraché non pas tant à cause des enfants qu'à cause de la besogne qu'elle avait à conduire. Quand elle était tannée, qu'il y ait de l'ouvrage ou non, elle disait à mon père :

— On s'en va à Rivière-Ouelle.

Mon père attelait la voiture et ils partaient le samedi midi. Ma sœur Adélia ou ma grand-mère restait à la maison pour traire les vaches et avoir soin de nous autres. Il y avait huit enfants encore et sur ce nombre une infirme qui est morte deux ans après. Puis les plus vieux sont partis lentement. Adélia s'est engagée à dix-sept ans. Michel commençait à travailler en dehors lui aussi. Maman est restée toute seule avec des enfants en bas âge et sans aide. Ma mère n'était pas une femme dure mais elle aimait bien être obéie.

Mon frère David est parti pour le collège vers l'âge de douze ans et il ne revenait à la maison que pendant les deux mois de vacances, l'été. Michel, lui, aidait mon oncle à faire chantier car il s'était cassé une jambe et il devait absolument sortir son bois qu'il avait vendu pour faire des dormants

de chemin de fer. Il a demandé à mon père de lui prêter Michel qui venait tout juste d'avoir seize ans.

Ma mère n'aimait pas faire la cuisine en temps ordinaire mais lorsqu'il y avait beaucoup de monde à manger elle se lançait dans une cuisine riche et dispendieuse. Quand nous arrachions les patates, l'automne, ou que nous battions le grain, nous avions toujours cinq ou six hommes à la maison pour trois, quatre jours. La pâte de ses tartes était riche et sucrée, elle la détrempeait à la crème et elle avait une couleur jaune tellement elle mettait de beurre et d'œufs. Nous n'étions pas riches, mais on ne ménageait pas sur tout comme tante Joséphine qui détrempeait sa pâte à l'eau et à la graisse. Notre pain était bon. Mais la grande spécialité de ma mère c'était la charlotte russe. Mon père avait fait fabriquer des moules exprès pour les mariages. Personne ne connaissait ce dessert. Elle prenait une gélatine rouge qu'elle faisait prendre dans un grand plat, puis elle faisait des doigts de dame qu'elle plaçait tout le tour du plat. Nous n'avions pas de frigidaire à cette époque et elle faisait sa crème fouettée le soir et y ajoutait une livre de gélatine neutre. Le lendemain, elle servait sa charlotte devant tout le monde émerveillé.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est une charlotte russe.

— Oh! une charlotte russe! On n'a jamais mangé ça.

Ils avaient tous les yeux grands. Elle aimait bien se faire vanter un peu.

Dans les circonstances ordinaires, Adélie et plus tard Berthe faisaient la cuisine. La nourriture n'était pas très variée. Nous mangions du porc pendant le mois de décembre jusqu'aux jours gras. Pendant le carême, il n'y avait pas beaucoup de viande. Puis le lard salé commençait au mois d'avril et la sauce aux tapons. Le jambon nous sauvait un peu. Le coq attendait sa mort tout l'été car on le tuait à l'occasion d'une visite. Le poisson se mangeait seulement le

vendredi. Au mois de septembre, on tuait une vieille moutonne.

Je me souviens d'Adélia, ma sœur, qui s'assoyait sur une chaise berceuse et, les deux pieds sur la palette du poêle, elle épluchait des oignons et les patates pour le hachis du soir fait avec le reste de la viande de la soupe du midi. Nous appelions ce mets un chiard. La sauce aux tapons était une sauce blanche pas très délayée et qui faisait des grumeaux. Tout le monde mangeait de la sauce presque chaque jour.

Je n'ai jamais su pourquoi, mais personne ne buvait du café à la maison. Le thé se buvait à tous les repas. Pourtant, nous avions une variété de café qui poussait dans le jardin. A l'automne, on le ramassait et on le torrifiait dans le four. Il ne devait pas être très bon.

Et puis, à mesure que les plus vieux parlaient, ma mère fut obligée de travailler dans le champ pour aider mon père qui n'était pas capable de faire son ouvrage tout seul. Elle faisait le plus gros de la besogne à la maison et elle le suivait dans le champ. Je me souviens qu'en arrivant de l'école le midi je devais mettre les patates dans la soupe. Tout le long de la côte les heures étaient fixées par le passage des trains. Le fret passait à onze heures et demie. Ils l'entendaient, ils travaillaient encore une escousse puis ils venaient manger. Et ils repartaient tout de suite. Lorsque j'avais besoin d'un mouchoir pour aller à l'école dans l'après-midi, je devais le repasser moi-même. Elle avait fait le lavage dans le début de la semaine et le linge était tout empilé sur une chaise. Je n'avais qu'à y prendre un mouchoir ou la chemise dont j'avais besoin. Les fers étaient toujours sur le poêle.

Avant ma naissance, elle avait fait une fausse couche. Je fus bien gâté par mes demi-sœurs Adélia et Ernestine. Michel, lui, a surtout gâté les deux petites filles. Il faisait danser Marie-Rose sur ses genoux quand il était à la maison. Il travaillait beaucoup en dehors et il ne rentrait que très tard le soir et parfois il couchait sur le lieu de son travail. On ne le voyait pas souvent.

Maman aimait bien nous avoir autour d'elle lorsqu'elle

n'était pas dans le champ. Parfois, elle était fatiguée, surtout lorsqu'elle était enceinte de Marie-Rose, et elle nous demandait de l'aider. Elle nous envoyait chercher des choses et lorsque nous ne trouvions pas ce qu'elle voulait elle s'impatientait et nous criait :

— Sans génie!

Elle se levait et allait chercher elle-même ce dont elle avait besoin. Et elle partait à grands pas raides et la queue de sa jupe virevoltait.

La maîtresse d'école, Adélina Lauzier, quoique pas aussi grande que maman, s'habillait de la même façon et nous envoyait des épithètes par la tête. Je partais de la maison le matin après avoir eu quelques rebuffades et m'être fait traité de « sans génie » ou de « membre inutile », pour voir Adélina Lauzier à l'école se promener en faisant revoler la poussière avec la queue de sa jupe et me traiter elle aussi de pas intelligent et dire devant tous les autres enfants :

— De voir que tes parents sont si débrouillards et intelligents et être si peu intelligent et si lambin.

Et en revenant de l'école j'en attrapais encore d'autres. Je ne répliquais pas. Je baissais la tête et j'endurais. Elle a abandonné ces manières lorsque les affaires allaient mieux vers ma quinzième année.

Même si mon temps était plus puritain qu'avant, je savais que ma mère était enceinte. Je me souviens qu'un après-midi, je ne sais par quel hasard, une truie avait arraché un pieu de la palissade et mangeait dans le champ du voisin. Ma mère me demande de l'aider à la faire entrer dans son enclos et elle me donne un manche de balai. Malgré ma peur, je parviens à faire descendre la truie dans le fossé et à l'amener devant le trou d'où elle était sortie. La truie ne voulait pas entrer. Je lui donne un coup de bâton sur la tête, ma mère se fâche :

— Tu lui fesses sur la tête et elle recule. Elle ne rentrera pas comme ça!

Je n'étais pas trop hardi, je n'avais que quatre ans. Ma mère

est venue à bout de la faire entrer dans l'enclos et à replacer le pieu en l'attachant avec de la broche. Elle est repartie à la maison en se traînant. Elle a eu toutes les misères du monde à passer par-dessus la clôture. Je voyais bien qu'elle n'était pas normale. Elle s'était couchée aussitôt dans la maison.

Mon père est revenu du champ de bonne heure, car la bruyante tombe vite en octobre. Après le souper qu'elle n'a pas pu faire, mon père nous a dit :

— Les enfants! Greillez-vous!

Et il nous a amenés, Ernestine et moi, en pleine nuit, chez le voisin Massé. Ils nous ont fait entrer dans la maison et mon père a dit :

— Je m'en vais chercher le docteur. Eugénie, va à la maison tout de suite.

Et il est revenu nous prendre le lendemain matin. Nous avions une petite sœur. Nous posions les mêmes questions que posent tous les enfants et nous avions la même réponse :

— Les sauvages ont passé et ils ont cassé une jambe à ta mère quand elle a voulu les jeter dehors. Ils lui ont laissé un bébé.

Il fallait bien expliquer pourquoi elle restait au lit.

Nous ne posions pas d'autres questions. On ne parlait pas de cela. On arrivait à apprendre quelque chose par bribes de temps à autre quand deux, trois bonnes femmes parlaient ensemble en pensant que l'on ne prêtait pas attention. Nous étions tellement habitués aux animaux que cela ne nous apprenait pas grand-chose. Le matin du mariage, nous devions passer au confessionnal et le curé nous enseignait ce qu'était que le mariage. On le laissait raconter son histoire puisque c'était la tradition.

Dans les grosses paroisses, il y avait toujours un médecin qui accouchait. Mais dans les endroits reculés, comme Saint-Bruno, il y avait des sages-femmes qui faisaient tout aussi bien le travail. Nous les appelions les pelles-à-feu.

Le Père Mignault, confrère de collègue de David, a écrit en

1917 une sorte d'histoire pour un concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste sur le thème de la corvée où il parle de Kamouraska sans mentionner les lieux. Il parle de la mère Landry qui brayait le lin. Le brayage du lin se faisait à l'automne lorsque la terre est gelée et qu'il n'y a rien d'autre à faire. Il décrit bien le départ le matin avec les bottes de lin attachées, les hommes qui allument le fourneau dans une clairière et qui font épaissir le feu de braises, l'arrivée des femmes avec du pain, du beurre, du lard et des tourtières enveloppées dans des serviettes. Ces hommes arrêtent et font du thé. Puis tout le monde se remet au travail, même les femmes; du moins celles qui étaient assez fortes pour broyer le lin. La mère Adéland Landry, en plus d'être experte pour faire sécher le lin, était dérangée plusieurs fois dans l'année pour servir de pelle-à-feu. Les gens éloignés avaient confiance en elle et elle était très habile. Les Landry demeuraient dans le rang de l'Embarras, une concession plus haut que le Pain de Sucre. Les gens du rang faisaient souvent des corvées ensemble.

Mes premiers souvenirs remontent jusqu'à l'âge de trois ans. Par exemple, je me souviens bien de l'ouvrier qui a construit notre grange en 1904. C'était un cousin de mon père, le bonhomme Édouard Desjardins. Il avait les cheveux blancs et il jouait du violon. Il a passé tout un été à la maison. Je me souviens aussi des noces de François Gagnon. Notre cuisine d'été n'était pas construite dans ce temps-là et nous passions l'été dans le fournil en avant de la maison. Il y avait eu beaucoup de monde aux noces. Une grande table était mise dans la cuisine de la maison et les femmes transportaient les chaudrons. Je vois encore ma tante Joséphine qui portait les chaudrons de ragoût du fournil à la maison.

Dans le fournil, il y avait une grande cheminée ouverte du bas comme dans le temps passé avec une potence sur laquelle on tournait un grand chaudron de quarante-cinq gallons, fait pour cuire les patates à l'automne. Les patates trop petites pour vendre, nous les faisons bouillir pour les cochons qui étaient à l'engrais. Tous les deux jours, il fallait faire bouillir un grand chaudron de patates. Nous mélangions un peu de moulée avec les patates, ce qui ne nous coûtait

pas cher. La porcherie était tout juste à côté du fournil.

J'étais trop jeune pour dormir dans le fournil. Mais David et Michel y dormaient dans une grande couchette du temps passé avec un ciel. Quand je suis parti de Kamouraska, le fournil était encore debout bien que depuis dix ans je craignais qu'il écrase dans les grands coups de vent. Il avait deux étages de haut avec un toit pointu, et tout lambrissé de planches. La sole était pourrie et il rentrait dans la terre. Les nuits de vent du sud, le vent descendait de la montagne avec une pression terrible et nous entendions le fournil se tordre et craquer, mais il tenait encore debout.

Je vais raconter quelques petites histoires dont je n'ai jamais parlé auparavant. Ce sont des choses qui m'ont marqué et dont je me suis senti tout le temps de ma vie.

Quand arrivait le samedi, il fallait faire le ménage. J'avais sept ans et j'étais seul à la maison avec mes sœurs. Le matin, maman m'envoyait chercher le sable fin dans le fossé pour laver le plancher. Elle ajoutait de la caustique au sable. Puis elle allait dans le bois couper quelques branches d'épinette pour faire le bafai. Pendant ce temps, je devais laver les chaises. Nous avions pas mal de chaises à la maison; d'anciennes chaises basses à dossier avec des poteaux pointus. Je sortais toutes les chaises sur la galerie en avant de la maison. Une chaise sur ses quatre pattes à terre et l'autre les quatre pattes en l'air sur la planche de la première. Je détestais cet ouvrage. Encore aujourd'hui, lorsque je vois ma femme placer les chaises ainsi pour les laver je ne peux pas voir cela. Ma mère s'amusait une demi-heure dans le bois en cherchant ses branches. Marie-Rose pleurait dans la maison car Marie-Anna lui donnait des claques. Je devais en prendre soin. Je la sortais dehors et lorsque j'apercevais maman qui revenait je lui disais :

— Regarde-moi faire, Marie-Rose! Ne pleure plus, maman s'en vient.

Et je lavais mes chaises en vitesse pour avoir fini lorsqu'elle serait là.

Une autre fois, j'avais quatre ans, j'ai fait punir David. Les enfants étaient assis sur un grand banc le long du mur à table. Mon père était au bout, maman et Adélia qui servaient de l'autre côté. Nous mangions toujours dans la salle à diner et Adélia apportait les mets dans de grands plats sur la table. Je ne sais pourquoi, David avait apporté dans la maison un cercle en bois pour les tonneaux. Je jouais avec le cercle dans la salle à diner et dans la cuisine. David voulait le reprendre mais je l'avais caché en arrière du grand banc. Nous étions tous à table pour manger et je jouais avec le cercle en dessous de la table avec mon pied. David me poussait du pied pour me faire tenir tranquille. Car nous n'avions pas le droit de parler à table. A un moment donné, le cercle a frôlé mon père sans doute ou bien nous l'avions touché avec nos pieds, je ne sais pas; il se fâche :

— C'est encore ce cercle-là!

— Ce n'est pas moi, c'est David.

Et vlan! il frappe David de la main. Je me suis rendu compte que j'avais mal fait et je l'ai toujours regretté. Je ne pensais pas qu'il allait lui sacrer une claque. Je me suis toujours reproché cela, surtout que David n'était pas un enfant malcommode.

J'étais le bébé et l'on me cédait toujours. J'avais onze ans et l'on m'appelait encore bébé à Phydime. J'avais les cheveux longs coupés en balai et ils me faisaient des frisettes comme avec les petites filles. De me faire appeler bébé ne me dérangeait pas parce que le dernier des garçons de Jean-Baptiste Raymond s'appelait Bébé Raymond. Charles Massé a dit un jour à ses enfants :

— Il ne faut pas dire bébé. Lorsque l'on parle à quelqu'un de plus vieux que soi, il faut dire monsieur.

Ils m'ont appelé « Monsieur Bébé ». Maman s'est fâchée et a dit :

— Donnez-lui donc son nom! Il a un nom, cet enfant-là!



Joseph était trop long à dire, alors ce fut Ti-Jos à Phydime pour me distinguer de Ti-Jos à Arthur qui était d'une autre famille de Michaud et d'un autre qui était Ti-Jos à Pierre.

Je ne me souviens pas que mon père m'ait frappé. De maman, j'ai pu avoir quelques claques comme tous les enfants. Elle m'en donnait en passant :

— Ôte-toi de là! Tu n'es pas capable de rien faire.

Je sortais dehors et j'oubliais tout de suite. Le genre de vie était plus sévère et il fallait obéir. Même dans mon entourage, je ne me rappelle pas de châtiments corporels. Il suffisait à mon père de nous regarder et de nous parler. Si cela ne faisait pas notre affaire, nous sortions et nous rentrions tard à la maison. C'était dit, on ne revenait plus là-dessus.

\*

J'ai encore le souvenir que mon père fut obligé de tuer Boule, notre gros saint-bernard. Un printemps, il se serait, sans que l'on sache pourquoi, mis à manger des moutons et il aurait été pris sur le fait. Le voisin Charles Massé, qui venait de trouver deux petits moutons tranglés et à moitié mangés, arrive devant notre porte et crie à mon père :

— Regarde ce que ton chien a fait. Tue-le! Si tu ne le tues pas, je vais le faire tuer.

Charles Massé était bien plus riche que nous autres et il n'avait pas de chien et il ne pouvait pas supporter les chiens des autres. Il aimait faire voir qu'il était en moyens; on pourrait dire qu'il était un peu opulent dans sa manière. Il était toujours sérieux et ne souriait ni ne riait. Il avait dû penser que ce chien coûtait trop cher à nourrir pour nous autres et que nous devions pas le nourrir suffisamment. Il était très dur et il fut un peu surpris de la réaction de mon père. Mon père était un homme nerveux et il a eu peur. Il travaillait de droite à gauche pour tâcher de gagner quelques piastres et il ne pouvait pas prendre la chance d'être obligé de payer deux moutons.

— S'il faut qu'il meure, aussi bien le tuer tout de suite.

Le chien était couché au bout de la galerie. Dans ce temps-là, nous avions toujours un fusil à amorce chargé avec du plomb fin pour les oiseaux de neige. Mon père rentre dans la maison, décroche le fusil, met une amorce et tire le chien en arrière de la tête. Le chien saute en bas de la galerie et part en courant dans le champ, le crâne défoncé. Le plomb était trop fin pour le tuer sur le coup. Au Chemin de l'Anse, Louis Beaulieu revenait de la grange où il avait soigné ses animaux. Il y avait des bancs de neige dans les champs et il voit cet animal qui s'avance le long de la clôture et qui de temps en temps roule dans la neige. Il croit qu'il s'agit d'un ours. Il entre dans la maison et prend son fusil toujours chargé, mais de plomb plus gros, car il chassait surtout le canard et l'outarde. De son perron, il tire le chien qu'il prenait pour un ours. Boule a reçu la charge en pleine tête et il s'est écrasé. Beaulieu approche et il reconnaît le chien, surtout qu'il n'y avait que nous qui avions un saint-bernard.

— Me v'là dans de beaux draps, je viens de tuer le chien de Phydime.

Il attelle un cheval et embarque le chien dans une voiture. Nous étions en train de souper et nous discutons de cela à table. Mon père était inquiet.

— Il va mourir, mais dans combien de temps?

Soudain, Louis Beaulieu arrive à la maison. Papa ouvre la porte.

— Je ne sais pas comment te dire, je crè bien que ça va me coûter une coche. Je viens de tuer un chien que j'ai pris pour un ours.

— Tu l'as tué! Je suis bien content. Je l'avais manqué; au moins, tu l'as achevé. Comment est-ce que tu as pu le tuer?

— Il arrivait chez nous...

— Comme ça, il est descendu en ligne droite. Il avait trop mal et il allait droit devant lui.

— Ça ne me coûtera rien?

— Bien non!

Et il lui raconte l'incident avec Massé. Le cas de Boule s'est trouvé réglé. Mon père a fait tanner la peau du chien pour faire deux paires de bottines du dimanche en cuir fin. Puis il a fait fondre le gras pour le savon. Je ne savais pas qu'un chien pouvait avoir autant de gras qu'un cochon. Ils ont usé le chien jusqu'au bout avec leurs bottines. Poppy, le petit chien, est comme devenu fou pendant quelques semaines. On aurait dit qu'il cherchait Boule dans la grange, il allait sentir son attelage et il courait dans tous les sens. Il s'est placé au bout de quelques temps.

Vers l'âge de cinq ans, j'ai connu à Sainte-Anne le vieil oncle José Pelletier qui était le plus vieux de la famille, je crois bien, à ce moment. Quelques mois à peine après l'avoir vu pour la première fois, il est mort. Dans le même espace de temps, ses deux frères, Origène et Alphonse, sont morts aussi. Cela m'avait beaucoup impressionné. Je l'ai connu parce que mon père devait aller à Sainte-Anne pour inscrire mon frère David au collège. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas amené David. Mon oncle le curé Chenard payait les études et mon père devait l'habiller convenablement et le nourrir.

A Sainte-Anne, il y avait des familles qui prenaient les étudiants en pension et chacun apportait sa nourriture que la femme de la maison apprêtait. Mon père et ma mère, en allant à Rivière-Ouelle, en profitèrent pour trouver une famille pour David. Nous avons assisté à la messe le dimanche à Rivière-Ouelle, et dans l'après-midi nous sommes montés à Sainte-Anne. Nous avons passé la nuit chez l'oncle franc de mon père, José Pelletier. Il était grand et gros avec une grande barbe blanche. Sa maison, belle et grande, typique du temps passé, était à un mille en deçà du Village. Une maison basse, longue avec une petite cuisine attenante où il y avait le four à

pain, une grosse cheminée monumentale avec la pierre du foyer. Ils chauffaient avec de longues bûches, une grosse marmite pleine de soupe, les chaudrons bouillaient sur la grille. Je ne me souviens pas de leur conversation. Le lundi matin, nous sommes allés au collège, puis nous avons fait un saut à Saint-Roch-des-Aulnaies où demeurait Alphonse Pelletier.

Aux funérailles de l'oncle José, il n'y avait pas moins de soixante voitures. Toute la parenté de Rivière-du-Loup à Montmagny était présente. Mon oncle Alphonse, le grand vicaire, était en Europe. Il était dans la coutume qu'un curé bien en place devait aller voir le Saint-Père à Rome tout en visitant la Terre Sainte. Après le service, ils ont donné un dîner à la maison. Dans la petite cuisine, il y avait une dizaine de femmes qui préparaient les grands chaudrons de ragoût dans la grande cheminée. Dans la maison, il y avait une table à la grandeur où trois cents personnes ont mangé entre onze heures et trois heures de l'après-midi. Je n'avais jamais vu autant de monde. J'ai vu le bonhomme Alexis, avec son chapeau dur et son habit de serge noire, faire plus de quarante milles, sa femme sur le seul siège de la sleigh, tandis qu'il se tenait debout sur la planche arrière, au bon vouloir du cheval qui trottait quand il voulait. Il m'avait bien impressionné pour un homme de plus de cinquante ans.

A Kamouraska, il y a eu pas mal d'originaux et quelques cas d'extravagances. Comme Ti-Jean Gagnon qui ne voulut jamais travailler, n'étant pas très fin non plus; alors il a passé sa vie comme quêteux. Il était petit et marchait de travers. Les petits garçons pour s'amuser lui lançaient des mottes de neige en s'assemblant derrière lui. Il sacrait :

— Pouialleux!

Et il partait en s'envoyant les bras en l'air. Dans chaque paroisse, il s'installait chez le postillon, car il aimait bien conduire les voyageurs. Lorsqu'il n'y avait plus de travail pour lui, il prenait le train pour une autre place. Tous les contrôleurs le connaissaient et ne lui demandaient son billet que lorsqu'ils savaient qu'il était rendu à destination.

— Tu n'as pas de billet! Il va falloir que tu descendes à la prochaine Station.

— Pouialleux! Je n'ai pas d'argent.

— Il va falloir que tu descendes. Correct?

De Rivière-du-Loup à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il a passé sa vie à faire les commissions de tout le monde. Il avait beaucoup de considération pour les étudiants du collège, qui ne voulaient pas faire lire leurs lettres par le directeur. Ti-Jean se chargeait d'apporter les lettres dans la famille qui le gardait à dîner pour avoir plus de nouvelles. Il était pas mal vieux lorsque je l'ai connu et il ne jouait plus tellement du violon et de l'éguine. Je me souviens que cela lui faisait plaisir lorsqu'on le laissait nettoyer nos chambres de pipes. Il ramassait les fonds de pipes dans un sac et il chiquait cela comme une friandise. Les étudiants l'invitaient toujours aux pique-niques qu'ils tenaient deux fois par année au quai de Rivière-Ouelle. Ils lui donnaient tellement de prunes qu'il en attrapait le flux et qu'il était obligé de passer la nuit à Rivière-Ouelle.

Est-ce à titre d'originalité que plusieurs femmes fumaient la pipe? Je ne saurais dire. La petite grand-mère, une quêteuse, fumait la pipe. Elle était si petite qu'elle me passait sous les bras la dernière fois que nous l'avions vue, et je n'étais pas grand. Elle venait de Sainte-Louise, un village en arrière de Saint-Roch-des-Aulnaies. Le printemps, elle partait et elle quêtait dans tous les rangs du comté de Kamouraska et plusieurs villages du comté de Saint-Jean-Port-Joli. Elle passait à la maison dans le mois de septembre. Elle toquait à la porte et elle disait en gardant la tête basse et les yeux fermés :

— La charité pour l'amour du Bon Dieu.

Elle ramassait une cenne par maison, la cenne du pauvre. S'il faisait encore clair, elle continuait son chemin, mais généralement, comme nous étions la dernière maison du rang, elle restait souvent à coucher. Elle couchait sur une paille à ras le poêle, tout habillée. Parfois des familles donnaient un savon. Comme les enfants n'avaient pas peur de la petite grand-mère, elle racontait des contes.

Il y avait aussi Joncas, un gros bonhomme courbé, sale et portant la barbe. Il vendait de la gomme à sirouenne pour faire des emplâtres. En fait, c'était de la gomme d'épinette qu'il avait fait bouillir pour la vendre en palette enveloppée dans une écorce de bouleau. Il était malcommode et les enfants qui le croisaient en revenant de l'école s'amusaient à lui crier : « Joncas, Joncas! »

Ti-Marlette avait un œil crevé et il marchait de travers. Il couchait chez nous lorsqu'il passait. Il apportait des nouvelles de tout le monde. Il était au courant de tout ce qui se passait d'un endroit à l'autre. Ti-Marlette venait lui aussi de Sainte-Louise.

### III. De beaux specimens

Dans le rang du Petit Village, il y avait un excentrique. Il était vieux, mais les jeunesses aimaient bien le visiter car il racontait des histoires du temps passé. Il avait beaucoup voyagé et même travaillé sur les chemins de fer dans l'Ouest, dans le temps du Klondike. Il habitait une petite cambuse sur le bord du chemin, tout près des Raymond, depuis une vingtaine d'années. Il ne gardait qu'un cheval et trois ou quatre poules. Les Raymond et mon frère Michel allaient voir le bonhomme Querton lorsqu'ils ne savaient plus que faire. Ils l'appelaient comme cela parce qu'il ne vivait qu'en mangeant des cretons et du pain. Il ne parlait à personne d'autre qu'à ces jeunes. Un bon dimanche au soir, ils revenaient à pied d'une veillée au rang de l'Embarras et ils ne virent pas de lumière à la fenêtre. Ils vont frapper à la porte tout en se nommant. Ils ont entendu une plainte. Le bonhomme avait peur; alors il barrait toujours sa porte. Ils ont dû défoncer la porte pour le trouver qui se mourait. Il n'avait pas mangé depuis trois jours. Il faisait froid dans la maison car il ne pouvait plus se lever pour faire du feu. Les Raymond ont fait chauffer la chambre derrière leur cuisine et ils l'ont transporté dans des couvertures. Le médecin dit :

— Il est fini. Il peut encore faire huit jours au plus. Il restitue même l'eau. Il est au bout.

Querton a pu leur raconter que depuis cinq mois il ne mangeait que de la pâte détremée sans même la faire cuire parce qu'il n'avait plus de graisse. Il n'avait plus de lard et ne par-

venait pas à trouver l'argent pour s'acheter un petit cochon. Ses intestins ne supportaient plus cette nourriture. Il ne voulait demander la charité à personne. Il est mort au bout de trois jours. Nous avons appris par la suite qu'il était le frère de l'honorable Alexis Caron, ministre de l'Agriculture pendant des années. Querton n'aimait pas le fait que son frère soit député. Ils venaient d'une pauvre famille de Métis et il considérait que les parents n'avaient pas à en faire instruire un plus que les deux autres. Son frère avait bien essayé dans les dernières années de le sortir du trou pour le placer dans un hospice, mais il avait refusé de quitter sa petite terre de cinq acres sur laquelle il ne récoltait que deux tonnes de foin et un peu de patates. Sa femme l'avait quitté aux États-Unis et les Raymond ont pu obtenir un transfert de propriété pour se rembourser des frais de sépulture. Ils ont vendu la terre à Joseph Labrie qui demeurait le long de la route de Saint-Pascal, en haut du rang de l'Embaras.

Le bonhomme Labrie lui aussi était un peu excentrique. Il était bien parlant, mais il fallait le prendre de court avant qu'il n'ait le temps de se sauver en nous voyant venir. Il avait trois garçons et une fille que j'ai vue deux ou trois fois avec son grand chapeau de paille attaché sous le menton. Les garçons, aussitôt qu'ils furent capables de travailler, partirent pour l'Île d'Anticosti qui appartenait à Meunier, un industriel français. Ils revenaient passer l'hiver à Kamouraska et ne dépensaient pas un sou, puis repartaient au printemps. Lorsque l'Île fut vendue, ils sont revenus sur leur terre qu'ils n'ont jamais quittée.

Ils cultivaient leur petit morceau de terre à la pioche et à la fourche sans jamais utiliser d'instrument aratoire. C'est à peine s'ils attelaient un cheval pour rentrer le foin. La plupart du temps, ils portaient les marchandises au Village sur leur dos. Ils récoltaient suffisamment pour nourrir cinq personnes.

On aurait dit de vrais sauvages, bien que les sauvages aimaient bien parler au public, eux autres. Ludger Francœur qui vendait des machines agricoles et qui avait toujours du temps pour jaser, arrêtait souvent pour leur parler. Il les trouvait bien intelligents. Peut-être bien que nous étions trop gênés



pour leur adresser la parole et qu'ils pouvaient croire qu'on les dédaignait.

L'automne, ils chassaient pour la fourrure : rat musqué, vison et renard. Tout de suite après avoir arraché leurs patates et ramassé leur buckwheat qui était un genre de sarrasin donnant beaucoup de grain, qui poussait en trois mois et résistait au gel. Ils étaient de grands chasseurs. Nous les reconnaissons lorsqu'ils passaient dans la Montagne car ils étaient habillés pareil depuis l'âge de seize ans. Ils ne se mouvaient pas assez vite pour user leurs habits. Ils passaient des journées entières couchés dans les herbages le long de la rivière à attendre les canards. Lorsque nous allions à la pêche et que nous n'avions rien pris, nous les voyions passer une heure après avec une belle brochetée de poissons. Ils avaient la manière de rester sur le bord de la rivière sans bouger tandis que nous nous jasions et on ne prenait rien.

Leur oncle Georges Labrie était pareil. Il a passé sa vie sur une petite terre sans même garder un animal. Il donnait son champ à labourer et il le semait soit en grain, soit en foin. Il nous donnait huit dollars pour couper dix voyages de foin. Mon père le fauchait dans une seule journée. Deux jours après, on le ramassait. Il le vendait sans même le faire presser, ni peser, pour quatre piastres le voyage. Il vendait un peu de fourrure lui aussi et ne vivait à part cela que de chasse et de pêche. Il prêtait de l'argent à l'occasion.

Puis il y eut le cas de Desjardins, l'ancien propriétaire de la pêche avant Ouellet, qui a trouvé et qui a fini sa vie à Saint-Michel-Archange à Québec. J'ai bien connu son frère ainsi que son père et sa mère qui étaient cultivateurs au Village. Ils gardaient des vaches et des chevaux. En plein hiver, il a jeté sa femme dehors et il a cessé de se couper les cheveux et la barbe. Plus un seul coup de rasoir. Il portait un large chapeau de feutre avec une plume. Il était resté avec des idées de ses études classiques qu'il n'avait pu terminer. Sa folie le portait à imiter les grands hommes comme Aristote et Napoléon. Il parlait tout seul et il se représentait un des grands du temps passé; il vivait dans un mélange d'antiquités. Il attelait ses

chevaux doubles comme pour labourer et, sans attacher la charrue, il partait à l'épouvante dans le Village. Les gens ont commencé à penser qu'il était une nuisance publique et ils l'ont fait interner à Saint-Michel-Archange. Il avait l'air mieux à sa sortie mais pas mal écarté parmi le monde. Il a repogné une crise et il fut interné jusqu'à sa mort. Il a fallu lui mettre la camisole de force, car il voulait battre tout le monde, sauf les gens de la Paroisse. Il fut interdit par la loi et son frère a racheté la terre qui était pas mal négligée.

Il est possible que la cause de sa folie soit la picote noire, comme on l'appelait, qui obligea le docteur Sirois à placer sa maison en quarantaine. Il est resté dans la petite cuisine enfermé pendant quarante jours. Sa femme lui donnait à manger par le châssis. Devant la porte, un placard indiquait : « Défense d'entrer, maladie infectieuse. »

Un autre beau spécimen de Kamouraska fut le docteur Sirois. D'abord il faut dire qu'il était très dévoué pour ses patients qu'il a tous sauvés pendant l'épidémie de grippe espagnole. Il est probablement mort plus de gens de la grippe qu'à la guerre. Cela a commencé au mois de septembre par une grippe ordinaire, puis tous les gens d'une maison étaient malades et ne pouvaient plus travailler. Les voisins devaient traire les vaches et faire les récoltes. Je travaillais le jour sur notre terre et la nuit nous organisions des corvées pour rentrer le grain ou ramasser les patates des gens qui étaient malades. Le curé nous avisait le dimanche de ceux qui avaient besoin d'aide et il nous donnait la permission de travailler le dimanche. A Kamouraska, tout dépendant du vent, nous pouvions entendre cinq clochers différents. Et des paroisses enterraient plusieurs fois par jour. Dans notre famille, personne n'est mort. En janvier, tout le monde fut malade et nous n'avions plus la force de faire à manger. Nous mangions du riz avec de la cassonade. Je crois que Kamouraska est la seule paroisse où personne n'est mort de la grippe. A chaque fois que nous sortions, nous entendions dire que trente, quarante personnes étaient malades en même temps; la maladie frappait indifféremment les jeunes comme les vieux. Tous les gens qui ont appelé le docteur Sirois s'en sont sortis. Il ne dormait pas,

ce docteur, car il faisait des accouchements jusqu'à Saint-Bruno, à Saint-Pascal, à Saint-Philippe.

Après la grippe, le docteur fut un gros mois sur la brosse. On appelait cela une brosse bien qu'il ne prenait pas de whisky, mais de la drogue. Pourquoi il avait viré à la drogue? En temps ordinaire, il était un homme très distingué et qui portait toujours les habits les plus chers. Mais, quand il était écœuré et qu'il partait sur une brosse, il prenait sa pharmacie et il sacrait ses médicaments au bout du quai :

— Le monde va mieux vivre et les maudits poissons vont mourir.

En plein mois de janvier, il y avait plus de six pieds de neige au bout des perrons après une bordée. Alors, on voyait le docteur Sirois sortir de la maison en caleçon et en camisole et courir. Au bout du perron, il plongeait tête première dans la neige.

« Tiens, le docteur est sur la brosse », disaient les gens. En plein mois de juillet, il sortait avec son gros capot de chat et un petit fouet à la main. Il suivait les voitures en courant au côté du cheval. Le docteur se claquait les cuisses avec son fouet, avec des claquements de langue. Les gens étaient habitués et ils n'en faisaient pas de cas. S'il rencontrait une voiture en sens inverse, il virait de bord et la suivait. Ludger Francœur, qui était un grand farceur, faisait exprès. Il le faisait courir de l'église jusqu'au chemin du quai, puis il virait avec le docteur derrière lui et il repartait vers l'église. Ludger le crevait.

Quand il revenait à lui, il ne se souvenait de rien. Lorsque les gens lui racontaient ce qu'il avait fait, il répondait : « Ça se peut. » Son père avait été médecin. Il a fait une belle mort.

Les gypsies nous apparaissaient comme extravagants, mais ils nous faisaient peur car on disait qu'ils volaient les enfants. Ils arrivaient à Kamouraska tous les printemps. Ils nous disaient qu'ils passaient l'hiver aux États-Unis dans le Sud. Ils s'installaient sur un petit morceau de terre en pacage chez Lauray Landry, le long de la route qui mène à Saint-Pascal, entre le Village et le rang des Côtes. Il y avait une petite butte

protégée par des épinettes. Ils étaient trois ou quatre familles, habillées en guenilles. Les petites filles avaient de grandes robes qui traînaient à terre et des frisons. Le soir, nous les entendions chanter autour de leur feu et jouer de la guitare. Le samedi soir, ils donnaient une sorte de concert. Les gens en voiture arrêtaient et les écoutaient une escousse. Les enfants passaient le chapeau. Les femmes passaient dans les maisons dire la bonne aventure et lire dans la main et les hommes, eux, étaient des maquignons. Dans la Paroisse, nous disions alors « matignon ». Nous en avons deux ou trois qui aimaient bien changer les chevaux. Quand ils ramassaient un vieux piton, c'est-à-dire un vieux cheval rendu au bout d'âge, ils le soignaient bien et l'engraissaient et ils attendaient les gypsies pour le refiler. Les gypsies avaient tous des trucs pour les chevaux aussi. J'ai entendu dire qu'ils faisaient prendre de la dynamite aux chevaux pour les rendre plus nerveux et fringants. Le maquignonage était difficile. Ils repartaient quand ils avaient échangé leurs chevaux. Les gens avaient une sorte de crainte des gypsies et ils avaient la réputation de magnétiser les gens, de voler les poules et les enfants, etc. Ils s'installaient aussi au bout de la terre du bonhomme Hubert Pelletier au pied de la montagne à Coton. Ils sont disparus avant 1920. A Montréal, plus tard, j'ai vu une colonie de gypsies le long de la rue Dorchester, entre les rues Papineau et Amherst.

Soit dit en passant, le nom de la Montagne à Coton vient d'un gars nommé Coton qui s'est installé comme ermite sur la Montagne. Il s'était construit une petite cabane. Mais il paraîtrait qu'il n'était pas un aussi grand saint que cela. Sa vie d'ermite était une vie de débauche. Il buvait avec les gens qui venaient le voir la nuit en lui apportant des oies et des petits cochons. Cela est venu aux oreilles de l'évêque qui a ordonné une enquête, et on a découvert qu'il avait été chassé d'Europe. L'évêque l'a chassé de sa Montagne et les gens ont élevé une croix qui est toujours sur la Montagne.

Il paraîtrait que dans les temps passés les gens buvaient beaucoup. Les campagnes de tempérance vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont arrêté cela pas mal. Tout le monde avait une

grosse croix noire de la tempérance peinte sur le mur de la maison. Il y avait du gin et du whisky dans toutes les maisons. La propagande laissait entendre qu'il s'en donnait aux enfants, mais je n'ai jamais vu d'enfants boire du gin. Cela pouvait être possible en guise de médicament ou dans une ponce pour se réchauffer l'hiver. Il y avait les visites de maison en maison pendant le temps des fêtes où les gens buvaient. Malgré les missionnaires, nous n'étions pas affectés par cela et nous n'avions pas de croix de tempérance. Dans le rang du Petit Village, il n'y avait pas d'ivrogne et personne n'achetait du whisky pour boire à tous les jours. Dans toute la Paroisse, il pouvait bien y avoir huit familles qui buvaient beaucoup. Nous prenions les ivrognes en pitié plus qu'autre chose.

Avant la guerre de 1914, chaque habitant faisait lui-même son gin et son whisky. La fabrication avait augmenté, surtout depuis la fermeture des hôtels à Kamouraska après la campagne de tempérance. La bouteille de whisky coûtait très cher et il était difficile de s'en procurer. Il fallait commander à Québec directement, car la loi Scott interdisait la vente d'alcool. La loi Scott interdisait à un hôtelier de vendre de l'alcool s'il n'avait pas au moins vingt chambres. Comme pas un hôtel n'avait vingt chambres, alors ils ouvrirent des chambres chez les voisins qui avaient toujours une chambre pour la visite.

Dans le rang du Petit Village, nous avions un alambic. On se mettait deux ou trois voisins pour faire le whisky. Le stock se faisait avec de l'orge, du blé, de la mélasse que l'on mettait dans un baril avec de l'eau près du toiau du poêle. Au bout de huit jours de fermentation, on enlevait la bêche et on coulait le liquide que l'on chauffait dans l'alambic. Le secret consistait à ne pas faire bouillir le liquide. Il fallait distiller deux fois au moins pour que le liquide soit assez pur pour brûler entièrement dans une cuillère. L'alcool frelaté pouvait rendre aveugle. Cet alcool était beaucoup trop fort, alors on le mélangeait avec du vin pour faire ce que nous appelions du caribou.

La bière se vendait au baril de dix gallons. Quelques familles en achetaient à tous les printemps, mais la plupart des gens la faisaient eux-mêmes. Pour fabriquer la bière, on prenait de

l'orge, de la mélasse, du levain et du houblon qui poussait dans tous les jardins car on s'en servait pour boulanger. Après avoir fait bouillir l'orge pour l'attendrir, on mélangeait tout cela dans un baril que l'on déposait dans un endroit frais dans la cave, pour la fermentation qui durait environ six jours. Puis nous fermions le baril quelques jours pour qu'elle prenne son gaz. Lorsqu'elle était prête à boire, nous invitions quelques voisins pour en boire deux gallons, pour éviter que le baril ne saute. Puis la fermentation continuait pendant une quinzaine de jours. Cette bière avait un goût très différent de la bière de commerce, mais elle était bonne. Elle ne se conservait pas longtemps. La bière comme toute autre chose était réservée aux hommes. Les femmes buvaient du vin de canci ou de cerises sauvages. Ma mère faisait parfois de la chartreuse. Elle mélangeait de l'eau de mélisse avec deux pintes de whisky blanc et un peu de sucre.

Pendant la crise, les Leclerc n'avaient plus de fret. Auparavant, ils descendaient le Fleuve jusqu'en Gaspésie charger le poisson, mais ils n'en avaient plus, car les marchands n'en commandaient pas. Ils furent donc obligés de faire de la contrebande d'alcool. Les États-Unis étaient sous le régime de la prohibition et le whisky fabriqué à Saint-Pierre-et-Miquelon devait passer par le Canada. Avec un gallon de Saint-Pierre, on pouvait faire trois gallons, ce qui ne revenait pas trop cher. Ils allaient le chercher directement aux Iles ou bien ils l'achetaient des barges dans le Golf. Puis ils remontaient le Fleuve et revenaient directement aux goélettes qui distribuaient le Saint-Pierre dans toutes les paroisses le long de la frontière. Les Leclerc ne sont jamais devenus riches avec leur contrebande. Ils ont bu tout leur argent. Ils étaient toujours saouls dans les pires tempêtes et jamais ils n'ont eu le moindre accident. Une nuit d'automne, ils furent poursuivis par la Gendarmerie Royale. La goélette ne pouvait pas se sauver avec son petit moteur de trois cents forces. Le yacht de la police approchait. Ils ont jeté leur cargaison à la mer. Le lendemain matin à Saint-André, la pêche du bonhomme Saint-Pierre était pleine de whisky. Il se lève et dit à ses garçons :

— Envoyez, vite à la pêche, la mer est basse.  
Les garçons reviennent et disent :

— Aie p'pa! La pêche est pleine de boîtes de beurre.

— Êtes-vous fou?

— Il doit y avoir un bateau qui a fait naufrage.

Ils arrivent à la pêche et ils voient les boîtes avec l'estampe de Saint-Pierre-et-Miquelon et la marque de commerce Rand Brand. Ils ont charrié tout l'avant-midi et ils ont placé les caisses dans la grange sous le foin. Deux ans après, ils achetaient les plus belles terres de la région.

De même, Auguste Ouellet a payé sa terre au rang de l'Anse avec du whisky. Un matin, Ti-Gus va à sa pêche et il voit une grosse barge échouée tout proche de l'Île Brûlé. Ouellet s'approche et tout à coup trois ou quatre gars arment leurs carabines et tirent à ses pieds.

— Aie, arrêtez un peu. On n'est pas en guerre.

— Non, mais la guerre pourrait bien prendre. Qu'est-ce que tu viens faire icitte?

— Je pourrais bien vous demander la même chose. Qu'est-ce que vous faites chez moi? Je suis sur mon terrain, icitte. Ces trois Îles et jusqu'où la mer baisse, c'est à moi.

— Arrive, on va jaser un peu.

De l'autre côté de la barge, les hommes déchargeaient les caisses sur l'Île. La barge n'était pas en équilibre dans le fond et ils avaient peur qu'elle prenne l'eau. D'ordinaire, ils arrivaient à la mer haute et ils ne savaient pas que la mer asséchait aussi rapidement. Ils expliquent leur affaire à Ouellet.

— Ce n'est pas nouveau. Cela fait un mois que l'on vient icitte. Tu n'as jamais rien vu?

— Non.

— C'est parce que nous n'avions jamais pris de retard. Les caisses passent la journée sur le bord des crans et le soir, au montant, les yachts viennent prendre livraison. Ce soir, il va y avoir du monde, mais il n'y aura pas de pagaille ni de pillage. Nous sommes armés. A chaque voyage, nous te laisserons un certain nombre de caisses.

— J'aimerais mieux être payé en argent. J'ai une grosse famille et je dois m'organiser une terre.

— Nous n'avons pas l'autorité de donner de l'argent. C'est à toi de faire disparaître les caisses.

Ti-Gus arrive chez lui avec son tombereau plein de whisky. Sa femme lui demande surprise :

— Qu'est-ce que tu vas faire de ça?

— On n'est pas pour le boire, c'est pour vendre.

— A qui peut-on vendre tout ce whisky?

Il n'a pas eu besoin de courir après les clients. Ils venaient le voir. Ouellet ne vendait qu'à la caisse et ne livrait qu'une journée après le paiement, car il ne voulait pas que tout le monde découvre sa cachette. C'était un très bon whisky blanc comme il ne s'en vendait pas à la Commission des Liqueurs. Il fallait le baptiser moitié-moitié. Il avait un bon goût d'amande. Sa femme était inquiète tout de même et elle voulait qu'il aille parler au curé. Il se décide et il va voir le vieux curé qui avait la réputation d'être trop malcommode pour garder un vicaire. Malgré l'évêque, il ne voulait pas non plus donner sa démission de la cure. Ti-Gus lui raconte son histoire et termine :

— Qu'est-ce que je dois en faire de ce whisky-là? Appeler la police ne m'avancera pas, les contrebandiers sont sur mon île.

— Être pris pour être pris, aussi bien l'être avec de l'argent. Vends ton whisky et ferme ta gueule. De toute manière, t'es



pas capable de le boire. Si tu es pris, tu auras de l'argent pour payer l'amende, et si tu n'es pas pris tu auras de l'argent pour t'acheter une terre.

C'est ce qu'il a fait.

Les trois frères Leclerc étaient depuis toujours des navigateurs. Ils voyageaient de Québec à Rivière-du-Loup pour les marchands de la côte. A l'arrivée des bateaux à moteur, deux des frères avaient abandonné la navigation; l'un était mort et l'autre était gardien du phare Brandy pas loin de Rivière-du-Loup. On avait appelé le phare de ce nom parce que le premier gardien avait été un Anglais. Le gouvernement les faisait venir d'Angleterre, comme si les Canadiens français n'avaient pas été assez fins pour faire ce travail.

Louis restait le seul à naviguer. Ses garçons apprirent la navigation à bord de la goélette de leur père avant de s'embarquer sur les gros steamers où ils passèrent tous leur brevet de capitaine ou d'ingénieur. Un jour qu'ils revenaient de Québec, saouls comme d'habitude, ils ont échoué la goélette au quai, ouvert la bonde et sont partis souper à la maison. Les goélettes en bois étaient toujours remplies d'eau dans la fausse cale. Lorsque la goélette était échouée, il n'était pas nécessaire de pomper l'eau, il suffisait de retirer la bonde. Ils devaient faire leur dernier voyage pour Donacona juste après la Toussaint. J'ai chargé mon bois tout de suite sur la goélette, puis je suis allé à l'Île Brûlé pour en revenir à la marée montante, de l'eau aux genoux. J'ai bien vu le trou de la bonde, mais je n'en ai pas fait de cas. Toute la nuit, la mer s'est infiltrée dans ce trou de quatre pouces de grandeur. Le lendemain matin, lorsqu'ils se sont réveillés, ils ne virent que le haut de la cabine de la goélette au bout du quai, alors qu'elle aurait dû monter avec la mer. Toute la marchandise dans la cale était perdue et ils ont fait croire à la compagnie d'assurance qu'ils avaient fait eau à cause d'une roche. Ils ont déchargé mon bois et mis la goélette en hivernement. La compagnie qui attendait notre bois a dû payer le transport par train.

A tous les automnes, les navigateurs amenaient les goélettes en hivernement sur les crans, en partant du Village jusqu'au

Cap Taché. Il y a un hiver où j'en ai vu quatre sur les beds, comme nous appelions les gros morceaux de bois équarris à la hache de la largeur et de la longueur de la goélette. La journée où ils montaient la goélette au bord s'appelait la mouillée. Il y avait trois sortes de mouillage : celui pour laisser passer une tempête, celui dans l'attente d'une marée, puis le mouillage de l'hivernement. Plusieurs jours avant, ils balisaient le bed, puis à cinq ou six hommes ils rentraient la goélette là-dedans tout en jetant l'ancre. Ils la retenaient de chaque côté avec des perches pour qu'elle se range au fur et à mesure que la mer baissait.

J'ai vu la goélette des Bélanger pendant une vingtaine d'années au bout du Cap sans qu'elle redescende. Onésime Bélanger naviguait avec son père qui avait déjà plus de soixante-quinze ans. En plein mois de novembre, en descendant de Québec, le père est mort. Le bonhomme avait de l'argent caché dans la goélette et, avant de mourir, il a indiqué la cachette à Onésime. Mais, lui, s'était mis dans la tête qu'il y avait une autre cachette, qu'il devait y avoir plus d'argent que cela. Ils ont monté la goélette sur les crans et l'ont cherché sans jamais trouver d'argent. Il devait y avoir vingt-cinq mille piastres, ce qui était déjà une fortune dans le temps, mais il a toujours prétendu qu'il y en avait plus que cela.

Donc Bélanger vivait dans sa maison sur le Cap et personne de la famille ne travaillait parce qu'ils étaient riches. Il avait un garçon de mon âge, mais nous n'étions pas capables de lui parler, parce que son grand-père avait ramassé de l'argent. Il est venu un temps où ils étaient rendus au bout des économies du grand-père. Onésime s'est fourré dans la tête l'idée de renaviguer. Il a préparé la goélette pendant deux ans de temps. Il a fallu la calfeutrer de partout car elle était toute desséchée par les vents. Il l'a brossée et lavée à grande eau avant de peindre la coque. Il a commencé dans le mois d'avril. Pour lever la goélette, il a fallu déterrer les bancs de neige tout autour, puis placer les jacks pour soulever le bateau suffisamment pour cager du bois en dessous, inspecter le fond de la goélette et le rendre étanche avec le calfat et du goudron. Ils ont acheté une grande voile car leur goélette n'avait pas de moteur. C'était un bâtiment à deux mâts. Il n'y avait même

pas de pont, un bateau dans le genre caravelle avec une petite cabine en avant. Il gouvernait avec une grande perche. Ils ont essayé la goélette jusqu'aux Iles et ils sont revenus. Ils ont travaillé un gros deux mois pour tout préparer et ils guettèrent la plus haute marée de la pleine lune de mai. Le plus haut de l'eau est toujours trois jours après le plein de la lune. Le plus haut de tout est en novembre. Les débris marins laissés par la plus haute marée du mois de novembre retournent au Fleuve à la plus haute marée de mai. C'est le bon moment pour repartir. Tout dépend des vents : un gros vent d'ouest vide le Fleuve, alors la marée monte moins et la grande marée est retardée de trois jours. Avec les tables, ils pouvaient prévoir la hauteur des marées.

Ils avaient décidé de traverser au nord avec quelques tonnes de foin pour aller chercher du bois de chauffage. Les gens des montagnes ne cultivaient pas assez de foin pour leurs animaux. Au baissant, Onésime est parti avec son garçon. Il pensait passer en avant des Iles, faire le tour de la pêche et arriver à Saint-Siméon avec la mer montante, ce qui leur permettait de faire un bout avec le courant. Il n'a pu contourner la pêche, car il a fait naufrage juste devant l'Ile de la Pêche. La goélette prenait l'eau comme un panier. Ils ont baissé la voile. Heureusement qu'ils étaient proches du bord; ils ont pu revenir après avoir jeté le foin.

Après avoir hiverné dans leur maison une dernière fois, toute la famille a disparu de Kamouraska. Ils sont tous partis se placer à Québec.

## IV. Histoires de pêche

Il faut dire qu'au tout début l'église et le Village furent construits un mille et demi plus à l'est de l'emplacement actuel. Les premiers colons avaient bâti une petite église en bois, mais comme le sol était trop mou ils furent obligés de construire une église avec des fondations plus solides. Elle s'écroula elle aussi. Il y avait beaucoup trop d'inconvénients à cet endroit; alors ils mouvèrent sur le bout du Cap en 1791. Nous savions bien qu'il y avait eu un cimetière. Un jour, le bonhomme Landry, qui possédait la terre, arracha un crâne avec la pointe de sa charrue, en labourant autour du tas de roches provenant de l'église. Par peur des revenants, il ne voulut plus labourer à cet endroit. Beaucoup plus tard, des fouilles ont permis de bien délimiter l'ancien cimetière. Nous appelions cet endroit le Berceau.

Je me souviens bien de l'ancienne église qui brûla en 1914 et qui fut reconstruite au même endroit. L'hiver, elle était chauffée par deux poêles à bois, gros comme des tonnes de mélasses montées sur quatre pattes. Il y en avait un à chaque bout de l'église. Le dimanche, le bedeau partait les feux vers cinq heures du matin. Il y avait un gros tuyau à fumée qui partait du fond de l'église, qui passait vingt pieds au-dessus de la tête des gens, et qui allait rejoindre le grand tuyau central qui restait là tout l'été. Il était décoré avec des feuilles d'érable découpées dans le bronze. Un jour, aux funérailles d'Auguste Lapointe, qui était parent du côté de mon père, le feu a pris dans le gros tuyau. On m'avait amené parce que j'étais trop jeune pour rester tout seul à la maison. Le tuyau se trouvait

juste un peu en avant de notre place. Je regardais ces feuillages que je trouvais très beaux et tout à coup j'ai remarqué de nouvelles feuilles qui bougeaient. Je touche maman du doigt.

— Ça bouge, regarde!

Le bedeau et trois hommes montèrent dans la souche du clocher avec des seaux de sable et de neige pour éteindre le feu qui fumait un peu. Le service ne fut pas pour autant interrompu. Cela se passait quatre ans avant l'incendie qui détruisit l'église de fond en comble.

Le moulin à scie fut le premier bâtiment industriel construit à Kamouraska, plus précisément sur la Pointe de Pincourt. Les marchands et les journaliers se sont établis eux aussi sur le Cap. Les villages se sont faits à partir des terres des cultivateurs qui ne se gardaient qu'une maison qu'ils revendaient par la suite aux journaliers qui revenaient des États-Unis. Plusieurs autres, comme c'était la mode, ont racheté un morceau de terre *a constitu*, c'est-à-dire que l'on payait la terre un certain montant par année pendant quatre-vingt-dix-neuf ans. Le prix dépendait de la grandeur du terrain. Le cultivateur qui vendait ses terrains ne gardait plus que quelques vaches et il vivait avec les constitués. Il pouvait vendre son foin. A tous les quatre ans, il faisait lever le clos, c'est-à-dire qu'il faisait labourer pour semer en grain. Les femmes avaient encore l'habitude de traire les vaches, mais elles n'allaient plus aux champs. Après quelques années, les filles des habitants du Village n'étaient pas meilleures que les filles des journaliers; elles ne savaient plus traire, ni filer la laine, ni travailler au métier, ni faire le beurre.

Ces journaliers qui revenaient des États-Unis avec un métier étaient ceux qui avaient quitté le pays à partir de 1860. Lorsque mon père était jeune, sur chaque terre de cultivateur au Village il y avait une maison ou deux de journaliers. Dans la Paroisse, il y en avait aussi quelques-unes. Par exemple, sur la terre du bonhomme Francoeur, il y avait une famille de Labrie. Sur la terre de ma tante Joséphine, une famille de Després. Leur maison était tout juste en face de la maison

du cultivateur, de l'autre côté du chemin. Le journalier avait un arpent de terre où il cultivait ses patates et ses légumes et engraisait un petit cochon dans un clos. Il travaillait avec le cultivateur. Dans le temps où le grain se coupait à la faucille, il fallait beaucoup de main-d'œuvre. La famille entière du journalier fauchait un mois de temps à l'automne. La femme aidait la femme du cultivateur autrement quand il n'y avait pas d'ouvrage dans le champ, elles coupaient leur planche comme les hommes tout en étant moins bien payées. Avec la mécanisation, le maître n'avait plus besoin d'eux et ils sont partis aux États-Unis. En revenant avec leur ménage américain, ils ont repris leur maison au Village, ou bien ils ont défait et rebâti au Village les maisons qui étaient dans les rangs.

Comme ils n'avaient rien à faire pendant l'hiver, ils ont arraché leur terrain à la mer. Ils ont commencé par entasser le bois qui descendait la mer et se sont fait des quais qu'ils ont remplis de pierres et de terre qu'ils prenaient dans la baie. Tous les printemps, la mer lève des blocs de glace en arrachant de grosses mottes de terre. Ils descendaient dans la baie avec leurs chevaux et tiraient cette terre reliée par les herbes. Ils ramassaient aussi les pierres que les glaces laissaient tomber dans le fond en fondant. Même si cela demandait beaucoup de travail, ils avaient le temps. Les enfants continuaient le travail durant l'été. Ils se sont fait de beaux jardins comme cela.

Il faut noter que, lorsque j'étais jeune, nous appelions le Village le Faubourg. Le Village pourtant était de la même grandeur qu'aujourd'hui; il commençait au Cap Blanc et se terminait au Cap Taché. Je ne sais pourquoi le nom a changé; sans doute parce que l'on commençait à se déniaiser. Aussi bizarre, cette désignation d'un rang sur le long de la côte du nom de Haute Ville. Il n'y a même pas de hauteur à cet endroit.

\*

Un chasseur d'outardes revenait de la chasse et il remarqua une fumée proche du bureau de poste, à un quart de mille de

l'église. Il monte dans le jubé pour avertir les gens, car c'était pendant la grand-messe du dimanche. Le curé a terminé la messe pas mal vite, sans qu'il y ait de panique. Les jeunes dont j'étais, nous avons ramassé nos casquettes et nous sommes partis. Mon ami Rodolphe et moi, nous avons sauté sur nos bicyclettes qui étaient à la porte de l'église et nous sommes arrivés les premiers sur le lieu de l'incendie. Le feu sortait d'une petite grange pleine de foin. Nous avons fait sortir la vache et le cheval qui étaient encore là-dedans. A peine le temps de le dire, nous étions une vingtaine d'hommes sur les lieux. La pompe ne marchait pas; alors il a fallu s'organiser. Nous n'avions pas de seaux à la portée de la main, sinon nous aurions éteint ce feu tout de suite. Nous avons fait ouvrir le magasin tout juste à côté. Le propriétaire était à la messe, mais la fille engagée nous a ouvert les portes. Nous avions tous des seaux, mais le feu montait tellement haut qu'il a pris sur le toit d'une grosse maison à trois étages. Puis le vent s'est levé et a augmenté la force de l'incendie. Les bardeaux montaient dans le vent et, dans le temps de le dire, le feu était pris dans une dizaine de toitures. Nos seaux ne nous servaient pas à grand-chose et la mer était basse. Quelques-uns sont allés au-devant de la mer avec des tonnes. Mais, le temps d'arriver, cela n'a fait qu'épargner quelques maisons. Sur les deux côtés du chemin, tout fut rasé. Le feu a commencé vers onze heures du matin et nous en avons pris le contrôle que vers cinq heures et encore à cause d'un orage, sinon tout le Village y passait. Le temps était sec, cela faisait quinze jours qu'il n'avait pas plu. Le feu prenait dans les champs éloignés du Village par la seule force du feu qui poussait les bardeaux.

Nous avons sauvé les ménages autant que possible, même si parfois les tisons tombaient sur les meubles entassés et que tout flambait. Il y avait une dizaine d'hommes à califourchon sur les toits pour y jeter des poches de sel, de farine trempées dans l'eau. Ma chemise et ma casquette étaient pleines de trous.

L'église et le couvent n'ont pas brûlé. Mais nous avons sorti tous les meubles du couvent. Une bâtisse de quatre étages à vider. Puis la pluie s'est mise à tomber. Il a fallu tout rentrer les meubles du couvent. J'ai pensé tout à coup au

Père Joseph Michaud dont on avait sorti tout le ménage. On est allé aider le Père Michaud à rentrer ses affaires, car sa maison n'avait pas brûlé. Nous avons sorti l'armoire avec toute la vaisselle dedans. Jeanne, la fille de Joseph, nous a demandé de rentrer l'armoire en premier. De toutes manières, ils avaient déjà rentré les vêtements et les matelas. Rodolphe et moi, nous traversons le chemin avec l'armoire et on l'installe dans son coin. Jeanne ouvre l'armoire :

— Bon! Les œufs sont tous cassés.

Elle se lamentait sur ses œufs!

Elle nous invita à souper car nous n'avions pas mangé un morceau de la journée et il était cinq heures de l'après-midi. Nous avons plus envie de dormir que de manger. On partit chercher nos bicyclettes. Nous revenions sur nos pas et c'était bien triste que de voir les caves brûlées. Car la pluie n'avait pu éteindre le feu alimenté par les barils d'huile à lampe et les quarts de lard et de graisse. Je m'arrête chez Ti-Gus Ouellet, à la sortie du Village, qui avait toujours du poisson frais à manger. A peine assis, je m'endors sur la chaise. Ti-Gus me dit :

— Couche-toi donc!

Je me couche sur un divan et je dors jusqu'à huit heures. Rodolphe me réveille pour le souper que l'on avait préparé. Mon père et ma mère étaient repartis à la maison au début de l'incendie, car ils craignaient que le feu ne prenne dans le champ. Ils étaient revenus dans le milieu de l'après-midi, mais ils ne s'étaient pas occupés de moi, puisque j'avais mon bicycle pour monter à la maison.

Le lendemain matin, en apportant le lait à la beurrerie j'ai été voir le dégât. Les décombres fumaient encore. Le feu avait détruit vingt-deux maisons et au-delà de cinquante bâtisses. Plusieurs des plus vieilles maisons de Kamouraska ont disparu à ce moment-là. Des maisons qui avaient presque deux siècles, comme la maison du docteur Sirois qui était très longue avec un pignon qui retrousse et une galerie tout le tour, et l'hôtel Deschênes.

De Kamouraska, on peut voir les Laurentides et la Malbaie



juste en face, au nord. Par temps clair, on peut voir à l'œil nu les gens labourer avec leurs attelages de chevaux. Pourtant, de la Malbaie on ne voit pas Kamouraska, seulement une ligne bleue à l'horizon. Lorsque l'on est sur le quai de Kamouraska, on peut voir la houle sortir par les jours de tempête, la houle de la Malbaie, et au lieu de suivre le Fleuve traverser directement les vingt-huit milles du Fleuve pour frapper le quai de Kamouraska. La houle est amplifiée par le vent qui frappe le Cap au Saumon et force le courant à passer dans l'entonnoir que forme le Cap du Diable et l'Île aux Corneilles.

Le quai de Kamouraska s'avance dans le Fleuve jusqu'à dix-huit pieds de profondeur, ce qui facilitait le déchargement des goélettes en suivant la montée et la descente de la marée. A marée haute, les camions peuvent décharger directement leur voyage de bois dans la goélette et, en attendant un autre arrivage, les matelots ont le temps de corder le bois. Pendant ce temps-là, la mer baisse suffisamment pour que le second voyage soit déchargé directement lui aussi. La mer à Kamouraska se retire d'un bon mille.

Les goélettes, protégées par le brise-lames, peuvent passer des jours et des nuits de grosses tempêtes sans bouger, parce qu'elles sont en eau morte. Les matelots, le soir, regardent dans quelle direction le vent souffle et, selon le cas, sans même utiliser le moteur, ils changent la goélette de côté.

Juste en face du Village, entre l'Île de la Pêche et l'Île aux Corneilles, il y avait une baisseur creusée sans doute par les remous provoqués par la marée en baissant. Cette fosse était toujours pleine d'eau et retenait des centaines de bars. Le bar — il s'en prenait beaucoup autrefois — pouvait peser deux livres à trois livres. Un poisson à chair blanche et une sorte de doré d'eau salée. Il y avait une barre noire qui les séparait le ventre et le dos. Il y a beaucoup d'histoires qui tournent autour de la Mare aux Bars. Il me semble que le fond de l'affaire était la croyance que cet endroit était hanté par un monstre. Et, si quelqu'un s'aventurait dans la Mare, il disparaissait emporté par le monstre dans un tourbillon. J'ai entendu parler de la Mare aux Bars surtout lorsque les gardiens du phare se sont noyés. La grosse chaloupe du phare, emportée par le vent

d'est du mois de novembre, avait traîné son ancre et avait disparu. Les deux hommes du phare, qui n'était pas encore fermé, craignant les reproches du ministère des Ports nationaux, sautèrent dans un canot pour la rattraper, car le vent la poussait à contre-courant. La chaloupe fut retrouvée dans la Mare aux Bars et le canot à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Nous avons cherché les corps pendant quinze jours, à marée basse, mais ils avaient dû prendre le grand chenail et descendre vers la mer. Il arrivait que l'on trouve dans la marée quatre ou cinq gros esturgeons de près de cinq cents livres.

Le gardien du phare à l'époque était un dénommé Desjardins de Saint-Germain. Son assistant se nommait Albert. Un jour d'octobre, il dit à Albert :

— Je vais partir en baissant chercher des remèdes chez le docteur Sirois. Je vais revenir au montant.

— Est-ce que vous prenez la grosse chaloupe? lui demande Albert, car elle est équipée d'un moteur.

— Non, je vais y aller à voile. Il y a un bon petit vent.

Il a été manger chez eux, puis il est reparti. On ne l'a jamais plus revu. Peut-être avait-il eu une crise cardiaque. Cela ne faisait que six mois qu'il était gardien du phare. Albert a prétendu qu'il avait entendu appeler au secours alors qu'il était en haut du phare. Il est sorti et il a vu Desjardins qui se débattait dans l'eau. Il devait mettre la chaloupe à la mer et, bien qu'il était petit et peu pesant, il a réussi, bien qu'il fallait deux hommes d'ordinaire. Il est arrivé trop tard.

Lorsqu'il arrivait quelque chose à l'Île, il était dans la pratique courante de hisser un drapeau noir pour que tout le monde puisse le voir au Village. Il n'a pas hissé le drapeau. Un oubli? Il a dit que son travail commençait, c'est-à-dire qu'il devait allumer le phare et surveiller toute la nuit. Ce n'est que le lendemain matin qu'il est arrivé en chaloupe pour téléphoner à Québec pour faire son rapport. Le bateau du ministère s'est ancré derrière l'Île et il est resté dix jours. Des détectives de Québec sont venus l'interroger, car il y avait

beaucoup de jasage sur lui. Il n'y a pas eu d'accusation de portée contre Albert et il a obtenu le poste de gardien. Il n'a jamais eu d'assistant.

Il faut dire qu'Albert vivait avec une femme de Québec qui est arrivée dans sa maison un jour et qui n'est plus repartie. Son mari n'était pas encore mort et elle était séparée. Pour un village de campagne, c'était un peu fort. Le curé lui a demandé de renvoyer cette femme. Albert a répliqué :

— C'est mon affaire et j'ai besoin d'une femme pour tenir ma maison.

— Tu n'es plus capable de faire ta religion, dans ce cas-là.

— Ça ne sera pas pire, ça fait vingt ans que je n'en fais pas.

Personne ne leur parlait et lui non plus ne parlait à personne. Il marchait à tête basse dans le Village. Tout le monde lui trouvait un air sournois, qu'il y avait ci pis ça. Avant son poste au phare, il vivait de chasse et de pêche. Sa femme ne demeurait pas au phare avec lui. Elle restait toute seule au Village et personne ne lui parlait, sauf pour les nécessités de la vie. Ils n'ont pas eu d'enfants. Ils ont vécu en dehors de la société.

Au printemps, nous pêchions le hareng, tandis qu'à l'été une espèce particulière de sardine. Dès la fonte des glaces arrivait la grosse mouvée de harengs. Les goélettes qui venaient de Cacouna ou de Rivière-du-Loup la traversaient et avertissaient Ouellet. Elle avançait plus vite que les bancs à cause des grands vents d'est du temps de mai. Parfois le hareng passait trop loin au large sans entrer dans l'Anse, mais il remontait à mer basse. Le hareng n'allait pas plus loin que Saint-Roch-des-Aulnaies où l'eau douce commence.

Les sauvages, qui pêchaient eux aussi, ont appris aux Canadiens français les bons endroits où placer les pêches. Ils ont indiqué aux colons comment disposer la pêche en les conduisant au Cap du Diable d'où ils ont jeté du foin à l'eau au début du baissant, une journée sans vent. Les Indiens avaient l'habitude de suivre le foin pour savoir où placer le C. Nous

faisions de même lorsque nous devons changer le C de place en nous alignant juste en face de l'Île de la Pêche pour trouver une petite mare, car une différence de trois pouces pouvait donner plus d'assurance au poisson qui passait toujours où il y avait le plus d'eau. Le poisson, qui suit le montant de la mer, est bloqué par la Pointe et doit suivre le courant pour faire le tour, et c'est là qu'il se prend dans la pêche dont il ne peut plus ressortir, car la mer baisse déjà.

J'avais douze ans lorsque j'ai vu la plus grosse mouvée de harengs. Le demi-cercle de la pêche contenait douze pieds d'épais de poisson. Lorsque l'on a ouvert le panneau, le premier tombereau s'est rempli tout seul. Il devait bien y avoir une cinquantaine de voitures qui se sont remplies. Après la guerre de 1914, les grosses mouvées étaient plus rares.

Par habitude, lorsque nous travaillions au champ, à nos semences par exemple, nous jetions toujours la vue vers la mer. Vers huit heures — tout dépendant de l'heure de la marée, car la mer retarde de deux heures par jour —, Ouellet allumait un feu pour signaler qu'il n'y avait pas assez de voitures pour apporter le hareng de la pêche. Nous y allions tout de suite. Parfois même le boss Ouellet nous donnait la permission de décharger un voyage sur l'Île pour en prendre d'autres. J'allais chercher l'autre voyage le lendemain matin. Il ne pouvait être question de laisser du hareng dans la pêche au grand soleil. On se servait du poisson pour engraisser la terre : à chaque semence de patates on semait un hareng.

Je payais une piastre la charge, seulement, parce que j'allais l'aider à tendre et détendre la pêche. Aux autres, il vendait une charge deux dollars et le même prix pour un minot de harengs à manger. Parfois il n'y avait pas de poissons dans la pêche ou tout juste pour manger. Le meilleur hareng se prend à la fin d'août, début de septembre, car, étant plus gras, il prend moins de sel que celui du printemps. On le jetait dans la saumure pendant vingt-quatre heures pour l'écailler puis nous le mettions en rang dans le sel.

Il fallait de bons hommes pour tendre et détendre la pêche. Ouellet, avant moi, demandait toujours à mon frère Michel ainsi qu'à des gars de Saint-Pascal comme les Brillant qui utilisaient pas mal de poisson pour engraisser leur terre de

sable. Quatre hommes qui s'entendaient bien étaient bien nécessaires pour tout arracher au cabestan qui est une chaîne qui s'enroule sur un arbre. Les hommes se tenaient sur le dévidoir : deux fiches de fer d'un pouce de grosseur passant au travers d'un arbre en bois. On passait la chaîne autour du piquet, coinçait les mailles, mettait le pied sur la chaîne tout en gardant la poignée du dévidoir dans la main. On arrachait le piquet ou on le brûlait comme nous disions, c'est-à-dire qu'on le cassait. C'était un ouvrage très fatigant et qui ne donnait qu'une piastre par jour dans le plus.

Une année j'en ai bâti une pêche, avec un nommé Pelletier. Ce ne fut pas un gros succès. Nous en prenions pour manger, mais cela ne valait pas le travail que cela demandait. Un bon dimanche matin, Pelletier dit à sa mère :

— Je vais à la pêche chercher du poisson.

Elle riait de lui car, toutes les fois qu'il y allait, il n'en rapportait que tout juste pour un repas. Il arrive à la pêche et voit un gros esturgeon de quatre cents livres qui s'était écarté dans la pêche. Il vire de bord et arrive à la maison en courant.

— Pis ton poisson?

— Attends un peu, la mère. Tu vas le voir mon poisson.  
Il dit à son père :

— Traverse chez D'Amour et va lui dire de s'amener avec son treuil.

Son père ne voulait pas, car il connaissait bien les pêches et il était certain qu'il n'y avait rien.

— Vas-y, que je te dis!

Lorsque D'Amour est arrivé avec son treuil, voyant le poisson, il n'en revenait pas qu'un tel poisson se soit pris dans notre pêche.

Dans la pêche du boss Ouellet, il pouvait y avoir une dizaine d'esturgeons lorsque la mer était basse. Il pouvait les garder une vingtaine de jours en leur jetant un seau de tête de harengs

et de foies. Ouellet vendait pas mal d'esturgeons dans les hôtels de la région. Tout le monde était obligé de faire maigre le vendredi. Alors, à tous les jeudis, il coupait un esturgeon en gros morceaux qu'il mettait dans la voiture avec une bonne brassée de varech par-dessus pour ne pas que le soleil ne les plombe. Il ne ramassait pas les œufs des esturgeons, sauf dans les années trente où des Américains lui en avaient demandé. Il leur en avait vendu un plein seau. Ça avait bon goût.

Il y avait dans l'Anse de Saint-André, du temps des ancêtres, une pêche aux marsouins. Les marsouins allaient au bord manger au baissant de la mer et ils ne pouvaient plus retourner vers le large, pris entre le côté et la langue que faisait le banc de sable. Les hommes se lançaient en chaloupe et les harponnaient en essayant de leur couper l'artère du cou pour les saigner. Un marsouin de onze pieds de long, ça saigne beaucoup; alors les hommes se promenaient lorsqu'il n'y avait plus que trois, quatre pieds d'épais d'eau, avec de longues bottes pour les achever dans une véritable mer de sang. Il pouvait y avoir une vingtaine de marsouins par marée. Ils attachaient les marsouins par la queue et attendaient le montant de la mer pour que les chevaux puissent les tirer sur le banc de sable où se trouvait la bâtisse contenant tous les instruments du dépeçage. Puis le gros travail commençait et ça durait parfois jour et nuit. Ils fendaient le marsouin sur le dos, de la tête à la queue, et pendant qu'un homme tirait le lard avec un crochet un autre le tranchait avec un coutelas. Une fois la carcasse ouverte, ils étendaient la peau sur le sable et coupaient le lard sur la peau en morceaux de deux pieds par deux pieds et le transportaient aux casseroles avec des pinces. Au bout de quelques jours de dépeçage, l'odeur de pourriture arrivait jusqu'au Village. A tous les printemps, on voyait des carcasses ballottées par le vent dans la mer, ou bien à demi enfouies dans le sable et la glaise.

Comme la peau du marsouin était très grasse, trop grasse pour être tannée immédiatement, ils enterraient les peaux avec des pelles à cheval sous le sable, pour qu'il absorbe la graisse et laisser le temps au limon qui recouvrait la peau du marsouin de pourrir. Puis ils sortaient les peaux pour les sécher au

soleil avant de les envoyer dans les grandes tanneries de Québec et de Montréal.

Tous les étés nous montions, David et moi, à Saint-Éleuthère où le curé Chenard était le frère de la deuxième femme de mon père. Pendant une dizaine d'années, mes sœurs furent ménagères au presbytère et deux de mes frères furent bedeau chacun leur tour. J'y suis surtout allé dans le temps où mon frère Georges était bedeau et travaillait aussi sur la terre, car le curé avait une ferme. Jamais il n'aurait pu vivre avec la dîme des cultivateurs. Il payait les études de David au Collège. Du nord au sud, le lac est de neuf milles de longueur et d'un mille de largeur d'est en ouest. Le Village de Saint-Éleuthère est situé dans la moitié est du lac, le côté ouest est tout en forêt. Georges aimait, le dimanche après-midi, traverser le lac pour chasser le chevreuil, le lièvre et la perdrix. Le curé lui a acheté un beau canot de dix-huit pieds de long avec un petit moteur. On pouvait même mettre une voile. Georges nous a montré, à David et moi, comment nous servir du canot et nous nous promenions sur le lac. La pêche ne marchait pas bien car nous ne connaissions pas le lac qui était par endroits très profond. Nous avions trois cent cinquante pieds de corde et nous n'avons pas trouvé le fond. Nous traversions de l'autre côté du lac et il y avait des chantiers l'hiver. On se promenait dans les beaux chemins pontés. Un bon jour on tombe sur une grosse souche d'épinette renversée par le vent. En cassant, elle s'était fendue en deux. Une partie portait sur l'eau et les racines formaient comme une grosse crinière très large. On la pousse à l'eau pour s'amuser et on ne s'en occupe plus. Il était cinq heures de l'après-midi et il était temps de rentrer. On retraverse tout le lac. Notre grosse racine avec sa grande chevelure montait tranquillement vers le nord, poussée par le vent.

Quelques mois plus tard, ma sœur Adélia vient se promener à la maison. Et elle me demande :

— L'été passé lorsque vous vous promeniez sur le lac, toi pis David, vous n'avez pas vu un monstre? Il paraît qu'il y a un monstre qui se promène dans le lac.

Elle m'en fait la description. Je pars à rire.

— Le monstre, tu sais ce que c'est? Rien qu'une grosse souche.

Et je lui raconte l'affaire. Elle est retournée à Saint-Éleuthère et quand les gens en parlaient elle ne disait rien sinon que pour elle c'était une souche. Sans leur en dire plus long. Mais le monstre était bien ancré dans la tête des habitants et à un moment donné tout le monde de la Paroisse avait vu une grosse bête avec une grosse chevelure. Cela pouvait avoir du sens, car les racines faisant la chevelure étaient dans le sens où aurait pu se trouver la tête. Les racines donnaient une résistance au vent et cela ne tournait pas en tête-à-queue. Au bout d'un certain temps, elle a dû écraser dans une baie ou bien s'enfoncer dans l'eau.

Dans le temps où j'allais à Saint-Éleuthère, il était justement arrivé une chose semblable avec un cheval et une vache. Le cheval et la vache, blancs tous les deux, appartenaient à un boucher et il les faisait pacager dans un petit clos qui donnait sur le lac. Un après-midi de grosse chaleur, ils sont partis à la nage de l'autre côté du lac. A la fin de l'après-midi, la vache voulait se faire traire et elle beuglait en se promenant, disparaissant et réapparaissant dans les broussailles le long du lac avec le cheval qui la suivait. Le son était déformé par la distance et les gens ont cru pendant un moment qu'il s'agissait d'animaux venant du côté américain, de la grande forêt. Ce n'est que lorsque le garçon du boucher s'est aperçu de la disparition du cheval et de la vache qu'ils ont compris qu'il n'y avait rien de mystérieux dans cette affaire.

Plus tard, les gens se sont mis à parler d'un autre monstre qui n'avait pas de chevelure. Il aurait été vu au bout du lac où il y a une baie de sable. Les baigneurs auraient vu un gros poisson gris tourner avant de prendre la rivière. Je crois que ce monstre-là ne peut être qu'un esturgeon. J'ai mon hypothèse sur l'origine de ces esturgeons dans le lac. Les gens de Saint-Éleuthère avaient beaucoup de parenté à Kamouraska et, lorsqu'ils venaient, ils organisaient des pique-niques à l'Île de la Pêche. Ils pouvaient être douze personnes à la fois et ils



rapportaient de petits esturgeons enveloppés dans une toile de jute, qu'ils gardaient tout l'été, pour ne les tuer qu'à l'automne, dans la petite Rivière Boucannée qu'ils avaient éclusée. Il est fort possible que pendant les orages de l'été les petits esturgeons aient sauté l'écluse des Barette ou des Lagacé vers 1914. Ils ont eu le temps de grossir. Et comme les gens de Saint-Éleuthère en général ne connaissent pas l'esturgeon et qu'ils n'ont pas vu le monstre de très proche, cela me semble possible.

Les gens de Saint-Éleuthère ont une belle organisation pour la contrebande. Comme je le disais, le Maine, qui est du côté ouest du lac, n'est pas défriché du tout, sauf au bout du lac où il y a un beau grand platin de trois milles de long où quelques cultivateurs canadiens français ont obtenu la permission de cultiver du gouvernement des États-Unis et de passer la frontière sans douane pour vendre leurs produits. De ce côté-là, il y avait alors trois magasins pour cinq cultivateurs qui vendaient de la marchandise américaine. Tous les gens de Saint-Éleuthère attendent l'heure de midi où les douaniers vont dîner pour passer à pied sur le vieux pont qui traverse la rivière. Le même manège reprenait entre six et sept heures le soir. Les douaniers le savent car ils regardent les trains décharger des wagons complets de marchandises.

Je veux revenir sur les pique-niques à l'Île de la Pêche qui étaient bien à la mode lorsque j'avais seize ans environ. Il y avait beaucoup de gens en visite à Kamouraska à certains moments car beaucoup qui demeuraient aux États-Unis avaient encore de la parenté. Ils partaient, des familles entières, passer une journée à l'Île de la Pêche pour manger du poisson frais comme elles n'en mangeaient pas souvent à la ville. Ils partaient le matin de bonne heure, lorsque la marée était basse, soit vers sept heures. On voyait souvent des voitures remplies de monde, avec des branches de saules accrochées aux ridelles pour faire de l'ombrage. Ils avaient leurs paniers à provisions et Ouellet leur vendait du poisson frais pris dans sa pêche. Il pouvait bien y avoir une trentaine de personnes dans un pique-nique qui dansaient, qui chantaient et qui faisaient des

tours de chaloupe à l'Île de la Providence plus à l'ouest, où il y avait un foyer pour fondre la graisse des marsouins. Il y avait beaucoup de canards sur cette Île qui appartenait à Syrias Ouellet qui l'a donnée, pour en faire un sanctuaire d'oiseaux, à la Société Provencher. Dans ce temps, la chasse n'était pas encore interdite et il y avait des caches un peu tout le tour de l'Île.

Si les marées n'adonnaient pas pour traverser à l'Île, le pique-nique se faisait au Cap Taché, où le boss Syrias Ouellet les accueillait bien gentiment. Les gens passaient par-dessus les aboiteaux pour y aller. Au Cap, il y avait une belle place pour danser où il n'y avait que de la petite herbe épaisse, du franc foin comme on disait. Les jeunes dansaient des rondes, mangeaient des fèves dans un gros chaudron, avec en masse de pain d'habitant et des bleuets avec de la crème. A l'Île, les gens mangeaient plutôt de grandes poêlonnées de poisson. Les vieux buvaient un coup en jasant, mais ce n'était pas chose courante chez les jeunes.

Dans le mois d'août, généralement, il s'organisait un grand pique-nique pour la cueillette des bleuets dans les grandes plaines entre Rivière-Ouelle et Saint-Denis. Les cultivateurs de Saint-Denis se sont fait de la terre là-dedans en coupant la tourbe sur deux pieds d'épaisseur avec des couteaux attachés à une perche de charrue. Ils coupaient de grands morceaux de six pieds par huit qu'ils arrachaient avec des grappins et qu'ils laissaient sécher pendant deux, trois ans pour les brûler. Lentement, à tous les ans, ils grugeaient cette plaine de tourbe et cela donnait des récoltes épouvantables. Les fabriques de beurre et de fromage allaient couper leur glace dans les nombreux petits étangs tous les hivers. Puis, à un moment donné, la compagnie qui était propriétaire de la plaine se décida à l'exploiter. Ils ont fait creuser un petit ruisseau et les étangs se sont vidés lentement. Ils ont vendu, à l'ancienne mesure et pas très cher, les terres que les cultivateurs s'étaient taillées dans la tourbe. Ils ont construit un moulin pour broyer la tourbe.

Mais, avant l'exploitation pour la tourbe, la plaine était un endroit pour les pique-niques et surtout pour les bleuets.

Il y avait plein de petits chemins le long des étangs et les familles passaient la journée à ramasser les bleuets dans un grand coffre. A Kamouraska aussi, il y avait une tourbière, sur la terre des Malenfant, mais pas aussi grande.

## V. L'école

J'étais le seul de ma famille, au début, à aller à l'école. Les Massé et les Boucher étaient deux, ma tante Joséphine avait quatre enfants à l'école. Nous étions une douzaine d'élèves environ dans une petite école d'une seule pièce, construite tout en grandes planches plus étroites d'un bout que de l'autre, comme on coupait les planches dans le temps, au moulin à scie. Des planches qui n'étaient pas peinturées, mais lavées, deux fois par année à la caustique. La maîtresse ne restait pas dans l'école, elle prenait pension dans une famille. De mon temps, la maîtresse était une vieille fille de trente-huit ans du nom d'Adélina Lauzier. Sa famille habitait au Village et son frère l'amenait le lundi matin et revenait la chercher le vendredi soir. Elle pensionnait justement chez ma tante Joséphine. Les institutrices ne recevaient que cent vingt piastres par année. Sa famille servait de charretiers pour les étrangers comme d'ailleurs tous les cultivateurs du Village.

Lorsqu'elle s'adonnait bien avec une famille, il était certain que les enfants avaient toutes les chances. Elle avait ses préférés. Je suis entré à l'école à sept ans, en première année, et j'en suis sorti à treize ans dans ma cinquième année, sans même avoir réussi à passer une seule fois en tête de la division. Il ne faut pas oublier que dans ce temps-là la maîtresse enseignait de la première à la sixième année. Dans chaque division il y avait quelques élèves. Les garçons et les filles étaient séparés le long d'une grande table double. Les rangées d'élèves se faisaient face.

Le lundi matin surtout, quand elle arrivait en retard, nous

menions le diable dans l'école. Il y en avait toujours un qui guetta à la fenêtre. Quand il voyait la voiture, nous prenions tous nos places. Elle entra toujours d'une manière imposante en laissant la porte ouverte. Le premier au bout du banc se levait pour fermer la porte et tous les autres se levaient en disant :

— Bonjour, mademoiselle!

Et tous les matins c'était pareil. Elle arrivait toujours à huit heures et demie pétantes. Et elle faisait toujours sa même maudite entrée sensationnelle.

Elle pensionnait chez ma tante Joséphine, qui dans ce temps-là était encore veuve et ne prenait plus le temps de s'occuper de ses enfants. Qu'ils mangent des volées à l'école ne lui faisait rien. La Lauzier était sa grande amie, et si ses enfants étaient punis c'est qu'ils l'avaient mérité. Cette vieille fille enseignait depuis l'âge de dix-huit ans. Elle avait d'anciens principes : une grosse règle de bois franc et des volées de douze coups. J'en ai eu trois fois seulement. Par contre, David Michaud, mon cousin, lui, en a mangé des coups. On aurait dit qu'elle lui en voulait. David était très intelligent, mais il était comme nous autres en revenant de l'école, il devait se décharger pour une vieille paire de culottes et un vieux matelot et aider les parents dans le champ. On n'étudiait que le soir après le souper, tout juste avant d'aller au lit. Elle savait bien que David était intelligent et elle voulait qu'il réponde toujours mieux que les autres. Bien des fois, pauvre de lui, il n'avait pas eu le temps d'apprendre toutes ses leçons par cœur. S'il manquait une réponse, elle le renvoyait à son banc pour étudier, et si par malheur il manquait une seconde fois, elle lui sacrait une volée avec sa règle. Elle lui prenait le poignet et elle bâchait. Au début il pleurait, il criait, puis il n'était même plus capable. Il ne faisait que siler, la tête envoyée en arrière. On aurait dit qu'il allait écraser. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle le lâchait, plutôt qu'elle le mettait à genoux. Il avait les mains tout enflées et rouges. Les autres ne devaient rien dire sous peine d'avoir le même traitement.

Henri Michaud n'avait pas l'intelligence de son frère David

et, en plus, l'école ne l'intéressait pas. Rendu qu'il pouvait écrire son nom, c'est tout ce qu'il demandait à l'école. Combien est-ce qu'il en a eu des volées? Elle le traitait d'innocent et de toutes sortes de choses du genre. Tandis que Georges, lui, était franchement idiot. Il avait pourtant un bon jugement, et tout ce qu'il avait appris il le savait encore à l'âge de trente-cinq ans, à sa mort. D'abord il bégayait et il avait de la misère à se faire comprendre, ce qui le gênait davantage. Tout le monde disait qu'il était fou. Ses frères ne se gênaient pas pour lui donner les travaux les plus sales, comme de gratter les vaches le matin. Il allait son petit train; on le voyait passer avec deux grands seaux d'eau pour donner à boire aux chevaux en marmonnant :

— Toé, Georges, t'es pas fin d'abord... va faire boire les chevaux... tous les autres sont dans les livres jusqu'au cou pis moé, je soigne les cochons... comment veux-tu que Georges apprenne?

Il s'apercevait bien qu'on lui faisait faire les pires ouvrages, comme celle de charroyer l'engrais le printemps.

— Georges, tu vas engraisser cette pièce de terre là!

Et mon Georges qui charriait un énorme tas de fumier pendant trois quatre jours. Ils auraient pu l'aider, ne serait-ce que pour l'encourager. Non! Il transportait tout le tas, de la première pelletée à la dernière; il n'était pas très adroit pour travailler et il se donnait plus de misère qu'un autre. Il n'avait pas de force dans les jambes et souvent il tombait à genoux. De toutes manières, tout était bon pour Georges. On ne prenait pas la peine de couper un vieux capot d'hiver trop long, parce que c'était pour Georges. Ils l'ont un petit peu magané.

Il était pas mal plus âgé que moi. Il a fini l'école à quinze ans et il était encore en troisième année. Il n'a pu aller plus loin, si bien que je me demande pourquoi ma tante Joséphine l'a maintenu si longtemps à l'école.

La maîtresse passait son temps à nous punir. Par exemple, Imelda, qui n'avait pas un gros talent et avait de la misère à apprendre, passait des demi-journées debout sur la table.

Elle appelait ça faire la chandelle. Pourtant la Lauzier, qui pensionnait chez elle, voyait bien Imelda travailler continuellement. Elle était la seule fille, à part Alice, qui était encore toute petite, et elle devait faire toute la besogne en plus d'étudier. Il en était de même pour la petite Boucher. Par contre, Yvonne n'était jamais punie. Elle avait du talent et surtout elle avait vite compris qu'il fallait licher pour être première de classe.

Une fois, je ne savais pas mes leçons, alors elle me fait faire la chandelle :

— Monte sur le pupitre et fais la chandelle.

C'était le printemps et les châssis étaient tous grand ouverts. J'étais debout sur ma table, vis-à-vis du châssis, et j'endurais ma punition. Papa s'adonne à passer, il revenait de la beurrerie où il portait le lait tous les avant-midi. Elle l'avait vu et, pour se donner bonne conscience, elle me dit :

— Là, ton père va rire de t'avoir vu debout sur la table. Et je vais lui dire que tu es paresseux et que tu n'étudies pas.

Il fallait bien laisser faire et patienter. Il n'y avait pas d'autre chose à faire. A peine entré dans la maison pour le dîner, mon père me dit :

— La maîtresse t'a fait faire la chandelle. Pourquoi est-ce que tu n'as pas débarqué de cette table? Une vraie folle. Jamais elle m'aurait fait monter là-dessus, moé.

— Ce n'est pas ce qu'elle pensait. Elle m'a dit que vous alliez rire de moé.

— Je puis bien rire de toé parce que tu te laisses faire de même.

Il s'en sacrait bien puisque, la moitié du temps, je n'allais pas à l'école.

Il était à la veille de me retirer pour les semences.

Deux fois par année, soit le printemps et l'automne, la Lauzier venait passer une soirée avec papa et maman. Ils

ne parlaient pas de l'école. Elle venait veiller tout simplement. Elle était tellement haïssable que je me poussais pour ne pas être à la maison. Alors elle me disait toujours :

— Je n'ai jamais vu un garçon avoir des parents aussi intelligents et être aussi stupide.

J'étais stupide parce que je n'étais pas à mon aise pantoute. J'étais devant elle comme devant le curé. Il fallait toujours la considérer comme si elle était sur un piédestal ou comme une personne qui savait tout et qui décidait de tout. Et je n'étais pas un enfant malcommode. On m'a toujours traité de lambin. Je prenais trop de temps à comprendre à l'école et j'avais de la misère à retenir mes leçons. J'étudiais les dates et les noms et, le lendemain, j'avais tout oublié. Tous les enfants étaient dans le même cas. Pour comprendre, je ne comprenais pas souvent de la même manière qu'elle aurait voulu, elle. Elle exigeait que nous récitions les leçons par cœur sans omettre de « de » ou de « et ». Tout de suite au départ, j'étais traumatisé et j'oubliais tout. Et aussitôt que j'hésitais un peu, elle commençait ses épithètes. J'étais stupide, sans génie, etc.

Comme encore aujourd'hui la mode était au copiage. Et le fait que nous lui tournions le dos pour écrire me permettait parfois de copier dans un livre les choses que j'ignorais. Pendant qu'elle faisait réciter les leçons, j'avais le temps de terminer mon devoir. Quand nous faisons des compositions et que nous ne savions pas quoi inscrire, nous laissions des blancs pour les remplir à l'aide du cahier du voisin. Elle n'était pas folle et, lorsqu'elle voyait des espaces trop grands entre les mots dans le cahier, elle se doutait bien. De temps en temps on se faisait prendre. Elle se promenait dans l'allée et, sans que nous en ayons connaissance, elle nous voyait et nous imprimait ses doigts dans la peau du cou.

Toutes nos leçons devaient être apprises par cœur. Elle avait l'habitude de dire :

— Je veux avoir la réponse sans que vous manquiez ni point et une virgule.

Je n'étais pas du genre à faire des tours en cachette ni un



ratoureur. Nous n'étions pas assez nombreux à l'école pour cela. L'école était toute petite. Il n'y avait qu'une seule pièce de vingt pieds carrés. Il n'y avait que quatre filles et dix petits gars. Une fois j'ai voulu lui jouer un tour.

Il y avait un petit poêle Boxstove dans le milieu de la place, surmonté d'un tuyau de dix pouces qui montait tout droit et qui faisait un coude avant d'entrer dans la cheminée. La maîtresse avait chauffé le poêle trop fort et le feu avait pris dans le tuyau. Elle nous a envoyés, Philippe et moi, qui étions les plus grands, voir dans le grenier s'il n'y avait pas de feu. On a tiré la table et on a mis une chaise dessus pour soulever la trappe du grenier. C'était plein de poussière. Tout en marchant et regardant s'il y avait du feu, Philippe me dit :

— On va jouer un tour à la maîtresse. On va mettre ce bout de madrier sur les entrails.

L'entrant c'est un morceau de bois qui tenait le comble, et il est de travers sur deux fermes.

On a placé le morceau de bois à cheval sur l'entrant, en balance pour qu'un petit mouvement puisse le faire tomber. Nous pensions qu'il tomberait pendant la classe et que ça nous donnerait l'avantage de retourner dans le grenier. Malheureusement, il a dû tomber lorsque nous n'étions pas en classe. On n'en a pas eu connaissance.

Il est arrivé souvent que l'on avançait son pupitre et sa chaise prêts à débarquer de la plate-forme. Et lorsque soudainement elle donnait un coup de poing sur le pupitre, parce qu'elle était fâchée contre nous autres, boum ça débarquait. Ce n'était pas assez haut pour que le pupitre culbute. Elle devenait enragée et tout le monde y passait. Elle voulait connaître le responsable et comme personne ne parlait nous étions tous punis.

Franchement, on allait à l'école de « reculons ». Non pas parce que nous n'aimions pas l'école, mais parce que nous étions tannés de sa face, de se faire bafouer, de se faire revirer. Un beau jour, elle a disparu.

Elle s'était mariée et est allée vivre avec son mari à Trois-Pistoles. Elle a eu trois enfants et son mari travaillait au mou-

lin. L'année suivante de mon arrivée à Trois-Pistoles, alors que je vendais des produits Rena (produits ménagers), il m'est venu à l'idée d'aller la voir. Il a fallu que je me renseigne, car je ne connaissais pas le nom de son mari. Elle ne se rappelait pas de moi ni de personne, même pas de mon frère David. J'ai eu l'impression qu'elle ne voulait pas reparler de ce temps-là.

Elle est partie sans nous l'annoncer pendant le congé des Fêtes. Le lendemain des Rois nous étions à l'école. L'heure passe, il est dix heures et elle n'est pas encore arrivée. On menait un beau charivari dans l'école. Tout d'un coup, on voit arriver une voiture conduite par un bonhomme avec une grande barbe et une petite fille qui devait être notre maîtresse. C'était la petite Bérubé.

A Kamouraska, il y avait quelques grosses familles en moyens où il y avait beaucoup de filles. Et le seul débouché qu'elles avaient était d'aller au couvent pour être maîtresse d'école. Pierre Bérubé avait déjà trois autres filles institutrices et la quatrième n'avait pas encore de place. Depuis le mois de septembre, elle s'était entraînée dans la classe de sa sœur au Village. Et lorsque la Lauzier démissionna, Julia Bérubé posa sa candidature. Elle en était à sa première année d'enseignement, et elle avait à peine dix-sept ans. Il faut dire que ça changeait de notre grande pimbêche qui était maigre et sèche.

Elle était toujours de bonne humeur et ne se fâchait jamais. Et, lorsque nous la rencontrions en revenant de l'école, elle nous parlait, mais pas comme en classe. Aussi on lui jouait pas de tours comme à l'autre. Elle avait quasiment notre âge, et même il y en avait qui étaient plus vieux qu'elle comme Bébé Raymond, Ernest Michaud, mon cousin, Roméo Boucher, et ils n'étaient pas commodes.

Une fois elle a fait mettre Ernest à genoux devant le poêle pour obtenir une réponse et il ne voulait pas la dire. Elle prend sa règle et s'avance vers lui. Ernest qui était à genoux recule :

— Tu ne me battras pas avec ça, toé.

Les autres riaient car personne n'avait jamais répliqué à

la maîtresse du temps de la Lauzier. On le trouvait fantasque de dire cela à la maîtresse.

— Qu'est-ce que tu dis?

Elle l'accroche par le bras et le fait avancer jusqu'au pied de la tribune et elle lui dit :

— Je sais que tu es capable de répondre et je veux que tu le fasses.

— Non, je ne le dirai pas.

Et il se remet à reculer sur les genoux. Il se cogne après le poêle. Elle ne l'avait même pas frappé avec la règle qu'elle tenait à la main.

— Moé, si ça continue, je vais m'en aller chez nous.

Elle ne savait plus que dire.

Le lendemain, il n'est pas venu à l'école. En arrivant chez lui, il avait dit à sa mère :

— Je suis tanné d'aller à l'école.

Et elle lui a répondu :

— Tu n'iras plus mettre le trouble à l'école.

Il y en avait des durs à l'école. Je n'ai jamais compris pourquoi les parents les gardaient aussi longtemps à piétiner en cinquième année. Ils savaient lire et écrire, connaissaient un peu de calcul mental et de grammaire. Et personne ne prévoyait qu'ils puissent continuer plus loin dans les études. Ils étaient plus grands que la maîtresse, lui montaient sur la tête et souvent la chicane prenait. Ils traînaient à l'école pour étirer le temps. Nous avions un Raymond, lorsque j'étais à l'école, qui passait ses journées à dire des bêtises à la maîtresse. Un jour, elle l'a mis dehors. Il ne voulait pas retourner chez eux, alors il s'est caché dans le rocher le long du chemin car il avait peur de manger une volée de son père. Le soir, la maîtresse a été veiller chez les Raymond. La voyant venir, il s'est à nouveau sauvé. Son père l'a ramené à l'école le lendemain matin,

mais il s'est encore sauvé. Alors, il l'a retiré de l'école pour de bon. Il n'a jamais rien fait de bon. Il s'est engagé sur les bateaux et il est mort à Montréal d'une pneumonie. Ils ont été le chercher pour l'enterrer à Kamouraska. Il n'avait que dix-neuf ans.

Quant à mon frère David, qui était très intelligent, tout le monde disait qu'il ferait un prêtre. Dans ce temps-là, les Frères et les Pères passaient dans les écoles pour faire du recrutement. A chaque année, il en partait quelques-uns, surtout chez les Pères Rédemptoristes ou bien chez les Frères des Écoles Chrétiennes. Mon frère avait eu la même maîtresse que moi, puis il est allé à l'école anglaise, comme nous disions, parce que l'on y apprenait les rudiments d'anglais. Généralement, après un an de cette école, il y avait le cours commercial à Montmagny qui ne débouchait que sur le travail de commis de banque ou de magasin.

Au début, la première communion se faisait à l'âge de dix ans mais, de mon temps, cela avait changé et nous la faisons plus jeune. Nous apprenions le catéchisme à l'école. Nous appelions cela marcher au catéchisme. Il fallait y aller deux fois, soit pour la première communion proprement dite et ensuite, plus tard, pour la communion solennelle. Aussitôt les neiges fondues et que le beau temps prenait un peu, le curé annonçait en chaire que le catéchisme allait commencer. Nous arrêtions l'école pendant un mois et demi et, tous les matins, il fallait se lever à six heures pour être au Village à huit heures et demie. Arthur Michaud, Philippe Massé et moi nous descendions ensemble. Il y avait des gens, au Village, qui prenaient des pensionnaires. Je ne suis resté au Village à coucher qu'un seul soir, par mauvais temps. Le midi, je mangeais chez la veuve Lebel qui nous faisait du thé et de la soupe.

Les garçons et les filles étaient chacun de leur côté dans la sacristie, et le vicaire nous faisait apprendre le petit catéchisme mince par cœur. Il y avait un examen, puis nous faisons la première communion. On se pratiquait à l'église pendant deux trois jours d'avance. Les petites filles portaient des robes blanches et un voile, et les garçons avaient un habit noir et un brassard. Mais, chez nous, acheter un habit noir, ce n'était

pas possible. Tout le monde avait un habit noir, sauf moi, car ma mère, qui ne pouvait acheter le matériel nécessaire, s'était mis dans la tête de me faire un habit dans son vieux manteau gris usé et passé de mode. Je n'ai pas du tout aimé cela, mais je n'avais rien d'autre. J'ai une photo où je suis posé avec ces petits pantalons gris. Ma mère avait pris son manteau dans l'idée d'en avoir un neuf, mais cela lui a pris trois ans avant de le remplacer.

Pour la communion solennelle, le catéchisme se faisait tous les dimanches après-midi, durant tout l'été jusqu'au mois d'octobre. Mes parents, comme ceux de Jean-Baptiste Raymond et des petits Massé, avaient décidé que nous devions rester. Les petits Boucher n'y sont jamais allés et ils ont vécu pareil. Il ne fallait pas discuter, c'était comme ça un point c'est tout. La grand-messe finissait vers midi moins le quart; parfois l'angélus sonnait et nous n'étions pas encore sortis parce que le curé s'avisait de prêcher une heure et demie. A la sortie de la messe, mon père me donnait cinq cennes pour m'acheter une demi-livre de biscuits Village, un gros biscuit épais et pâteux que l'on mangeait avec une tasse d'eau froide prise dans la cave de la sacristie. Nous allions nous asseoir sur le quai et nous regardions les goélettes et les chaloupes se balancer sur l'eau. Vers une heure, il fallait se rendre à notre leçon de catéchisme pour assister aux vêpres ensuite. Les gens de la Paroisse n'allaient pas aux vêpres. Des fois, il faisait bien beau après la messe et, lorsque nous sortions des vêpres, il pleuvait avec des vents de nordet. Et il fallait revenir sans claques au travers les champs et les chemins de terre. D'ordinaire, en été, nous marchions nu-pieds même pour aller à l'école. La maîtresse ne passait pas de remarques puisque tout le monde était dans ce cas. Le dimanche nous mettions nos bottines. Il y avait deux sortes de bottines : la bottine en cuir fin et toute lacée qui était très chère et la bottine en cuir fendu. Le cuir fendu, à l'usage, devenait tout poilu et se disformait à patauger dans les chemins non gravelés, à tel point que les bottines n'étaient plus mettables. Il fallait les huiler après les avoir fait sécher, mais elles restaient tout croches et elles agrandissaient de moitié. Elles étaient justes aux pieds à l'achat et je finissais par mettre trois, quatre paires de bas et le pied me ballottait encore dedans.

Pour revenir du catéchisme, on prenait le Chemin de l'Anse. David, mon frère, passait aussi par là avant moi. Je me souviens que David, une fois, en passant sur le point avec ses camarades, s'assoit pour regarder les gars qui pêchaient la loche. Ils se mettent à jaser et l'heure du souper arrive.

Papa et maman commencèrent à s'énerver.

— Qu'est-ce qui est arrivé? Voyons qu'est-ce qu'il fait?

David était toujours ponctuel et ne faisait jamais attendre. Ils étaient dans le châssis. D'habitude, il montait par la petite route, mais il n'y avait personne. Tout à coup, vers les huit heures, une charrette tirée par un bœuf monte dans la route. Ils se mettent à s'énerver.

— Il lui est arrivé un accident? Il s'est noyé, ils nous le ramènent noyé.

Papa vient à bout de reconnaître le bœuf.

— C'est le bœuf de Georges Landry. Il est avec sa femme. Ils devaient venir veiller ce soir-là. On leur raconte l'affaire. Le bonhomme Landry dit :

— On va virer de bord. On descend au Village.

Soudain, on voit mon David qui s'en venait à travers champs, pas énervé pantoute.

— On s'est bien amusé, c'était noir de monde qui pêchait le long de la Rivière aux Perles.

Il ne leur a plus jamais fait un coup comme cela. Il était bien tranquille et bien studieux.

Il m'est arrivé une affaire quasiment semblable. J'ai commencé bien plus jeune que David à sortir, mais je devais revenir à dix heures. Je m'amusais, je jaisais et me tirillais dehors avec toute une bande et je n'avais pas eu connaissance de l'heure qui passait. Je suis arrivé à la maison passé onze heures. Maman pleurait. Mon père me ramasse par une oreille.

— Tu as fait pleurer ta mère!

Je suis monté me coucher. Le lendemain matin, je n'avais pas la façon bien longue.

## VI. Les jeux et les loisirs

J'étais plutôt seul et mon plaisir, le dimanche après-midi, était de faire un tour dans la Montagne. Dans la semaine, je n'avais pas le temps. Mon frère David était à la maison pendant les vacances d'été et je le suivais tout le temps. Combien est-ce que nous en avons fait de remparts de pierres au pied de la Montagne?

Nous avions toujours eu l'impression que la Montagne à Plourde était plus haute chez nous qu'ailleurs, mais un bonhomme qui prospectait pour trouver du minerai de fer a pris la mesure avec deux baguettes de bois formant un angle et nous a dit que ce n'était qu'un effet d'optique. Elle mesurait environ quatre cents pieds.

Est-ce qu'il y avait du minerai de fer? Je sais qu'en arrière de la grange l'eau devenait rouillée dans le fossé et elle avait mauvais goût.

Je ne comprenais pas à l'époque de mes promenades dans la Montagne pourquoi il y avait plein de coquillages dans les infractuosités de rochers à trois cent cinquante pieds de hauteur. Les vieux me disaient :

— Ce sont les oiseaux qui les ont apportés là.

Asteure, on est quasiment certains que la Montagne était couverte d'eau. Ce qui explique bien la conformité du terrain, comme le gaburon de cent pieds de hauteur, tout en terre, qui se trouvait sur la terre de Rodolphe Francoeur. Ils ont essayé de le cultiver, mais cela était impossible. Le cheval avait trop de misère à monter et l'on fauchait à la main, un pied dans le vide quasiment.

Il n'y a pas de grotte dans la Montagne à Plourde, mais j'ai entendu dire qu'il y en avait dans la Montagne de l'Embaras. Le courant d'air était tellement fort qu'il n'y avait pas moyen de garder une chandelle allumée. De mon temps, les gens avaient plutôt peur d'entrer dans les trous de fées. Il y avait de la superstition en arrière de cela.

Lorsque je montais sur la Montagne à Plourde, je cherchais un trou, une caverne, une place où quelqu'un aurait pu habiter et passer l'hiver. Je fouillais aussi dans les pièces de sable en bas de la Montagne car je me figurais que c'était un bon endroit pour qu'il y ait eu un petit village indien. Je me disais :

— C'est drôle que l'on ne tombe pas sur un squelette. Ces Indiens-là mouraient et ils étaient enterrés, pourtant.

Mais les montagnes n'avaient pas d'intérêt pour eux autres. Il n'y avait même pas de bon bois pour faire des raquettes. Ils étaient plus dans la vallée, c'est-à-dire le long du vieux chemin du Fleuve, à partir de Notre-Dame-du-Portage jusqu'au Lac de Cabano. Ils avaient même un sentier, car les Indiens du Nouveau-Brunswick descendaient passer l'été à la pointe de Rivière-du-Loup ou à la Rivière-Ouelle. Ils descendaient le printemps à pied mais ils remontaient à l'automne avec leurs canots chargés de provisions : anguilles fumées, caribou, orignal fumé. Ils allaient faire le tour jusqu'à Matane pour prendre la rivière de décharge du Lac Sauvage. Il n'y avait que quelques portages comme celui à la tête du Lac des Aigles. Les colons passaient justement par le même sentier pour aller à Louisbourg.

En démolissant la cave de la vieille maison qui était pleine de pierres, j'ai trouvé une vieille baïonnette à trois arêtes de l'armée anglaise. En fouillant cela avec ma charrue, à un moment donné, je suis tombé sur de la cendre et j'ai réalisé qu'il y avait là une ancienne cheminée. J'ai bien pu traîner des morceaux de vaisselle ou des ustensiles de cuisine que j'aurais pu sauver en maniant la terre plus délicatement. Mais je n'avais pas entendu parler de ce genre de fouilles et, ce qui me préoccupait le plus, c'était les Indiens.



A mesure que j'ai grandi, à part de me promener dans la Montagne, j'allais souvent chez Thomas Michaud chez qui il y avait toujours quelque chose de spécial. Plus jeunes, au retour de l'école, nous arrêtions toujours chez Thomas pour voir ce qu'il y avait de nouveau : les parents des États leur envoyaient des graines. La première tomate qui s'est cultivée à Kamouraska venait de ce jardin. Nous savions que les premiers colons cultivaient le chanvre, mais à Kamouraska je n'en ai vu que dans le jardin de Thomas. Mon cousin Piton élevait des lapins. Cela nous amusait d'aller les voir.

Je n'allais pas jouer ailleurs dans le rang. Charles Massé était bien trop sévère et n'aurait jamais enduré des garçons étrangers courir à perdre haleine, se colleter sur la pelouse, se lever au raide. Si je passais voir Philippe, il fallait s'asseoir sur une chaise et parler. Même si ma mère et Charles Massé étaient cousins germains, nous étions les parents pauvres et nous ne fûmes jamais intimes, même si nous avons vécu voisins pendant des générations. J'avais bien du plaisir avec mon cousin Piton, même s'il était un peu suffisant à lui-même. Il était un peu gâté par ses oncles qui étaient vieux garçons et qui travaillaient en dehors. Toute cette famille de Michaud aimait s'en faire accroire un peu. Un genre opulent...!

Piton, qui avait un an de plus que moi, était le voisin de tante Joséphine. Alice, la dernière fille de ma tante, avait toujours eu les yeux sur Piton. Ils se connaissaient depuis toujours et ils ont été à l'école ensemble. Piton avait comme une tendance à sortir en dehors, et même si Alice se morfondait pour lui il n'en faisait pas de cas. Il disait toujours qu'il ne marierait pas Alice. Nous autres, on l'étrivait :

— Pourquoi aller si loin alors qu'il y a une femme juste voisine de toé?

Mais il riait d'Alice.

Il allait voir Bernadette Landry depuis longtemps. Il y allait régulièrement semaine et dimanche. Il l'amenait dans de petites veillées de danse car il faisait partie du groupe de gens qui couraient les veillées, avec les Landry qui aimaient bien la musique et la danse. Cette histoire-là a traîné pendant des années. Puis le Père Thomas Michaud, le grand-père, est mort.

Dans l'espace de trois, quatre ans, le Père Thomas Michaud, la bonne femme, le Père Alexis et la mère de Piton sont tous morts. Il ne restait plus que Petit Thomas, le père de Piton, et Mauray, un vieux garçon qui faisait le lavage et écrémait le lait, la cuisine autrement dit. Il faisait l'ouvrage d'une femme dans la maison. Ils étaient bien mal pris. Trois hommes dans la maison, sans femme. Ils ont engagé une fille. Ils ont dû en passer plusieurs filles engagées, car elles tombaient en amour, soit avec Mauray soit avec Piton. Ce n'étaient pas des amours sérieuses, mais Piton et Mauray se chicanaient tout le temps. Cela n'avait plus de bon sens, Mauray était toujours enragé. Finalement, Petit Thomas a sacré la fille engagée dehors. Il en a engagé une autre, mais les amours recommencèrent. Piton pour en finir a décidé de se marier.

Il est allé voir Alice et, dans le temps de le dire, ils se sont mariés. A peine deux ans après leur mariage, Piton est mort dans un accident. Dans le mois de mars, alors qu'il faisait encore clair après le souper, Piton dit à Mauray :

— Je pense que je n'ai pas donné d'eau aux chevaux. Je vais voir.

Il s'en va à l'étable et n'en revient pas. Alice, au bout d'un certain temps, s'inquiète et demande à Mauray d'aller voir. Il le trouve écrasé derrière les chevaux, la tête défoncée par un coup de sabot. On ne sait pas comment cela est arrivé.

Alice a renvoyé Mauray et a engagé un homme pour ses semences au printemps. Mauray a donné son temps dans une autre famille. Même s'il avait tout près de soixante ans, il était encore capable de travailler pour sa nourriture et son entretien. Après la mort de Petit Thomas, elle a marié son homme engagé. Alors qu'avant son mariage il travaillait bien fort, après, il commençait à se fatiguer et à ne plus aimer le métier de cultivateur. Alice avait gardé sa maîtrise sur sa grande terre, car, en fin de compte, le bien revenait à la fille qu'elle avait eue de Piton. Son mari n'était pas le maître mais, en construisant une maison à Saint-Pascal et en l'amenant, il devenait le maître. Alice a vendu la terre et placé son argent pour sa fille, mais elle perdait sa maîtrise. C'était plus normal ainsi.

Toujours est-il que j'avais bien du plaisir avec Piton. Sa mère, qui jouait de l'accordéon, l'avait convaincu à apprendre le violon. Il a commencé tout seul à apprendre tous les morceaux populaires pour faire danser. Puis à un moment donné il a décidé de prendre des leçons. Souvent j'allais avec lui souper chez son oncle Jos Lavoie. Ils étaient deux frères dans le troisième rang qui jouaient du violon. Jos Lavoie jouait les morceaux à la note. Il expliquait à Piton.

— Un tel joue ce morceau de même. J'ai noté cela, mais ça ne concorde pas bien. Moi, je le joue de cette manière-là. Et il lui montrait la différence sur le violon.

Jos Lavoie pratiquait tous les hivers avec un dénommé Jos Bouchard qui lui aussi jouait à la note. Il travaillait au bord de l'eau comme débardeur et il passait des hivers chez son beau-père à Saint-Pascal, tout proche de Jos Lavoie.

Je pense bien que les morceaux de Jos Lavoie venaient de Jos Bouchard. De mon temps, les violoneux les plus populaires étaient les Lévesque de Saint-Pascal.

Au cours de ces soirées j'ai appris un peu à jouer de la musique à bouche bien que je n'aie pas l'oreille musicale. J'ai essayé un petit peu de violon mais je n'avais personne pour me le montrer et je n'avais pas de base. Je venais à bout de faire danser un peu, quand il n'y avait personne d'autre. Je pouvais turluter tous les airs et toutes les parties de quadrilles. Ma mère chantait parfois des complaintes. Je me souviens qu'il y en avait une où il était question de Napoléon à Sainte-Hélène, de ses déboires, de ses épreuves, et une autre, sur Évangéline.

La danse était interdite. Le fond de l'affaire était qu'un homme et une femme n'avaient pas le droit de se toucher. C'était contre la morale, c'était contre tout. On ne dansait qu'en famille, des quadrilles et des cotillons, et tout le temps à bout de bras.

Le quadrille est composé de quatre giges différentes qui se terminaient par une confiture qui n'était rien d'autre qu'une galope et une chaîne de dames où tout le monde embarquait. Le cotillon, lui, n'est qu'une gigue où quatre couples font

trois figures différentes : une chaîne de dames, une galope, un swing des quatre coins. Il y avait le cotillon voleur qui était bien le fun car il se terminait toujours par une bousculade. Quatre hommes et quatre femmes se plaçaient, puis juste avant de commencer la danse on enlevait une femme. On commençait par une chaîne de dames et, au moment où celui qui calait criait « changez de compagnie », les gars se précipitaient pour voler la femme de l'autre, pour ne pas rester dans le milieu où il devait chanter ou jouer de la musique à bouche en attendant l'occasion d'une grande promenade pour s'emparer de la partenaire d'un autre.

Celui qui était au centre pouvait arranger cela comme il le voulait. Il attendait que la fille qu'il voulait prendre passe à côté pour changer son rythme et crier « changement de compagnie ». Il y avait des filles qui, lorsqu'elles étaient prises avec un gars qu'elles n'aimaient pas, s'arrangeaient pour traîner les pieds, tandis que son gars, au centre, faisait le pas à la même place et attendait le moment favorable pour la prendre dans ses bras. Il était rare qu'une veillée ne se terminait pas par un cotillon voleur. Avec le cotillon voleur, la fatigue disparaissait.

Entre les danses, quand tout le monde était bien fatigué, les danseurs de gigue simple s'amenaient. A Kamouraska, il y avait Bernadette Landry qui dansait une gigue comme un homme. Elle ne portait pas à terre. Parfois ils étaient deux, alors ils faisaient plus de figures. Puis il y avait la danse du sauvage. Pendant que le violonneux joue la gigue du sauvage, un client arrive pour se faire raser. Le sauvage, tout imitant la danse d'un sauvage qui écrase sur un pied à tous les deux pas, lui met une serviette autour du cou, prend un grand couteau à pain et fait semblant de l'affûter comme un rasoir en le passant quelques fois sur le tuyau du poêle. Tout cela avec beaucoup de simagrées. Il met de la broue dans la figure du client avec la savonnette. Le client est difficile et essaye de faire comprendre au sauvage qu'il est mal rasé. Ce dernier reprend sa savonnette et la lui repasse dans le visage. Le client agace tellement le sauvage qu'il se fâche et en trois, quatre coups de rasoir lui fait la barbe, tout en continuant de danser autour du client, qui demande un miroir

pour se mirer. Le sauvage, tout en dansant, arrive devant lui, retrousse son gilet d'habit en voulant dire « mire-toé dans mon derrière ».

La chicane prend, le client jette le sauvage par terre, fait semblant de l'éventrer avec son couteau, et sort la cravate comme s'il sortait les entrailles. Généralement, la danse se terminait après le salut du sauvage. Nous n'avions presque jamais vu de sauvages et nous ne les connaissions pas mais nous les imitions.

Il arrivait, mais pas très souvent car les parents n'aimaient pas cela, que l'on jouât à la chaise honteuse. Nous faisons le tour de nos chaises en chantant. Aussitôt que l'on s'arrêtait, il fallait prendre une chaise assez vite afin d'éviter de rester debout et de donner un gage. Le gage pouvait être de chanter, d'embrasser la maîtresse de maison, ou bien de mesurer du ruban, ce qui était plutôt gênant. Il fallait se mettre face à face, se prendre par les mains et faire semblant de mesurer cinq verges de rubans en s'embrassant à chaque longueur. Il ne fallait pas s'embrasser bien fort devant le bonhomme et la bonne femme.

Je n'ai jamais été un amateur de cartes. Cela m'ennuyait et je n'y avais pas d'ambition, mais c'était une manière de fréquenter les filles. C'est en jouant aux cartes que la plupart des amours commençaient. Si une fille perdait en jouant avec un garçon et qu'elle s'en allait s'asseoir à l'autre bout de la cuisine sans lui dire un mot, alors le garçon ne la redemandait plus. Il savait qu'il n'était pas du goût de la fille. Mais si, après avoir joué avec un garçon, elle se faisait remplacer et restait pour suivre en se rapprochant du garçon alors cela pouvait être un mariage en perspective dans un an ou deux. Le garçon pouvait continuer à la fréquenter après l'hiver.

Les gens jouaient aux cartes surtout l'hiver, pendant le mois de janvier. Mon père aimait bien jouer aux cartes. Pour l'ambition : au lieu de jouer à l'argent, il jouait aux allumettes. Ceux qui jouaient à l'argent allaient surtout dans une maison du rang des Côtes. La plupart de ceux qui avaient travaillé aux États-Unis ou bien sur la construction du Transcontinental avaient l'habitude de jouer au bluff. Plusieurs ont joué

leur terre, ils se sont réveillés dans le chemin lorsque la crise est arrivée. A part le bluff, les jeux à la mode étaient le quatre-sept, le charlemagne et la noire.

Les jeunes jouaient souvent au parchesi, tandis que les vieux préféraient jouer aux dames. Le domino se jouait entre les personnes âgées et les enfants.

\*

Pour revenir sur la question de la danse, tout le monde dansait, même si cela était quasiment péché mortel. Les gens dansaient un peu dans les noces puis après le Jour de l'An. L'Avent était un temps de maigre et jeûne, alors personne ne dansait jusqu'à Noël, puis, entre Noël et le Jour de l'An, nous n'avions pas le temps de danser car il fallait faire le ménage et la boucherie, et les pâtisseries pour la visite qui allait venir. Les veillées commençaient après les Rois jusqu'au Mardi Gras. Quand la grande retraite paroissiale commençait, nous mangions notre gratte pour avoir dansé. Les Pères Rédemptoristes, les plus forts de tous dans le genre, nous arrivaient le dimanche suivant le mercredi des Cendres. Les murs de l'église en tremblaient, tellement on se faisait brasser. Les sermons les plus durs portaient non pas sur la boisson, dans mon temps, mais sur la danse. Chaque journée avait sa spécialité; par exemple, le sermon du matin portait sur la mort et celui de l'après-midi sur l'enfer. Tout le monde frissonnait et s'en retournait la figure bien longue. Au tout début de la semaine, ils nous envoyaient tous en enfer puis, à la fin, dans les derniers sermons, tout le monde était sauvé et allait au ciel. Tout allait bien, tous étaient de bonne humeur. Mais n'empêche que pendant trois, quatre jours nous avons eu réellement peur.

Je me souviens d'un vieux Père Rédemptoriste qui racontait toujours la même histoire. Il rencontrait un safreur, c'est-à-dire un homme qui buvait beaucoup, dans un train. Il était bon orateur et un peu comédien, il descendait les escaliers de la chaire. Tout le monde était figé. Il était sur le Grand Tronc ou le Grand Nord qui allait vers l'Abitibi et sur lesquels se trouvaient les pires sacreurs et les pires buveurs. Il disait à un homme :

— Tu ne devrais pas sacrer et boire comme ça. Tu devrais te confesser tout de suite, on ne sait jamais.

Le gars riait de lui :

— Je n'ai pas besoin de la confession, moé!

— Eh bien, mes chers frères, sa boisson ne l'a pas réchauffé. Il a été trouvé mort le long du chemin de fer deux jours après.

Ils avaient des sermons appris par cœur dans le genre figuratif : les plus grands pécheurs souffraient le plus en enfer, avec les démons qui les enfonçaient plus dans le feu avec leurs fourches lorsqu'ils voulaient respirer un peu. A toutes les retraites, c'était la même chose. Peut-être y avait-il des gens pour penser qu'il y aurait eu autre chose à dire, qu'ils étaient fatigués de ces sermons, mais tout le monde, un peu par peur du qu'en-dira-t-on, y allait. De toutes manières, il n'y avait rien d'autre à faire. Cela tombait toujours dans un temps impossible où nous ne pouvions pas monter dans le bois. Les sermons se faisaient dans le jour parce que le soir personne ne voulait s'embarquer dans les chemins, en pleine tempête.

Les confessions commençaient seulement après les sermons où tout le monde était de bons chrétiens et était certain d'être sauvé.

Tout le monde devait communier à Pâques.

## VII. Les bêtes

Avec la grandeur de terre que nous avons, nous ne pouvions pas garder plus que deux chevaux, et pourtant nous en avons trois. Papa aimait bien avoir le sien pour faire les commissions ou pour charroyer le lait. Nous n'étions pas pour dételer un cheval qui travaillait dans le champ pour une partie de l'avant-midi. Tant que nous avons pu les garder, nous avons trois chevaux. Ils n'étaient pas de race : des chevaux canadiens, comme nous disions. Il est arrivé que nous élevions des poulains lorsque la jument avait de bonnes qualités. Ce n'était pas toujours de grandes réussites. Une petite pouliche, un jour, s'est enfargée dans la mémoire d'un voyage de bois. Nous transportions notre bois l'hiver, généralement avec deux voitures. Cette fois-là, nous avons mis la jument en avant et la pouliche attelée sur son voyage, à la suite. En descendant une côte, elle s'est fait pousser par son chargement et elle ne fut pas capable de s'arrêter. Pour éviter de se faire écraser sur l'autre voiture en avant, elle s'est jetée en dehors du chemin, les pattes par-dessus le travail de la sleigh en se brisant tout le dedans de la cuisse. Après cela, comme si elle avait eu peur, elle ruait pas ordinaire aussitôt qu'on lui touchait les fesses avec les acculoirs. Elle pouvait tuer. Alors nous l'avons changée pour un vieux cheval. Puis nous en avons élevé un autre qui malheureusement a attrapé le souffle, comme on disait. Je l'ai échangé en donnant un bon retour, pour un bronco de l'Ouest, rouge et blanc, et même pas apprivoisé. Il s'appelait Petit Charlie. Je ne savais pas qu'il était quasiment sauvage. Il était beau et me plaisait. De quoi avait-il peur? Je



ne sais pas. Le gars qui l'avait était très dur, à moins que cela vienne de sa capture. Chose curieuse, il ne pouvait pas supporter qu'on l'attache avec un licou en câble de Manille, sans doute à cause du lasso.

Il ne supportait pas non plus les cris d'animaux, ni l'odeur du sang. Il tremblait, la tête au plafond, lorsque les petits cochons que nous gardions en hivernement criaient parce que nous entrions dans l'étable ou bien parce qu'ils avaient faim. Quand nous faisons boucherie, après avoir saigné le cochon, nous l'apportons dans une voiture pour l'ébouillanter, chez le voisin, eh bien, il fallait pas que je laisse le cheval dans le brouhaha des hommes.

La première fois, à peine était-il attelé qu'il part avec la voiture dans le champ, sautant les fossés et frôlant les clôtures. Il avait tellement peur, coincé dans un coin de clôture, qu'il écrasait sur ses pattes et il frissonnait de partout. J'ai réussi à le calmer un peu et à lui donner confiance en moi. Il renâclait tout le temps s'il y avait des étrangers, toujours prêt à prendre son envol comme un oiseau. Par exemple, lorsque j'allais à la beurrerie, j'attachais les guides à la clenche de la porte puis je vidais mes bidons. Cela faisait du bruit. De plus la beurrerie était la place où tous les hommes se réunissaient, et comme Petit Charlie était bien découpé, svelte, paraissant bien, ils l'approchaient et le tapotaient un peu. Il renâclait et risquait de prendre le mors aux dents à chaque fois. Une fois, même, il a failli me tuer. J'étais en train de l'atteler. Au moment où j'allais attacher la sangle de la sellette, il a reculé et m'a sauté par-dessus la tête. J'ai planté la culbute dans la crèche à vache. Quand je me suis relevé, il était dans la Montagne la bride et le collier sur le cou. J'avais mal à la tête car il m'avait frappé avec la corne. Heureusement que ce n'était pas avec les fers. J'ai été le chercher doucement et il est entré dans sa barrure en tremblant. Je devais toujours lui parler en l'attelant. J'étais le seul à le toucher. Ce fut sans doute le meilleur cheval que nous ayons eu. Même les chevaux plus pesants ne parvenaient pas à faire tout le travail. On aurait dit que, plus la charge était lourde, plus il était capable de la sortir. Parfois nous attelions le Gros Charlie à ses côtés. Petit Charlie allait tellement vite qu'il écrasait l'autre. Ils ne restaient

jamais pris à une place, comme s'ils savaient à l'avance que le terrain était mou à un endroit et, d'eux-mêmes, ils forçaient pour que la charge passe.

Mon père, lui, avait une petite jument noire qui était intelligente, mais qui avait son caractère elle aussi. Elle avait la manie de sauter les petits fossés, comme un bélier. Un jour que mon père ramassait le foin au râteau avec la jument noire, et qu'il avait presque terminé une partie du clos et qu'il devait passer de l'autre côté, il met des pieux dans le fond du fossé pour éviter que le râteau enfonce au lieu de descendre; elle fait un saut carré et mon père tombe par en arrière sur les dents du râteau. Il paraît que, plus jeune, elle avait défoncé sur un pont fait en pieux. On ne s'en servait pas pour les gros travaux, elle était trop petite avec ses huit cents livres.

Peut-être parce que l'on n'était pas assez doux avec les chevaux ou que l'on n'avait pas la manière, mais aussitôt que l'on essayait de faire de l'équitation avec un cheval, il devenait à moitié fou. J'eus beau essayer, je ne suis pas arrivé à prendre le tour. Michel, mon frère, promenait Marie-Rose sur le dos d'un cheval tout autour de la grange, mais il le tenait bien par la bride.

Je n'étrillais les chevaux que lorsqu'ils étaient graissés de fumier, tandis que Morneau, mon voisin, lorsqu'il n'avait pas de travail, allait à l'étable pour étriller ses chevaux et les flatter. J'étais tout de même capable de conduire un attelage de quatre chevaux avec l'arracheuse de patates, ce qui était difficile, car parfois la chicane prenait et ils se mordaient. Les chevaux n'ont pas tous le même tempérament et certains vont plus vite que d'autres.

Alfred Massé était bon avec les chevaux. Il avait dompté sa petite jument pour la course. Il y avait des courses de chevaux à Saint-Pascal. Le rond de course d'un demi-mille de longueur était entouré d'une palissade de planches assez haute pour que personne ne passe par-dessus. Chose curieuse, mon père, qui aimait bien les chevaux sans être un maquignon, ne voulait pas aller aux courses et ne voulait pas que j'y aille non plus. J'aimais bien un cheval qui paraissait bien,

sans être ambitieux des chevaux des autres et sans vouloir gager sur les chevaux.

La course avait lieu le dimanche après-midi. Les gens de Saint-Germain et de Saint-André passaient dans le rang des Côtes à pleines voitures. Ma mère me racontait que, dans son temps, les cultivateurs allaient à la trotte, comme ils disaient, de l'église de Rivière-Ouelle jusqu'à l'entrée de Sainte-Anne. Le Chemin de l'Anse était très droit et pas trop dur pour la patte des chevaux. On passait la herse juste avant pour enlever les mottes de terre. Il y avait des cultivateurs qui ne gardaient des chevaux que pour cette circonstance qui se passait trois quatre fois dans le cours de l'été.

La même chose avait lieu dans l'Anse de Kamouraska. Il n'y avait pas de gageure, ce n'était que pour la gloire. Je ne sais pourquoi les courses sont tombées. A cause peut-être du manque de chevaux de course. Le gouvernement donnait des octrois, surtout pour développer le cheval percheron et non pas le petit cheval canadien.

Les quelques cultivateurs qui aimaient bien les chevaux et qui les flattaient faisaient rire d'eux autres. La mentalité n'était pas développée à faire aimer les animaux. Les chevaux étaient toujours sur la crainte, alors que nous aurions bien plus obtenu par la douceur. J'ai vu des affaires impossibles : des gars charger des voyages de sable beaucoup trop pour la capacité du cheval et ensuite battre les chevaux à grands coups de bâtons. Personne ne se scandalisait ouvertement de cela, même si nous en parlions quelques fois. Les enfants n'étaient pas poussés à aimer les animaux, comme aujourd'hui, en ville, où les enfants flattent les chats et les chiens. Au contraire, on leur tirait des roches. J'étais comme les autres : aussitôt que je voyais un gibier sortir du bois, je sautais sur le fusil et je tirais. Nous avions comme une aversion pour les animaux.

\*

Étant donné que l'on était loin de la forêt à Kamouraska, on ne voyait pas souvent de bêtes sauvages. Un bon matin, je vois un orignal traverser les champs. Peut-être s'était-il perdu, poussé en dehors du bois par les mouches? Il cherchait la

compagnie des animaux de ferme. Comme tout bon Québécois est toujours un peu braconnier (je ne sais pas si on tient cela de nos ancêtres qui devaient chasser pour survivre), à la minute où je voyais un gibier, il fallait nécessairement le tuer : temps défendu ou pas. Ce n'était pas trop dangereux de braconner. Je savais bien qu'un jeune animal a besoin de sa mère, mais quand la bête avait deux trois ans... et puis, quand nous avons l'avantage de manger de la viande fraîche...

Je pars avec mon fusil, et je me cache le long des clôtures. Je l'approche tant que je peux. Chasseur comme j'étais, j'avais confiance dans une petite carabine à balles. Je pensais que cela pouvait écraser n'importe quel animal. C'était un calibre 44-40 et ça ne tirait pas le diable mieux qu'un revolver. Rendu à portée raisonnable, je tire. L'orignal ne me voyait pas, écrasé que j'étais dans le fossé. Il ne voyait pas d'où ça venait. Je tirai dans l'épaule et la balle n'eut pas la force de briser l'os. Il se secouait la patte seulement. J'avais l'impression de voir la balle le frapper. Il a commencé à se fâcher après cinq ou six coups. Il s'en venait contre moi; alors je me suis levé et je l'ai tiré debout. Je l'ai pris juste à la gorge, juste en bas du cou. Il n'y avait pas d'os à cet endroit et la balle a frappé au cœur, mais pas pour traverser. Elle avait mangé un morceau du cœur. Il pouvait vivre encore bien longtemps avec cette blessure, mais il souffrait terriblement.

Il a changé de direction. Il s'était senti trop chauffé. Il a traversé nos terres et s'est rendu sur la terre du voisin dans une sorte de cédrière assez grande pour le cacher comme il faut.

Nous étions dans le temps des semences et dans les dernières journées où l'on pouvait semer. Après cela, c'était trop tard. Il n'y avait pas de temps à perdre. J'oublie l'orignal, j'attelle les chevaux et puis je vais semer. Vers onze heures et demie, le clos fini de semer, je dételle les chevaux et les envoie manger dans l'étable. Je pars avec de nouvelles cartouches, mais cette fois avec un calibre douze, avec du plomb pour les outardes. Quand il s'en est allé, il était temps car je n'avais plus de cartouches et s'il avait foncé sur moi j'aurais été obligé de courir pour me sauver. C'est lui qui m'aurait chassé. Mon voisin l'avait vu passer et il savait qu'il était dans cette taille

de cèdres. Je l'ai trouvé, couché au pied d'un gros cèdre. Il s'est levé et il n'avait pas la force de se sauver, tellement sa blessure lui faisait mal. Il était campé sur ses pattes et il me regardait. J'étais à peu près à vingt-cinq pieds et puis je l'ai touché à la gorge, lui coupant l'artère. Il a écrasé, mais seulement ses deux pattes d'en avant et la tête plantée dans la terre. Il avait encore les deux pattes d'en arrière droites et ça ne voulait pas écraser. Alors mon voisin s'est fâché noir :

— Ah! tu ne veux pas tomber. Moi, je m'en vais t'écraser.

Il n'était pas chasseur et n'avait pas de fusil. Il avait une hache. Il lui donne un coup avec la tête de la hache de travers sur le genou et lui casse la patte. Malgré sa blessure au cœur, tout en saignant comme il saignait, il s'en est rendu compte. Il a levé la patte et a fait un tour, en fauchant, pour frapper le voisin. Effectivement, il a emporté son chapeau. Deux trois pouces plus bas, il était assommé. Il saignait tellement qu'il n'a pas pris beaucoup de temps à mourir. Nous avons été le chercher. Nous étions en plein mois de juillet, un samedi matin par-dessus le marché, et le samedi tout le monde est pressé. J'ai dit au voisin :

— Que veux-tu que je fasse avec ça? Il pèse quatre cents livres. On va en prendre chacun la moitié.

Il m'a aidé pour le pleumer. Je lui ai donné la peau pour son aide, puis nous avons apporté la moitié chez nous. Il y avait de la perte car je n'avais pas pensé que l'épaule était hachurée et enflée. J'en ai donné à tous les gens du rang. En donner à un et pas à l'autre, ça aurait été un plan pour se faire déclarer. Car c'était en temps défendu.

Tout le monde a eu son rôti. Les gens ont été bien gentils, ils ne nous ont pas dénoncés. Le garde-chasse a bien essayé de connaître la cause de ces douze coups de fusil de suite. Surtout que j'étais le seul dans le rang à avoir un fusil.

## VIII. Jouer des tours

A mon adolescence, l'attelage des chevaux a changé complètement. Il faut dire qu'il y avait beaucoup de petits chevaux dépassant à peine neuf cents livres, mais lorsque les chantiers se sont développés il était nécessaire d'avoir des chevaux beaucoup plus lourds et plus forts.

Toutes les paroisses empruntaient de l'argent du gouvernement pour refaire les chemins. Alors tout le monde travaillait entre les semences et les récoltes sur les travaux de la voirie et on devait acheter de grosses voitures avec des roues de trois pouces de large qui demandaient des chevaux beaucoup plus gros et un attelage anglais. Avec le harnais anglais, nous attelions double. Les vieux étaient mélangés avec le nouvel attelage. Dans l'attelage anglais, tout était pris ensemble, si l'on peut dire; il n'y avait qu'à ouvrir un peu la bourrure du collier pour la passer dans le cou du cheval, l'appuyant sur les épaules. Pour donner une force au collier, nous installions alors les attelles qui étaient reliées à l'acculoir. Les anneaux des attelles permettaient de relier aux mémoires. La bande pour serrer le collier et les attelles et qui agissait comme un ressort était en fait un crochet que nous appelions un crochet patente que l'on accrochait au dernier anneau après l'avoir settlé à la bonne longueur. Mon père, qui connaissait un peu la cordonnerie, m'a fait un bel attelage anglais à partir d'un patron, copié sur les différents modèles que je voyais.

Mon père préférait son harnais canadien, il était plus à son aise. Le harnais canadien était ajusté pour un cheval en particulier. La bourrure du collier allait dans le cou du cheval;

ensuite on lui mettait la bride. Il n'y avait pas d'anneaux de fer; tout était en cuir.

Puis on installait la sellette sur le garrot du cheval. La sellette était une forme en bois, rembourrée en crin, en dessous de laquelle étaient fixés deux grands anneaux en fer dans lesquels on passait les mémoires avec une babiche en cuir qui retenait les deux fiches en fer. La sellette supportait la charge, car la plupart des voitures étaient à deux roues pour que le poids donne une meilleure prise à terre au cheval. Puis il y avait une bande de cuir qui passait sur le dos du cheval et qui descendait en « Y » de chaque côté des fesses pour retenir la voiture dans une descente. Pour déteiler, nous enlevions en premier l'acculoir, la sellette et finalement le collier et la bride.

Les guides, comme nous disions, étaient en cuir. Une longue lanière de cuir de marsouin qui donnait de bons placards de peau. Puis, le cuir étant trop dispendieux, le câble s'est popularisé. Les guides sont devenus des cordeaux. Comme les peaux commençaient à se vendre, nous faisons plus d'argent à les vendre vertes, sans même les tanner, surtout que le tannage coûtait de plus en plus cher. Les commerçants passaient tous les printemps pour acheter les peaux que nous pouvions avoir salées depuis l'automne.

•

Avant que le gouvernement ne se décide à refaire les chemins dans les paroisses, il était fréquent de voir des gens aller à la messe en tombereau et un bœuf attelé. Je n'ai pas vu de bœufs attelés sur des charrues mais seulement sur des chariots pour charroyer les roches. Le bœuf pouvait faire n'importe quel ouvrage et il avait l'avantage de ne pas coûter cher; l'hiver, s'il ne travaillait pas, on le nourrissait à la paille.

L'image de la paire de bœufs attelés sur la charrue était faite pour les touristes qui achetaient des cartes postales. Les bœufs attelés à une charrue à rouelle, comme on disait, ou bien avec un collier à bœufs, c'est-à-dire deux barres de bois rattachées du haut, dolées un peu pour le rond du cou, n'étaient pas tellement pratiques et ne servaient pas. Lorsque les colons en Abitibi ont fait de la terre neuve, ils ont utilisé des bœufs

attelés sur des colliers. Un bœuf n'a pas de caprices comme un cheval et il guérit facilement et vite de ses blessures, tandis que le cheval prend longtemps à guérir de la moindre égratignure. Il se domptait et écoutait aussi bien qu'un cheval; pour le faire trotter, il suffisait de lui chatouiller les reins. Et comme il avait un anneau dans le nez il fallait bien qu'il passe par où on avait décidé. Mais le cheval était un animal plus souple pour travailler avec les machines agricoles. De mon temps, il n'y avait plus beaucoup de ces antiquités et, à part quelques exceptions, comme le bonhomme Pierre Pelletier qui allait à la messe avec son bœuf, les autres étaient trop fiers pour cela.

Le bonhomme Levasseur du Village de Saint-Germain avait une pêche entre Saint-Germain et Kamouraska, et parfois il était obligé d'aller à sa pêche en pleine nuit parce que les heures des marées changent à tous les jours. Pourtant, il partait toujours vers huit heures de Saint-Germain avec son bœuf attelé sur le tombereau et ses grandes bottes de cuir qui lui allaient jusqu'aux cuisses, même si la mer n'était basse qu'à minuit.

Il paraît, ou bien il paraîtrait, comme disent les gens du Nouveau-Brunswick, qu'il descendait de bonne heure pour jouer aux cartes avec une bonne femme dans le coin. Les jeunes du rang des Côtes étaient de bons joueurs de tours. Un bon jour, ils se disent :

— On va faire une peur au bonhomme Levasseur.

Ils avancent tranquillement. Le bœuf ne bougeait pas et mangeait de l'herbe. Dans le tombereau, il y avait trois, quatre paires de bottes bien graissées avec du suif.

— On va mettre les paires de bottes au bœuf.

En ne faisant pas de bruit, ils prennent les bottes de pêche et les enfilent dans les pattes d'en avant. Ils montent les deux babiches par-dessus le cou du bœuf et les attachent bien serrées. Le bœuf gigotait bien un peu mais ils ont réussi tout de même.

— On va y en mettre aux pattes d'en arrière.

Ils prennent encore une autre paire de bottes et les enfilent



dans les pattes du bœuf, puis ils vont se cacher pas trop loin. Le bonhomme sort pour aller voir sa pêche. Il détache son bœuf et saute dans son tombereau. Le bœuf ne veut pas avancer. Alors il ramasse les cordeaux et lui claque les fesses. Il fait deux trois pas, s'enfarge et tout à coup la peur le prend et v'là le bœuf qui se sauve à toute épouvante avec ses bottes. En courant il a réussi à perdre les bottes d'en avant, il courait plus vite d'en avant que d'en arrière. De temps à temps il écrasait et tombait sur le dos dans le fossé du Chemin de l'Anse, se relevait et repartait, tandis que le bonhomme courait derrière lui dans le noir, en tâchant de ne pas se faire espacer. Les gars entendaient le bonhomme crier et hurler. De crainte qu'il arrive quelque chose au bonhomme, ils se sont rapprochés.

Le bonhomme Levasseur trouve le tombereau, le bœuf avait fini par se dételer. Il trouve une botte, puis l'autre botte, et un peu plus loin le bœuf qui s'était arrêté parce que les cordeaux étaient accrochés.

— On est mieux de se sauver, qu'ils se disent, en entendant le bonhomme sacrer.

— Ha, mon maudit! Je suis venu à bout de te pogner. Je vais t'atteler, moé, sur le tombereau.

— Allons-nous-en. Mauvais comme il est, on va se faire tuer.

Ils ont piqué à travers champ et sont retournés chez eux. Évidemment l'histoire s'est parlée dans le Village. Les gars lui demandaient :

— Il paraît que vous avez eu de la misère avec votre bœuf, le père. On vous a entendu crier dans l'Anse.

— Ouais, vous m'avez entendu crier. C'est vous autres qui m'avez fait ce coup-là, bande de petits bons à rien.

\*

Dans le temps des courses, un bonhomme du rang des Côtes se promenait tous les soirs, exerçant son cheval sur le selkey.

Pendant des heures, il allait et venait dans le chemin non gravé, soulevant une telle poussière que l'on ne voyait plus rien. Les gars étaient tannés.

— Arrête un peu! Quand le bonhomme aura dételé son cheval, il le cherchera, son selkey.

Ils prennent le selkey et le montent sur le toit de la grange. Le lendemain le bonhomme cherche son selkey, mais pendant quatre jours il n'a jamais eu l'idée de regarder sur la grange.

— Qu'est-ce que vous cherchez, le père? lui demandent-ils.

— Je cherche mon selkey. Je l'avais mis en arrière de la grange et il n'y est plus.

— Regardez sur la grange, ce n'est pas lui qui est perché là? C'était du temps d'Arthur Deschênes, de Charles Deschênes, c'était le temps des tours.

J'aurais été bon pour jouer des tours, surtout que je demeurais loin et que je ne pouvais pas me faire douter. Nous n'étions pas bien organisés et personne ne m'appuyait. Henri avait toujours peur de se faire déclarer, Ernest portait les paquets à sa mère et Piton, toujours malade, faisait bien attention à lui. Rien qu'à penser faire des tours, il serait mort je crois bien. D'autant plus qu'il était lent à comprendre et il en avait déjà parlé à tout le monde avant d'avoir compris qu'il s'agissait d'un tour. Des petits tours bien simples : attacher une barrière, par exemple. Thomas Michaud avait une barrière attachée par une sorte de grosse clenche en bois qui tombait dans un taquet. Le bonhomme Alexis, le frère de Thomas, ne faisait plus que les commissions et rentrait les veaux, qui était un ouvrage facile parce qu'il suffisait de leur montrer la chaudière de moulée pour qu'ils suivent. Il les renvoyait dans le champ après les avoir nourris pour toute la journée, en ouvrant la barrière. Nous avons un jour attaché la taquet de la barrière avec un bout de broche. Il essaie d'ouvrir et elle n'ouvre pas. Qu'est-ce qu'il y a? Il regarde et ne voit rien. Les veaux mettent le nez dans la chaudière et, comme il n'y a rien dedans, ils prennent

à nouveau le champ. Il trouve la broche mais il l'enlève avec difficulté. Pendant ce temps, les veaux sont rendus chez le voisin.

Une autre fois, j'ai culbuté une corde de bois chez Arsène Drapeau dans le rang du Petit Village. Le bonhomme Drapeau était un faiseur d'argent et un intellectuel. Il avait passé au collège, puis il était revenu travailler avec son père. Il connaissait bien la musique, chantait à l'église et occupait le poste de secrétaire du Conseil de la Paroisse. Son père et sa mère sont morts et sa sœur a trouvé à se marier. Il était seul dans la maison, alors il a fait venir un de ses frères qui demeurait à Saint-Roch-des-Aulnaies. Il lui a vendu sa terre à des conditions bien acceptables. Arsène était forgeron et il a continué. La forge lui a permis de payer sa terre facilement; même durant le temps des semences, par exemple, il continuait à travailler à la forge. Il disait au gars qui venait faire ferrer ses chevaux :

— Je n'ai pas le temps. Je ne suis pas capable, c'est le temps des semences. Viens à quatre heures du matin.

Il travaillait dès quatre heures du matin jusqu'à huit heures, puis il allait au champ. Son garçon le plus vieux, lui, était vraiment ménagé, il ramassait tout, le moindre bout de branche. Une année, les chenilles ont attaqué le sapin, et dans la région tous les sapins étaient secs. Les commerçants ont passé pour acheter le bois piqué par les vers, à condition qu'il ne soit pas pourri, ce qui voulait dire qu'il devait être coupé dans les deux ans.

Ti-Pit, en coupant son bois de chauffage pour l'hiver sur sa terre à bois qui n'était qu'à sept milles, décida de couper le sapin sec. Son père Arsène s'objectait :

— On n'a pas le temps de faire ça!

— Je vais le faire, moi.

— On n'est pas pour soigner des chevaux rien que pour ça.

— Mais, si on vend pour cent piastres, ça fera toujours ça de gagné.

Nous en avons un peu de ce bois sec, mais cela ne valait pas la peine d'en faire du bois de pulpe. Ti-Pit, à tous les matins, quand il faisait beau, allait bûcher son bois sec et revenait avec un voyage. A la fin du printemps, il avait bien une dizaine de cordes sur le bord du chemin, tellement que nous étions obligés de faire un croche pour passer quasiment dans le fossé de l'autre bord. Nous lui disions à Ti-Pit :

— Pourquoi est-ce que tu mets ton bois si proche? A un moment donné, il va tomber dans le chemin.

— Ah non! On va le vendre la semaine prochaine.

Il avait un petit parler curieux, un peu clair. Il n'a pas eu le temps de l'apporter à la Station de Saint-Pascal, car la neige s'est mise à fondre tout d'un coup. Un bon soir, je me dis : « C'est le temps. » Je déboule les cordes. Je vais veiller chez les Raymond avec Philippe Massé. Je lui dis :

— On va jouer un tour à Ti-Pit. On déboule son bois!

— Penses-tu que ça va débouler?

— Oui, il s'agit de le partir. La neige doit être assez fondue en dessous.

On passe en arrière de la corde dans la neige jusqu'aux cuisses et on pousse de l'épaule, du bout d'en bas, où la neige était le plus fondue. Ça bougeait un peu. Je dis à Philippe :

— Va-t'en plus loin.

Je m'avance un peu moi aussi et je donne une bonne poussée par en dessous et ça se met à tomber, à faire du bruit. Les rondins tombaient dans le chemin, bing bang! On prend le chemin en courant, Ti-Pit sortait avec son fanal :

— Qu'est-ce que vous faites là?

Il ne pouvait nous reconnaître, il faisait trop noir. Il sautait

tout seul dans le chemin, lorsqu'il a vu les six cordes déboulées.

— Je vais être obligé de tout enlever ça.

Le lendemain matin, il a commencé à apporter son bois à la Station.

## IX.

J'ai connu Rodolphe petit garçon, alors qu'il n'avait que cinq ans. Nous n'avons jamais été à l'école ensemble, car chaque rang avait son école. Les enfants, sur la terre, travaillaient tout le temps. Il suffisait d'être assez grand, capable de faire peur à une vache pour être chargé de conduire les vaches dans le clos. Dès le retour de l'école, on mangeait une beurrée et on garrochait notre sac d'école dans un coin pour rejoindre le père dans le champ. Et, lorsque nous travaillions Rodolphe et moi chacun au bout de notre terre, on jouait à la balle ensemble. Mon père montait dans le bout de la terre dès la fonte des neiges pour refaire les clôtures parce que nous avions une massée de sable au bout des deux terres.

Nous avons beaucoup travaillé ensemble. Il était dans une situation particulière. Son père était mort et le frère de sa mère s'occupait de la terre. Il avait une belle terre qui était facile à travailler, si bien qu'un seul homme pouvait entretenir le double de ma terre. Quand il avait fini de travailler sur sa terre, il venait chez nous. Il travaillait, certes, mais il n'était jamais à court d'argent. Lorsqu'il voulait se faire plomber les dents, il demandait vingt-cinq piastres et passait une couple de jours à Rivière-du-Loup. On a eu bien du plaisir ensemble. Il était un peu lent d'esprit, il prenait du temps à comprendre une blague et avant d'en pousser une à son tour.

Pour mon père, que les enfants aillent chez le voisin, ça ne se faisait pas. Et, lorsque vers l'âge de dix-huit ans je laissais le travail pour faire un tour à la grève pour chasser, c'était pas

mal révolutionnaire. Évidemment, je ne pouvais pas faire un demi-arpent de plus de fossé. Il est clair que dans le temps des foins par exemple, où les travaux pressaient, j'y étais au travail. A vrai dire, je n'aimais pas l'agriculture et cette manière de travailler. Pourquoi? Parce que je voyais bien que l'on avait beau travailler on arrivait toujours vis-à-vis de rien. Nous n'avions pas assez grand de terre et nous étions obligés de travailler en dehors. Lorsque je creusais des fossés pour les autres, mon travail n'avancait pas mais au moins il y avait quelques piastres au bout et je n'allais pas à la chasse. J'aimais la chasse, contrairement au Massé, à Boucher ou à mes cousins de chez tante Joséphine.

Rodolphe pouvait travailler jusqu'à dix heures du soir quand l'ouvrage pressait, mais en dehors de cela il partait à cinq heures. Il se disait :

— Rendu que je fais mon ouvrage en temps, que le diable les emporte!

Lorsque j'arrivais sur la grève à la brunante, Rodolphe y était depuis une bonne heure. Je n'y allais pas tous les soirs mais seulement quand le temps adonnait et que le travail était moins pressé. Mais mon père, pour me faire voir que je ne devais pas partir, restait dans le champ pour arracher deux ou trois poches de patates de plus. C'était l'occasion de conflits, je lui disais que cela ne servait à rien et que l'on pourrait faire ce travail le lendemain et que ces trois poches de patates ne nous donnaient pas d'argent et ne nous avançaient pas plus puisqu'il fallait travailler en dehors pour avoir un peu d'argent.

Non! rien n'aurait pu le faire changer. Il fallait qu'il se rende au bout de sa journée comme dans le temps où il avait été élevé. Il avait pris la besogne à dix-neuf ans et il était tout seul à la tête de deux terres. Il devait travailler jour et nuit, et comme moi itou il a dû travailler chez les autres pour avoir un peu d'aide en échange.

Rodolphe et moi n'étions pas tellement chanceux sur la grève parce que nous y allions le soir et que le soir ce n'était bon que de temps à autre. Le secret consistait à être sur la grève à la marée basse et d'attendre le montant de la mer. Il y avait toujours une dizaine de gars du Village qui ne faisaient pas autre

chose. Et, même si la mer était basse à quatre heures du matin, ils étaient sur la grève à quatre heures du matin, s'installaient dans leur gabion de glaise recouvert d'eau. Ils vidaient le gabion avec une chaudière attachée à une corde, puis ramassaient de l'herbe pour se faire un tapis d'herbe, puis un écran avec des baguettes entre lesquelles ils ont passé des poignées de foin. Ils regardent entre les baguettes sans se lever la tête par-dessus. La mer monte et les canards s'en viennent aussitôt qu'il y a trois pouces d'eau qui leur permettent de flotter. Les outardes sont plus loin et elles jasant sans défiance. Vont-elles sortir de l'eau ou bien reculer? Tout à coup, il y en a une qui appelle un peu plus loin, elle a trouvé à manger. Elles partent toutes...

Mais, comme il pouvait y avoir une dizaine de gars là à partir de la grève de Saint-Denis jusqu'à la grève de Saint-André, il arrivait que deux gars s'en voulaient ou qu'un de ceux qui avaient déjà quelques outardes ne voulait pas se faire dépasser. Alors il tirait quand même s'il ne pouvait pas les atteindre afin que les autres ne puissent pas en tuer.

Ces types-là avaient bien plus de chances d'en tuer que nous autres. J'ai tué une outarde en plein jour au montant de la mer. Ti-Gus et moi avions été à la pêche et nous étions en train de détendre le C. J'avais comme d'habitude apporté mon fusil et je le laisse à la maison du bout de l'île. Nous étions partis avec le montant et la mer descendait. Il y avait un gabion en pierre avec de petits créneaux pour regarder. Les outardes n'ont pas eu connaissance de mon installation, parce que d'ordinaire elles sont bien méfiantes. Un homme en voiture peut les approcher, mais elles lèvent à la vue d'un homme armé d'un fusil. Elles étaient six à avancer tranquillement. Elles passaient au bout de l'île. Je ne sais pas si elles ont eu connaissance d'un bruit mais elles ont levé face au vent et elles décrivaient un cercle.

— C'est fini, je me dis.

Mais non! elles ont reviré le nez dans le vent. Elles étaient à cinquante pieds de hauteur à une belle portée. Tout à coup, elles m'aperçoivent dans le gabion. Je m'assois dans le fond du gabion et je vire le fusil. Elles ont à peu près une seconde



d'arrêt car elles ne savent pas de quel côté se jeter et celles d'en arrière frappent celles d'en avant. Elles ne sont pas capables de retourner. Je lâche le coup. Elle tombe juste en avant du gabion. Je n'avais qu'à sortir le bras pour la ramasser, elle était raide morte. Elle avait deux plombs dans la tête et elle n'était pas brisée. Une autre est tombée trop loin et je n'avais pas le temps d'aller la chercher. Elle se débattait avec une aile de cassée. J'ai bien essayé de la prendre, mais la mer m'a regagné et elle s'est mise à flotter. Je voyais que l'eau arrivait de l'autre bord et il ne fallait pas que j'attende trop parce que je me faisais cerner par l'eau.

J'étais assez content d'avoir tué cette jeune et belle outarde d'une douzaine de livres. Maman a fait une farce et nous avons invité du monde pour manger l'outarde, le dimanche suivant.

Une autre fois, j'ai tué une outarde dans le champ. Après la première bordée de neige, je la vois dans le champ fraîchement labouré. Je me suis approché sans trop de difficulté et je trouvais drôle qu'elle reste ainsi dans le milieu du champ, surtout qu'à ce moment-là elle aurait dû être au Mexique ou dans le sud des États-Unis. Rendu à bonne portée, je la tire. Je la ramasse, elle ne pesait qu'une livre et demie. Il n'y avait rien de bon à manger.

Il y avait beaucoup de canards et d'outardes blessés à l'autonne, à tel point qu'aux mois de novembre et de décembre les renards les couraient sur les terres et les bords de grève. Les chasseurs les tiraient à la volée et souvent ils tombaient dans une mare sans qu'il soit possible de les retrouver. Pour être bien chanceux à la chasse, il était nécessaire d'avoir un chien bien entraîné pour suivre la marée.

Lorsque nous allions à la chasse ensemble, Rodolphe s'écartait assez souvent. Nous nous séparions sur une distance de trois arpents. Quand nous arrivions sur la grève au mois de novembre, il n'y a plus beaucoup de soleil, la clarté change. Il fait pourtant bien clair sur l'eau et nous pouvions voir les canards qui levaient au large, soit qu'ils descendaient avec la mer, soit qu'ils montaient avec la mer pour manger au bord. Vers cinq heures et demie, lorsque la mer commençait à descendre, les canards ne redescendaient pas avec la mer car,

la nuit, l'eau est froide. La nuit est moins dure dans les mares. Du Chemin de l'Anse jusqu'à l'endroit où la mer arrête, il n'y a sur un bon mille de distance que de la plée, qui est une grande herbe.

Dans les grandes mers, l'eau monte sur la glace et gèle. Lorsque les glaces au printemps partent au bord, elles lèvent des morceaux de terre avec les plées qui sont comme prises par les cheveux. Si le vent est d'ouest ou d'est, de grandes quantités de terre lèvent avec les racines, jusqu'à trois pieds de profondeur. Cela forme des mares qui communiquent pratiquement toutes les unes aux autres par un système de petits canaux. Les canards se jettent dans ces étendues et nagent dans les petits canaux d'une mare à l'autre.

Nous nous cachions dans les herbes à plat ventre. Ils venaient pour se jeter dans les mares et ils nous aperçoivent. Ils ont une seconde d'arrêt avant de reprendre leur vol sur un autre sens. C'est ce moment qu'il faut prendre pour les tirer au vol, et afin d'éviter que les plombs nuisent à l'autre nous nous mettions généralement face au Fleuve et à trois arpents de distance.

Une bonne fois, la noirceur tombait et je n'étais plus capable de tirer; alors il était temps d'appeler Rodolphe et de partir. La voix portait effrayant sur une si grande étendue.

— Jos où est-ce que t'es?

— Je suis icitte.

Il était assez difficile de s'orienter rien qu'avec la voix, jusqu'au ruisseau. Nous nous quittions de chaque côté de ce ruisseau pour nous cacher à proximité des grandes mares. Mais il fallait trouver l'endroit où sauter par-dessus le ruisseau, car à beaucoup d'endroits il était trop large. Si nous manquions le ruisseau, on pouvait errer pendant plusieurs heures.

Un soir particulièrement noir, j'appelle Rodolphe. Il me répond mais on s'écarte. On voyait les mares lorsque l'on tombait dedans. Les mares n'avaient pas de fond et les bottes s'emplissaient d'eau. Toujours est-il que cette fois on s'écarte au lieu de se rapprocher et qu'à cause du vent je n'entendais plus Rodolphe alors que lui entendait ma voix parfaitement. Long-

temps j'ai marché avant de trouver le ruisseau. Rodolphe s'en était éloigné. Dans une éclaircie dans la brume, il aperçut l'Islet Desjardins. Il comprit qu'il avait fait un gros mille dans le sens contraire. D'habitude, en revenant de la chasse, nous arrêtons chez le Père Arthur Michaud en attendant l'autre. Ce soir-là, lorsque j'arrive chez Michaud, je constate qu'il n'est pas là. Je dis au petit Jos Arthur :

— On va allumer un fanal et on va l'installer sur le pont de la grange.

Pendant ce temps, Rodolphe était venu à bout de sortir sur le Chemin de l'Anse. Il était à mi-chemin entre Saint-Germain et Kamouraska. Il a vu notre fanal et s'est dirigé vers la maison.

Une fois j'ai reçu un coup de fusil en plein visage. Je n'ai appris qu'à l'âge de soixante et neuf ans que je m'étais cassé le nez. Une journée qu'il pleuvait et qu'il faisait un temps impossible, je devais tendre la pêche avec Auguste Ouellet. J'arrive au Cap à Galant et Ouellet me dit :

— Il fait trop mauvais ce matin et personne n'a traversé. Je n'y vais pas.

Dans ces temps d'automne, mon fusil me suivait tout le temps, justement au cas où je passerais le long de la mer. Je laisse mon bicycle et je vais à la chasse aux outardes. Sur la terre voisine de Philippe Beaulieu de l'autre côté du Chemin de l'Anse, il y avait de belles aboiteaux bien entretenues. Dans de grandes tempêtes, les outardes ne pouvaient pas rester au large. Je me dirige le long des aboiteaux où Saul Gagné et Johnny Labrie avaient construit des caches. Ils n'étaient pas dans la cache et il n'y avait personne sur les trois arpents. Il fait sans doute trop mauvais. Ils étaient plus loin et je ne le savais pas. Ce n'était pas le temps qui pouvait les empêcher de chasser. Je me cache comme il faut et j'attends. Je n'avais qu'un vieux capot ciré déchiré. Les outardes levaient au large pour se mettre à l'abri dans les herbes salées. C'est alors que j'ai entendu tirer au large. Gagné et Labrie en tirant empêchaient les outardes de se jeter vis-à-vis ma cache pour

se mettre à l'abri des grands vents. Elles étaient toujours trop haut. Je levais mon fusil chargé à genoux dans l'herbe et ne pouvais pas tirer. Elles n'étaient pas à bonne portée. J'aurais dû savoir et j'aurais dû penser qu'à chaque fois que je levais mon fusil l'eau tombait dedans. Soudain, trois outardes viennent se jeter dans les herbes. Je lève à nouveau mon fusil, elles reprennent leur vol dans une autre direction. Un moment d'arrêt et je tire mon coup de fusil. Bang! je ne sais pas ce qui s'est passé. Je me suis senti frappé de biais. J'ai renversé sur le dos et j'ai perdu connaissance. Je suis revenu à moi très rapidement avec le froid et la pluie qui me fouettaient le visage. J'étais étendu par terre sur le dos. Je me passe la main dans la face et elle est toute graissée de sang.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé?

Je me relève et je cherche mon fusil. Il était un peu plus loin, le canon ouvert. Il y avait trop d'eau dedans. J'aurais bien pu recevoir la cartouche en plein visage au lieu du fusil. Je prends un mouchoir que je mouille dans l'herbe pour m'essuyer la figure. Je saignais du nez surtout et je n'avais que quelques égratignures et surtout j'avais mal à la tête. Je ramasse mes affaires et je m'en vais chez Auguste Ouellet qui, voyant tout ce sang sur ma poitrine, s'écrie :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé?

Pendant qu'il me donnait une serviette et que je me lavais avec de l'eau fraîche, je lui conte mon affaire.

J'ai eu mal à la tête et le côté de la figure enflé pendant quatre jours. Lorsque j'ai été opéré de l'appendice à l'hôpital Saint-Luc, les médecins ont voulu m'entrer des tubes dans le nez. Ils y sont parvenus à force de bras. Un des docteurs me dit :

— T'as eu le nez cassé, toé.

— Je ne sais pas. Ça se peut bien car il m'est arrivé bien des affaires quand j'étais jeune.

— Étais-tu boxeur?

— Je n'ai jamais boxé de ma vie. Je n'ai jamais reçu ni donné un coup de poing.

— T'as eu quelque chose, certain, t'as le nez cassé et bien cassé.

— C'est drôle, car il me semble que je n'avais pas de défaut dans le visage.

Une autre fois Rodolphe et moi nous avons manqué de nous noyer dans une autre histoire de chasse. Nous étions à notre lac pour le bûchage de l'automne. Le lac était gelé sur cent pieds autour et le milieu était à l'eau claire. La première journée, nous ne faisons pas grand-chose. Il fallait compter sur une demi-journée pour se rendre, puis le reste du temps pour ramasser le bois sec pour une couple de nuits. Nous terminions de tendre les collets autour du camp et la brunante commençait à s'en venir. Rodolphe prend la chaudière et va chercher de l'eau pour les chevaux et pour l'ordinaire. Nous avons un petit chemin qui descendait jusqu'au lac et nous avançons sur une grosse épinette renversée dans l'eau. En arrivant sur l'épinette, il voit une bête sur la glace. Il me crie :

— C'est rond, c'est gros et presque deux pieds de long. Je ne sais pas ce que c'est que ça!

— Maudit! c'est un castor, ce n'est pas autre chose. Il faut que ça soit un castor. Est-ce qu'il a de grandes pattes?

— Je n'ai pas vu ses pattes, c'est couché sur la glace.

Comme de raison, je prends le fusil. J'ai toujours tué tout de suite. J'approche du bord et je le vois qui se rabat la queue dans l'eau sur le rebord de la glace qui le portait. C'était un beau castor. Je le vise et je tire. Le dessus de la tête lui saute. J'avais du plomb un peu trop gros et je ne voulais pas briser la peau. C'était du plomb à chevreuil. Il était tombé à l'eau bien que sa tête était tout éclaboussée sur la glace.

Nous avons tenté d'aller le chercher en marchant sur la glace, mais la glace défonçait sous notre poids. Il n'y avait

que deux pieds d'épais d'eau et le fond était boueux donc plus chaud qu'un fond en gravier. La glace était pourrie. Nous avions un vieux cageux que nous n'avions pas utilisé depuis trois ans sur le bord. Il s'agissait de sept à huit billots d'épinette de quinze pieds de long mis à côté de l'autre, sur lesquels nous avons cloué quelques planches. On décolle le cageux de la glace et on le pousse. Il flottait un pouce en dehors de l'eau. Il fallait se tenir à chaque bout pour éviter qu'il ne cale. Rodolphe poussait et je cassais la glace à l'avant. Avec nos perches, on se met à chercher le castor. Le cageux se met à caler et nous n'en avons pas connaissance tant que l'eau n'embarque pas dans nos bottes. On ne voyait même plus le cageux. Il n'y avait pas épais d'eau, mais les perches entraient dans la boue sans résistance. Le castor devait être dans la boue, entraîné par son propre poids. Nous n'avions pas de crochets pour l'attraper.

— Qu'est-ce qu'on va faire?

Le cageux était sous la glace. Rodolphe me dit :

— Je vais faire lever de ton bord.

— Il ne peut pas lever, car la glace le retient.

— Il cale! il cale!

— Il cale, il cale et s'en va de biais asteure.

Avec ma perche, je viens à bout de casser un bon bout de glace. Cela l'a fait relever un peu et l'on a pu avancer assez proche pour toucher le bord de nos perches. Nous avons mis les perches sur le cageux même et sur le bord et nous nous sommes entraînés sur ces deux perches dans l'eau jusqu'à la moitié du corps et lorsque nous avons pu accrocher les aulnes qui poussaient au bord il était grand temps. Nous commençons à être en frais d'avoir des crampes. L'eau était froide et nous étions mouillés d'en bas la ceinture. Heureusement que j'avais fait une bonne attisée avant de partir, le camp était chaud. Notre linge dégouttait et nos bottes étaient pleines d'eau. On se déshabille et on s'essuie. Nous n'avions pas

de pantalons de rechange. Nous avions que des sous-vêtements. On s'est jeté sur le bed après avoir jeté dans le poêle quelques morceaux de bois vert pour conserver le feu et on s'est endormi sans souper.

On s'est réveillé que vers dix heures le lendemain matin. J'entends Rodolphe qui bardasse le poêle.

— Bon, ben asteure, il faudrait bien manger un peu.

Nous avions des provisions en masse : un beau rôti de lard, des patates, un chaudron de beans et du lard. Nous étions seuls, jamais les gens auraient entrepris des recherches avant le samedi. Et jamais on nous aurait retrouvés dans la vasière. Qu'est-ce qui serait advenu du cheval?

Nous passions souvent des semaines dans le bois, Rodolphe et moi. J'aimais sortir et travailler avec lui, car nous avions la même idée et on discutait des mêmes choses. Avec les Massé, surtout Philippe, je ne pouvais plus parler des mêmes choses depuis qu'il allait au collège pour faire un cours commercial. On ne se voyait que dans le temps des vacances et aux autres ils ne parlaient que du collège et de l'université avec David mon frère.

Dans ces années, une grosse famille venant de Saint-Éloi s'est installée sur la terre des Taché. Une des plus belles terres de la Paroisse, sans roche et en bonne terre de fond. Les gens ne savaient pas la cultiver. Elle appartenait à une famille Tremblay qui avait payé la terre assez cher, et comme les prix augmentaient il leur fallait de l'argent tout de suite. Ils gardaient moins de vaches et pressaient le foin de leur récolte pour en vendre la moitié à l'automne quand venait le terme de leur terre. Par manque d'engrais, la terre s'est appauvrie. Ils se sont aperçus qu'ils n'arriveraient pas et ils ont mis la terre en vente. Dumont de Saint-Éloi avait une grosse famille de trois garçons et de deux grandes filles. Il achète la terre en plein hiver et en prend possession au printemps. Il avait de l'ouvrage à donner à ses garçons et, pendant trois ans, il a tenté d'améliorer le rendement de la terre. La crise commençait et les prix tombaient. Il n'a pu tenir lui non plus.

Quand une famille nouvelle arrivait dans la Paroisse, très

rapidement elle était connue de tout le monde. Rodolphe et moi allions veiller chez les Dumont assez souvent. Nous avions bien du plaisir avec les enfants et aussi avec monsieur et madame Dumont qui étaient bien jeunes et qui jouaient avec nous autres à la tag dans toute la maison qui était très grande. Il y avait au moins une douzaine de chambres et quelques grands salons. Ils n'employaient pas toute la maison. Les dimanches après-midi nous avions un fun noir, nous nous amusions comme des enfants. Nous allions aussi chez les Dumont pour nous faire couper les cheveux. Monsieur Dumont rasait les cheveux. Pour nous, c'était encore une occasion d'aller faire notre tour à tous les mois.

Dans le mois de novembre, qui est toujours un mois triste où il fait noir de bonne heure, un petit gars du Village meurt. Nous l'appelions Ti-Ton. Je ne saurais dire pourquoi. Il y avait la bonne femme Ton et Ti-Ton, c'était comme ça. La bonne femme était veuve et vieille et elle avait ce petit garçon, qui bien qu'il était dans notre âge et qu'il avait voyagé au catéchisme avec nous autres était resté avec un caractère d'enfant. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement. Toujours est-il qu'il est tombé malade et il est devenu maigre et il est mort au commencement de novembre. Comme d'habitude, nous avons veillé au corps. Rodolphe et moi nous avons la nuit du dimanche au lundi. Nous étions cinq six gars dont Léo Barre. A un moment donné, après le chapelet, Rodolphe se met à faire des farces.

— Je vais aller lui tirer les orteils au Ti-Ton.

Il se lève et va lui pogner la grosse orteil. Les autres lui disaient :

— Attends un peu, Ti-Ton va venir te les tirer les orteils à toi aussi, mais que tu dormes.

Et Rodolphe d'éclater de son gros rire. Ti-Ton fut enterré et il n'en fut plus question.

Un bon soir Rodolphe et moi on décide de se faire couper les cheveux. Nous avons travaillé tout l'après-midi à faire



des fossés. Après souper, on prend nos bicyclettes et on va chez Dumont. Il pleuvait souvent et la montée était dans la boue. Il fallait marcher à côté du bicyclette et la vase nous arrivait au-dessus du pied. Rodolphe, lui, décide d'y aller tout de même, en marchant, le bicyclette sur son épaule sur la levée du fossé. Moi, je reviens de bord et je fais le tour par le Village pour passer par les aboiteaux. Les aboiteaux, ce sont des clôtures sur le bord de la mer pour bloquer l'eau dans les grandes mers. La mer était haute et arrivait presque à la hauteur des aboiteaux. J'entendais l'eau clapoter sur le rebord. Malgré la brume, je pouvais voir mon chemin. Je marchais là-dessus avec mon bicyclette. Je laisse les aboiteaux au bout du Cap Taché, et là il y avait un beau chemin entre les arbres qui montait sur le Cap. Je ne voyais plus la mer et j'avais à tâtonner dans le noir et la brume. Tout d'un coup, j'entends « toc toc toc » et le même bruit recommence quelques secondes plus tard. J'avais beau regarder, je ne voyais rien. Je pense à Ti-Ton.

— Ça ne serait pas Ti-Ton qui vient nous faire peur ?

Je n'étais pas farouche ni énervé. J'essayais de comprendre ce qui faisait ce bruit. A force de tâter avec mes pieds, je quitte le chemin. Je marche sur l'herbe et j'entends le bruit juste en face de moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je sonde avec mon pied et tout d'un coup j'aperçois deux épaules blanches à une hauteur de six pieds. Je réalise que le bruit venait de plus haut. Au centre des épaules, je ne voyais rien. J'avance la main et je touche et là j'ai compris... C'était un mât érigé en haut du Cap. Le mât était peinturé en vert jusqu'à quinze pieds de terre et les bases en bois étaient en blanc. Sous l'effet du vent, la poulie frappait à la tête du mât. Il me passe une idée dans la tête dans le contexte de la mort de Ti-Ton et du mois de novembre : je vais faire courir Rodolphe au retour. Rodolphe était déjà arrivé chez Dumont. On se fait couper les cheveux et on passe la veillée jusqu'à dix heures. Je demande à Rodolphe :

— Comment est-ce que ça va dans la montée?

— Ah! ça va mal avec le bicycle sur le dos.

— Il est peut-être mieux de s'en retourner par-dessus le Cap. En passant par les aboiteaux, on prendra le bon chemin au Village.

Dehors, il faisait encore plus noir. Nous marchions dans le petit chemin des chevaux et tout allait bien. Près du bout du Cap, je m'arrête et je tends l'oreille.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Rien, il me semble que j'entends quelque chose. Tu n'entends pas comme un claquement?

— Ben oui, il y a quelque chose qui frappe.

— Ça frappe drôlement. Hein, ça frappe que trois quatre coups et ça arrête.

Nous avançons toujours et, en entrevoyant les épaules blanches, je dis à Rodolphe.

— Coudons! ça ne serait pas le Ti-Ton qui voudrait nous faire peur?

Rodolphe saute de son bicycle et le saisit par la perche, le met sur son dos et part en courant. Je lui crie :

— Aie, attends-moé!

Il passe la clôture pour prendre les aboiteaux, bing bang! sans dire un mot. Une fois dans la petite rue où demeurait Godefroy Després, tout essoufflé, il me demande :

— Peux-tu me dire ce qui faisait ça?

— T'as eu peur, hein. Moé itou j'ai eu peur. T'es pas mal plus farouche que moé. J'ai été me rendre compte de ce qui causait ça, sans partir à courir. C'est une poulie qui frappe sur le mât.

— Laisse faire, je te ferai bien courir, toé aussi.

Je me souviens pas qu'il m'ait fait courir. Il faut dire que l'ambiance du mois de novembre était bien spéciale.

\*

J'ai à peine connu le père de Rodolphe, Joseph Francœur. Il est mort trop jeune. La veuve était une Guay de Cacouna dont le père est devenu millionnaire. Le bonhomme Guay avait une terre à Cacouna et il vendait tous ses produits aux touristes. En plus, il leur louait sa maison et conduisait les vacanciers à Rivière-du-Loup dans le jour et travaillait la nuit sur la terre tout en habitant dans un fournil. Il pouvait faire jusqu'à deux trois voyages par jour. Puis il s'est mis à prêter de l'argent aux cultivateurs des environs et souvent il héritait des terres de ses débiteurs. Il s'est bâti une fortune comme cela. Sa fille avait toujours entendu parler d'argent à la maison et elle avait été élevée richement. Elle s'est mariée avec Joseph Francœur qui avait de l'argent. Elle est restée veuve quelques années, puis elle s'est remariée avec un Soucy de Saint-Alexandre qui était lui aussi d'une famille riche. Soucy était en relation avec des maisons de courtages de Québec et de Montréal, qui parfois lui envoyaient leurs agents pour vendre des obligations, des actions de mines, etc. Soucy faisait le tour des cultivateurs qui avaient de l'argent. Les gens étaient plus en confiance et en fait ils n'ont jamais perdu d'argent en suivant ses conseils.

Il y avait des agents qui s'installaient dans le Village, qui faisaient le tour des gros cultivateurs et qui profitaient de l'ignorance des gens. Ils leur vendaient n'importe quoi : des actions de bourse qui ne valaient quasiment rien. Tout le monde croyait faire un coup d'argent, surtout que dans le même temps le téléphone de Kamouraska, qui groupait un couple de comtés, s'est vendu à Bell Telephone. Ceux qui avaient gardé des actions du téléphone de Kamouraska virent leur mise augmenter de valeur considérablement. Les gens étaient portés à croire que le même phénomène se produirait avec toutes les actions. Il est donc arrivé parfois que des gens perdent de l'argent qu'ils avaient prêté dans des

conditions peu sûres. Soucy était plus fin qu'eux autres et il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

Il ne travaillait pas beaucoup sur la terre. Il plaçait l'argent des enfants Francœur qui n'étaient pas encore majeurs. Il y en a deux qui sont montés au cours classique, mais un seul a continué. L'autre a abandonné pour travailler un temps sur les bateaux, puis à vingt et un ans il a pris sa part pour s'installer aux États-Unis. Flavius, lui, a fait sa médecine.

Soucy investissait de son argent personnel à la bourse et prêtait à ceux qui en avaient besoin. Il a prêté à mon frère David, le notaire, lorsqu'il est entré à l'université. Mon frère avait un bon talent à l'école et, un peu par ambition avec les voisins Massé, mon père décida de l'envoyer aux études. Il a fait trois ans de grande école à Saint-Pacôme où il y avait un maître. Mon oncle, le curé Chenard, lui avait proposé de payer son instruction au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière avec l'idée derrière la tête qu'il prendrait la soutane son cours terminé. Mon oncle, entendu qu'il ne prenait pas la soutane, ne voulait plus lui payer l'université. A la place, il a fait instruire un de ses neveux, David Chenard, qui l'a remplacé à la cure. David avait besoin d'argent. Il a été voir Soucy qui lui dit :

— Ben oui, certain on va tout t'arranger ça. Combien est-ce que ça te prend?

David avait calculé sur trois ans ce dont il aurait besoin. Il lui demande trois mille dollars. Soucy, qui en avait un aux études, connaissait les coûts.

— Tu n'en auras jamais assez pour arriver avec trois mille piastres. Tu seras toujours pris à la gorge. Pour que ton affaire marche bien, je vais te prêter quatre mille piastres. D'abord je vais te faire assurer sur la vie pour quatre mille piastres et en cas de mort je serai le bénéficiaire. Si tu vis et lorsque tu commenceras à gagner, tu me rembourseras au fur et à mesure. J'ai confiance en vous autres.

David fit deux années à l'université et il s'enrôla dans l'armée en troisième. Papa était dans les transes. Damase Soucy, qui était venu à la maison, lui dit :

— Moi, cela ne m'empêche pas de dormir qu'il soit de l'autre bord en Écosse. En cas de mort, je suis le bénéficiaire et s'il revient il me paiera.

— Ouais, mais est-ce qu'il aura encore dans l'idée de continuer ses études?

— C'est lui qui jugera de ce qu'il faut faire. Je n'ai pas peur, un gars qui a fait deux ans d'université ne lâche pas.

A son retour, David s'est à nouveau inscrit à l'université et il fut reçu notaire. Au début, il s'était établi à Saint-Honoré qui n'était pas une place pour les affaires et il avait de la difficulté. Damase Soucy lui dit :

— Ne reste pas dans cette place de fou. Va-t'en donc à un endroit où il y a de l'avenir.

Il avait un peu d'argent de disponible, et grâce à un prêt de l'oncle Charles Pelletier il s'est acheté une maison à Péribonka qui était le chef-lieu du nord du Lac Saint-Jean. Un bon jour, la compagnie Price, après quelques explorations dans le côté nord-ouest du Lac, décida de bâtir un moulin à papier à Dolbeau. La compagnie transféra toutes ses affaires de Péribonka. Ils ont demandé un notaire et David a posé sa candidature. La compagnie l'a engagé, ce qui l'obligeait à vendre sa maison pour le prix qu'il pouvait attraper et à déménager à Dolbeau pour s'occuper des affaires de la compagnie. Les dirigeants de la compagnie lui ont dit :

— Ne pense plus à Péribonka qui va diminuer. Achète plusieurs terrains à Dolbeau.

— Je n'ai pas d'argent. Je suis déjà endetté pour ma maison de Péribonka.

Il s'est tout de même acheté quatre lots pour se bâtir. Il était situé sur le coin de trois rues. Il s'est acheté une automobile pour voyager à Péribonka. Et trois fois par semaine il descendait à Dolbeau pour traiter les affaires de la compagnie sous la tente; la compagnie payait bien, tandis qu'à Péribonka il n'avait presque pas de clientèle : les gens se mariaient sans

contrat, le curé faisait les testaments. Finalement, il s'est bâti à Dolbeau dans un coin tranquille lorsque son cousin le curé a pris sa retraite et a acheté sa grande maison. Il a prospéré. Les affaires marchaient bien, surtout lorsque les automobiles sont arrivées en masse. Il a ouvert un bureau d'assurances que sa femme pouvait tenir sans le déranger dans ses propres affaires. Puis, au temps de la guerre de 1939, plusieurs contracteurs de chantiers sont devenus millionnaires souvent sans même le savoir. Ils avaient des propriétés à droite et à gauche, de l'argent de prêt. Il a donc ouvert un bureau de prêt où il percevait un pourcentage, autant du prêteur que de l'emprunteur. Il avait du travail par-dessus la tête.

Mon père avait toujours peur pour l'avenir. Il avait peur que Soucy fasse de la misère à David pour être payé au plus vite. Un bon jour, Damase arrive chez nous.

— Aie, David a fini de me payer et je viens de lui envoyer sa quittance. Son affaire a bien marché.

Même s'il en a arraché au début, il n'y a que le notaire qui a fait une vie paisible.

\*

A propos d'argent, je ne dois pas oublier de mentionner un dénommé Robitaille, de Saint-Pascal. Il était commerçant et prêteur. Il achetait tout ce qui pouvait se revendre. Il ne prêtait jamais sur hypothèque mais sur réméré. Par un réméré, l'emprunteur engage tous ses biens. Il n'est même pas obligé de payer les intérêts. Mais au bout de trois ans, à la journée et à l'heure même de l'échéance, Robitaille arrivait et il réclamait toute la somme et les intérêts. Avec lui, rien ne pressait et il ne bâdrait personne avec les intérêts. Sauf qu'il prenait tous les biens si l'emprunteur n'était pas capable de payer à temps. Il s'est mis riche avec ce principe.

Il marchandait tout le temps avec finesse. Il ne se fâchait pas lorsque l'on lui disait :

— Tu ne me prendras pas. T'es trop fin renard.

Il prenait son temps et essayait d'un autre bord. Et souvent il arrivait à un arrangement. Il vendait de tout. Son garçon s'occupait de la terre et lui parcourait tout le comté dans sa petite voiture. Il savait où trouver les animaux si une hausse des prix se produisait à Québec. Il sautait dans son selkey et il achetait. Robitaille offrait l'ancien prix, et si le gars n'était pas au courant de la hausse il se faisait prendre d'une cenne ou deux. Les animaux n'étaient pas spécialement engraisés pour la boucherie dans ce temps-là. Les marchands les achetaient tels qu'ils étaient dans le champ.

Parfois, on ne leur vendait pas aux marchands, car nous n'avions pas toujours le temps de faire boucherie. On ne pouvait pas attendre pour entrer le grain en octobre, par exemple.

Robitaille se lançait dans toutes sortes de discussions pendant que nous nous occupions du grain.

— Tu fais mal. Si tu ne vends pas aujourd'hui, la semaine prochaine les prix ne seront pas aussi bons. Ça va peut-être prendre un mois avant que le marché reprenne.

D'un autre côté, nous devons faire attention, car cela coûtait cher en grain que de garder des cochons à engraisser. Toute notre récolte pouvait y passer. S'ils devenaient trop gros, nous pouvions y perdre parce que de quatre-vingts livres à deux cent vingt livres nous avions un prix, et passé deux cent vingt livres nous perdions plusieurs cennes la livre : le lard était trop gras. Puis souvent nous étions tannés de faire moudre quatre poches de moulée tous les jours et l'on vendait. Une semaine plus tard les prix avaient augmenté de quelques cennes la livre. Parfois les marchands achetaient à la pièce, parfois à la livre. Tout dépendait de la discussion.

Une fois, maman lui a vendu les cochons pendant que mon père était dans le bois à scier du bois de pulpe. Il lui avait bien dit de vendre les cochons si Robitaille ou un autre marchand passait. Maman lui vend les cochons à la livre. Papa croise Robitaille sur la route et lui propose les cochons en vrac. Robitaille ne dit pas un mot et inscrit cela dans son carnet. Papa avait peur de s'être fait jouer et d'avoir perdu de l'argent. Nous avons emprunté une balance chez le voisin et nous avons

pesé tous les cochons. Finalement, il n'y avait pas une différence énorme. Mon père lui a dit :

— C'est ma femme qui les a vendus à la pesée. C'était la première vente et c'est celle-là qui compte. Tu vas passer par là.

Il s'est fait tirer l'oreille un peu mais il a payé à la livre. On s'est fait prendre une seule fois, en vendant « à travers » comme on disait, c'est-à-dire en vendant tout un lot de cochons.

Un jour Damase Robitaille arrive chez un cultivateur de Saint-Pascal. Le bonhomme était absent.

— Avez-vous quelque chose à vendre?

— Il y a le gros bœuf qui est à vendre. Il est là dans le fond du champ, dit la bonne femme.

Le bœuf était à la chaîne.

— Bon, combien est-ce que vous demandez pour cela?

— Je ne sais pas. C'est toi qui fais le prix.

— Je vais te donner cinquante piastres.

— Non, donne-moi cinquante-cinq piastres et tu l'as.

— C'est correct. Il devra l'amener samedi matin car le train sort de la gare à neuf heures.

Il marque sa vente à cinquante-cinq piastres dans son carnet et vire de bord pour prendre un autre rang. Il rencontre le bonhomme. Il lui demande :

— T'as pas un bœuf à vendre, toé?

— Oui, répond l'autre.

— Je t'en donne quarante-cinq piastres.



— Non, pas quarante-cinq. Je suis capable d'obtenir cinquante pour ce bœuf. Je le tuerai et je le vendrai en morceaux.

— Bon, c'est correct, je vais te donner tes cinquante piastres. Et Robitaille le paye tout de suite. Le bonhomme arrive à la maison, dételle son cheval. En entrant, il dit à sa femme :

— Bon, la femme, je viens de vendre le bœuf.

— Oui, combien est-ce que tu l'as vendu?

— Cinquante piastres. Tiens, v' là l'argent.

— A qui tu l'as vendu?

— Je l'ai vendu à Damase que je viens de croiser dans le rang.

— Ben, moi je l'ai vendu cinquante-cinq piastres à Damase.

— Qu'est-ce que l'on va faire avec cette affaire?

— Qu'est-ce qu'on va faire? C'est moé qui va aller le livrer, le bœuf, samedi matin. Il ne m'a pas encore payé, le Damase.

Le samedi matin à neuf heures les habitants arrivaient à la gare avec leurs animaux. Il pleuvait à boire debout. Robitaille s'impatientait, il reste le bœuf du bonhomme Joséphat. Les habitants qui étaient encore là s'écrient :

— Tiens, le v'là qui arrive!

La bonne femme assise sur le devant de la charrette avec un grand parapluie et le bœuf attaché à l'arrière qui suivait. Elle tourne devant les barrières pour monter directement le bœuf dans le char. Tout le monde riait de voir la bonne femme.

— Comment que ça se fait que la bonne femme amène le bœuf?

Robitaille, dans la porte du char, riait jaune, lui.

Elle lui dit :

— Je t'ai vendu mon bœuf.

— Ouais!

— Bon, viens le chercher. Paye-moi, par exemple. Combien te l'ai-je vendu?

— Ben!

— Crache ton cinq piastres, mon Damase. Tu pensais bien m'emmancher, mais tu n'y arriveras pas!

\*

Une fois, papa, maman et moi nous étions dans le champ et nous arrachions les patates à la pioche. On se dépêchait parce que les beaux jours du mois d'octobre tiraient à leur fin. Robitaille arrive dans le champ. Il avait laissé son cheval à la barrière et avait marché les trois arpents.

— Combien est-ce que tu vends tes patates? demande-t-il à mon père.

— Je n'ai pas le temps. Il faut se dépêcher si l'on veut finir ce clos.

— Si tu me les vends tout de suite, tu n'auras pas à les manipuler deux fois. Tu n'auras qu'à les amener au char directement. C'est bien plus payant et moins de travail de les vendre sur le champ.

Papa ne s'arrêtait même pas de piocher pendant qu'il parlait.

— Je n'ai pas le temps que je t'ai dit.

— Bon, je reviendrai une autre fois quand tu seras de meilleure humeur. A ce prix-là je n'aurais pas de misère à en trouver.

Papa lève la tête. D'ordinaire la poche se vendait soixante cennes.

— Combien est-ce que tu payes?

— Une piastre la poche.

— Arrête! arrête! ce n'est pas pareil. En veux-tu cent poches?

— C'est bon, je revire icitte, mon char est complété.

Nous avions arraché toute la journée, mais il nous manquait encore vingt-cinq poches. De bonne heure le lendemain matin, nous avons terminé notre chargement. Vers midi, nous étions partis pour la gare de Saint-Pascal. Il a fallu faire deux voyages. Ce fut une bonne affaire, surtout qu'en les prenant dans le champ les patates n'ont pas encore diminué de grosseur. D'ordinaire, quand elles ne se vendaient pas à l'automne, nous les entreposions dans la cave. Lorsque les marchands passaient en janvier, il fallait passer une nuit entière à les empocher. Je m'assommais tout le temps sur les poutres du plancher. Puis sortir les poches par le châssis prenait deux hommes au moins. Mettre de la paille dans le fond de la voiture pour que les patates en gèlent pas, ainsi que de grosses couvertes sur le chargement. Et monter en plein hiver, dans des chemins impossibles. Quand bien même nous vendions une piastre la poche en hiver, c'était moins cher que cinquante cennes dans le champ à l'automne.

A ce moment-là, vers 1920, les prix ont augmenté de beaucoup. Mon père commençait à ne plus être capable de travailler dans le champ. Puis les prix ont tombé. Dans les années 1932 et 1933, la poche de patates ne valait plus que dix cennes et en plus il fallait les apporter au Village. Il a fallu sortir toute notre récolte de la cave à la pelle, tellement tout était pourri. Nous avons déchargé de pleins tombereaux dans les épinettes au pied de la Montagne. Ce gros tas de patates a continué à germer et il est devenu comme un gros morceau de savon. Les vaches ont été mangé là-dessus et elles se sont empoisonnées. Elles léchaient cela et elles ne voulaient plus manger. Elles se sont mises à dépérir. Nous en avons perdu plusieurs à cause de cela. Il y a une espèce d'herbe, nous

l'appelions la queue-de-renard, qui produit le même effet. Elle pousse touffue dans le foin. Elle est faite tout enjointée comme une canne à pêche et, à maturité, le bout forme un petit parapluie.

Avant la guerre de 1914, nous cultivions les patates pour notre propre besoin et pour en vendre au Village. Après la guerre de 1914, ceux qui sont revenus de l'armée se sont installés dans les villes avec l'argent nécessaire pour investir dans les constructions ou dans un métier. L'industrie se développait beaucoup. En forçant les cultures, les maladies sont arrivées. Puis il a fallu améliorer la qualité de nos semences car, au début, plusieurs commerçants refusaient les patates de certains cultivateurs parce qu'elles étaient cornues et pleines de trous. Le collège d'agriculture et la ferme expérimentale d'Ottawa sortirent de nouvelles variétés, comme la Montagne Verte qui réussissait bien à Kamouraska. Nous avons régénéré notre production en quelques années. Il s'est formé un cercle agricole pour se procurer la machinerie nécessaire pour combattre les maladies. Nous avons acheté une pompe pour arroser les rangs avec de la bouillie bordelaise quand le mildiou causa la perte de récoltes entières. Les feuilles noircissaient et pourrissaient sur place. Puis il y avait la mouche à patate.

J'aime bien une patate qui a poussé dans une terre sèche et sablonneuse. La patate de terre grise devient noire et reste humide à l'intérieur. Les terres de fond, les terres à avoine comme on disait, ne faisaient pas une très bonne patate, même si les marchands les vendaient bien lorsqu'elles étaient un peu desséchées par l'entreposage. Nous avions, nous, un coteau de sable qui donnait une vraie bonne patate fleurie. Les cultivateurs de terre de fond venaient chez nous changer leurs patates pour leur usage avec les nôtres. La patate rose ne se trouve pas sur le marché, même si celle du Prince Édouard lui ressemble un peu.

## X. Une belle jeunesse

Je n'ai pas eu le temps de penser à mon orientation dans une carrière. Jusqu'à douze ans, j'ai suivi la petite école du rang, et au printemps de la cinquième j'ai dû aider pour les semences sans terminer mon année. Pendant tout l'été, mon père et ma mère ont parlé de m'envoyer à l'École modèle de Saint-Pascal où un maître d'école enseignait la sixième et donnait quelques rudiments d'anglais. Mon père avait de plus en plus de misère à marcher et avait l'intention de vendre la terre. Il avait même eu, vers 1914, au moment où les prix des produits augmentaient, une offre de quatre mille dollars pour la terre. Que pouvait-il faire avec quatre mille dollars? Acheter une maison au Village de mille huit cents piastres et prendre un magasin. J'aurais pu travailler sur les bateaux durant l'été et leur donner un coup de main à l'épicerie l'hiver. Puis il a pensé acheter une autre terre plus grande. Il a même pris une option sur une terre à Saint-Félicien. Dans les années d'après la guerre, les profits avaient augmenté et tous les cultivateurs prenaient le dessus. Mon père, à cette époque, a réussi à payer son hypothèque et à acheter des machines agricoles. Mais, encore là, les profits étaient grugés par une dette de cinq cents piastres qu'il devait rembourser à mon frère Michel.

Mon père avait de l'expérience, comme il me disait souvent, mais il a tout de même fait la folie de donner sa terre à Michel. Il était dans la cinquantaine et ma mère finissait d'élever sa famille. Mon père décide de donner sa terre à Michel, qui venait tout juste de se marier, tout en gardant sa maîtrise pen-

dant dix ans. Il aurait dû penser que la terre était trop petite pour faire vivre deux ménages, surtout lui, qui n'avait jamais pu vivre sans travailler en dehors. Michel a vite compris qu'il ne pouvait pas vivre sur une aussi petite terre, et puis les femmes ne s'entendaient pas. Sa femme était la cousine germaine de ma mère et elle n'était pas portée à obéir. Elle faisait à sa tête. Ma mère n'était pas une personne facile à vivre. Elle avait son caractère et sa manière de travailler. Michel ne pouvait rien décider, puisqu'il n'avait pas la maîtrise. Michel est parti mais la terre était encore à lui. Je n'avais aucun droit et mon père ne pouvait pas faire de projets. Il fut bien content de pouvoir se racheter à Michel pour cinq cents piastres.

Il discuta de son projet avec Michel lorsqu'il fit son voyage au Lac Saint-Jean pour le payer. Michel lui avait conseillé d'acheter la grande terre et de m'installer dessus, seul, pendant un an ou deux, le temps de la préparer à la culture et de couper le bois pour rebâtir la grange. Moi, j'avais le rêve de partir pour l'Abitibi. Je savais que je ne pouvais pas vivre sur notre petite terre de roches. J'avais lu des livres sur la colonisation et plusieurs de mes amis y étaient déjà. Mon père me répliquait :

— Je ne veux pas mourir en Abitibi.

Mais il était bien décidé à partir pour le Lac Saint-Jean. Tous les bonhommes de son âge, dans le rang, lui disaient :

— Comment? à ton âge! Pourquoi est-ce que tu ne veux pas rester mourir avec nous autres par icitte? T'en aller vivre si loin...

— Oui, mais j'ai un autre garçon là-bas.

— Ton garçon peut bien être obligé de revenir lui itou. J'aurais bien aimé le Lac Saint-Jean, surtout que la terre était bonne. Un bon jour il me dit :

— Je cré bien qu'on ira pas au Lac Saint-Jean. Tout aussi bien de mourir icitte!

Le courage m'a laissé. Il fallait que je reste avec mes parents

jusqu'à la fin puisque j'étais le dernier. Je ne pouvais décider de rien et j'ai fait ce que j'ai pu.

Il parlait de me faire instruire lorsque la terre appartenait à Michel. A l'automne, les récoltes terminées, il m'embarque dans la voiture et va voir le maître d'école à Saint-Pascal.

— Je voudrais bien le faire instruire.

— C'est bien tard. Les cours sont commencés depuis deux mois.

Il m'a fait passer un test et m'a accepté. Le professeur, un nommé Gosselin de Portneuf, avait un petit cheval de course et une petite voiture. Aussi mon père qui n'avait pas d'argent lui proposa de le payer en foin et en avoine.

Comme j'avais raté le commencement, j'eus bien de la misère à suivre les autres. Le maître nous passait des journaux anglais que je finissais par comprendre en m'aidant d'un dictionnaire, mais je n'étais pas capable de faire des phrases. J'aurais pu apprendre l'anglais si j'avais eu la base. Combien de fois mon père m'a-t-il trouvé endormi sur ma table de travail en essayant de faire mes devoirs d'anglais. Il éteignait ma lampe et me disait :

— Couche-toi. Si tu n'es pas capable de suivre à l'école, tu vas venir avec moi dans le bois.

J'avais trois milles à faire à travers champs pour aller à l'école soir et matin. J'arrivais à l'école les pieds mouillés et je passais la journée comme cela. Un soir, vers cinq heures et demie, au mois de décembre, je descendais la Montagne à Plourde, il faisait noir comme chez le loup et il y avait de la neige, je vois la cheminée de la maison qui flambe. Je savais qu'à cette heure tout le monde était à l'étable, excepté Marie-Rose et Marie-Anna qui faisaient leurs devoirs. Je voyais les étincelles qui passaient par-dessus la grande. J'ai couru comme un fou pendant un mille et demi, sautant une clôture à tous les arpents. J'arrive à la maison. Les petites filles ne s'étaient aperçues de rien. J'ai monté l'échelle, qui était toujours accotée

dans l'encoignure de la petite cuisine; à la course j'ai étouffé le feu avec une poche de sucre mouillée. Le tuyau de la chambre d'en haut était rouge. Après cette course, je n'étais pas très en forme pour apprendre l'anglais.

J'avais dans l'idée de faire mon année, mais je suis sorti avec un zéro. Dans le printemps, je fus obligé d'arrêter pour les semences. Nous semions à la main dans ce temps-là et il fallait quelqu'un pour herser. A l'automne, mon père n'était plus capable de payer l'école et il ne pouvait plus labourer. C'est à peine s'il avait pu sarcler son jardin et son tabac en se traînant à genoux. J'ai pris la charrue pour de bon. J'allais dans le bois avec lui. Il restait assis sur la sleigh avec son gros capot de poil de chèvre et il ne bougeait pas. Il ne voulait pas me laisser tout seul, à quatorze ans, dans le bois avec deux chevaux.

Les filles essayaient d'obtenir leur diplôme d'institutrice au couvent, et il n'était pas question qu'elles travaillent à la maison.

Je savais que jamais nous ne pourrions nous en sortir. Je n'avais plus d'ambition.

Nos ancêtres sont ceux qui ont pris les terres en bois debout. Les gens ont travaillé bien fort pour défricher, pour ouvrir de nouvelles paroisses. Surtout qu'en ce temps-là le bois ne se vendait quasiment pas. Le gros bois avait été ramassé d'avance par les grandes compagnies. Il ne restait que quelques grosses épinettes. Le bois de commerce devait être bien beau pour faire de l'argent. Ils s'en servaient pour construire leur grange et leurs bâtisses et ils brûlaient le reste. Ensuite il fallait dessoucher et dépierrer les terres. Il fallait de la main-d'œuvre. Une famille qui comptait trois hommes n'avait pas de misère. Sur notre petite terre, il n'y a jamais eu qu'un seul homme à travailler. En plus, il fallait travailler en dehors pour payer les taxes. Avant moi, mon frère Michel passait ses printemps à faire des fossés pour les autres à une piastre par jour ou vingt-cinq cennes de l'arpent. Michel était un homme très fort et il ne se fatiguait pas. Il arrivait dans le champ à sept heures le matin avec sa pelle, et quand la terre



était belle il pouvait travailler jusqu'au soir sans arrêt. On coupe les fossés du côté de la pesanteur du champ qui déboule. Il en prenait large et il sortait le tapon de terre en gardant ses mains sur la poignée et le manche de la pelle. Il était très demandé pour travailler aux fossés car il était d'avance. Sans le payer plus cher que les autres, il avait fait le double. Il était demandé dès l'hiver pour les travaux du printemps. Il ne travaillait pas beaucoup à la maison; à l'automne il était demandé pour presser le foin. Les gros cultivateurs préféraient garder moins de vaches et vendre le foin, qui demandait moins de travail. Le foin se vendait beaucoup dans le Nord. Michel en avait pour un mois et demi à chaque automne à presser pour tous et chacun.

La presse appartenait à un particulier, qui prenait un montant qui comprenait son temps, la location de la presse et la broche. Le cultivateur devait fournir les hommes. Il fallait deux hommes sur la tasserie, à partir du faite de la grange, pour jeter le foin, et un autre homme pour mettre le foin dans la presse. Tout le secret consistait à avoir un bon homme pour rouler une brassée de foin pour la déposer dans le foulon de la presse le plus vite possible. Le foulon était la pièce de machinerie qui poussait le foin. On appelait cette opération « engrainer la presse ». Le foin était pressé en balles et chacune des balles était séparée par un panneau de bois. Le panneau avait trois épaisseurs de bois : une sur le travers sur la face du dehors, une sur le long au centre et l'autre en dedans. Cette dernière épaisseur était percée de fentes où l'on passait la broche coupée d'avance de la longueur voulue. Il ne fallait pas mettre trop de foin dans le foulon, sinon les broches ne pouvaient pas attacher la balle. Il fallait faire vite, avant que la mécanique qui mesurait la longueur d'une balle laisse tomber un marteau sur une cloche. Il fallait crier « panneau » à celui qui engrenait le foin. Le panneau tombait avec la balle au bout et il fallait le reprendre et le placer à la portée sur la presse.

Plus tard, comme mon frère Michel, j'avais toujours la position de l'engrainage, car moi aussi j'ai couru les granges l'automne pour presser le foin, bien que j'étais déjà bronchite et

que la poussière me faisait mal. Je passais mes nuits à tousser.

Je roulais une brassée de foin et je la plaçais dans le foulon et, tout en la maintenant avec un pied, je ramassais une autre fourchetée de foin que les gars sur la tasserie m'envoyaient. Ils devaient bien faire attention de ne pas m'ensevelir sous le foin. Souvent, ils arrachaient une fourchetée qui pouvait bien contenir trois ou quatre rouleaux. Pour travailler vite, il fallait donc que le foin me soit donné en bonne condition pour ne pas être obligé de courir après, ou bien d'en rejeter une bonne partie à côté de la presse. Il fallait alors descendre de la presse pour y chercher des brassées. C'est la raison pour laquelle je travaillais toujours avec mes cousins Ernest et Henri, les fils de tante Joséphine, à qui la presse appartenait dans le temps.

Au début, les presses à foin pouvaient faire des balles de deux cents et même trois cents livres. La machine était en bois franc, et il fallait deux chevaux pour la faire fonctionner. Une balle pouvait faire le repas de deux chevaux. Et comme ce foin était surtout vendu dans les chantiers du Nord ce n'était pas très pratique car il fallait défaire à chaque fois une balle et en garder la moitié pour le soir. Lorsque les petites presses américaines sont arrivées sur le marché, tous les cultivateurs se sont greyés car elles travaillaient bien plus vite avec un seul cheval, tout en ne faisant que des balles de quatre-vingt-dix livres.

\*

Michel, mon frère, à vingt ans, était une belle jeunesse, bien enchairé, sans gras, rien que du muscle. Il mesurait six pieds et pesait cent quatre-vingt-dix livres. Quand il charroyait les bidons de lait de tout le rang, il n'arrêtait même pas pour ramasser les bidons de quarante-cinq gallons. Il les prenait par une poignée et les embarquait dans la voiture. Il aimait bien se colleter avec les voisins le dimanche après-midi, comme tirer la jambette ou tirer du poignet. Il était toujours le meilleur.

Tant que pour lui-même, il était un gars enjoué, mais nous n'étions pas à une époque où l'on pouvait avoir du bon temps. Nous étions de petits garçons jusqu'à quinze ans et tout d'un coup on se réveillait et l'on pesait cent cinquante livres. Pour

lui, comme pour moi, les travaux ont commencé à peine sorti de l'école. Nous manquions deux mois d'école par année dès l'âge de neuf ans. Nous n'avions pas le temps d'avoir une adolescence. Le dimanche après-midi, après avoir assisté à la messe puis dîné à la maison, il était déjà presque deux heures. Il n'y avait pas grand-chose à faire, à part soigner les animaux, alors il partait faire un tour au rang des Côtes et jaser avec les jeunes de son âge ou bien il se déchargeait, prenait le fusil, et passait l'après-midi dans le bois. Il y avait deux places pour la chasse, soit au pied de la Montagne à Plourde, sur notre terre, soit la cédrière qui s'étendait sur trois arpents de large et un mille de long. Il revenait souvent avec un lièvre ou une perdrix. Aussitôt que je fus assez vieux pour prendre le fusil, j'ai passé mes après-midi dans la Montagne, à chasser le lièvre.

Nous avions un vieux fusil à amorce qui se chargeait par la gueule. Cela pouvait prendre sept à huit minutes pour le recharger et Michel manquait beaucoup de gibier à cause de cela. Un jour qu'il bûchait, le fusil, comme d'habitude, à côté de lui chargé pour le chevreuil, il voit un beau chevreuil à belle portée. Il réussit à saisir son fusil et il s'allonge sur le sol, tout en plaçant son amorce. Il tire mais l'amorce ne fait qu'un petit pet et la charge ne part pas. Il se fâche et prend une autre amorce qui ne donne pas plus de résultat. Il était tellement fâché qu'il frappa le fusil contre un arbre au risque de se tuer. Le canon était plein d'écorce et de terre et il ne pouvait plus l'amorcer, de peur que le canon éclate. En revenant avec sa charge de bois, il raconte son histoire à mon père.

— Le vieux fusil est fini. Je veux un fusil à cartouches.

Mon père et Michel partent pour Saint-Pascal où ils achètent un calibre douze à un coup. Il coûtait quatre piastres et ce n'était pas qu'un petit achat. Le vieux fusil encore chargé était accroché dans le hangar. On nous interdisait d'y mettre les pieds de peur que le fusil parte soudain. Durant l'été, Michel s'est organisé pour décharger ce fusil : il l'attacha avec de la broche à une clôture, puis, avec une longue broche qui se terminait en vis, tout en se tenant de côté, il est parvenu à enlever l'écorce dans le canon. Puis il a réussi à enlever un peu de bourre et à faire sortir le plomb. Mon père lui dit :

— Ne va pas trop loin avec ta broche, car elle peut faire une étincelle. Il vaudrait mieux faire partir la charge avec des amorces.

Ils ont rempli le grain, qui est le petit tuyau qui communiquait le feu au canon de poudre, et mis une amorce après avoir attaché une corde d'une douzaine de pieds à la clenchette du fusil. Le coup est parti en tirant sur la corde. Mon père prit le fusil et cassa la crosse en le frappant par terre.

— Comme ça, plus personne ne pourra jouer avec ce fusil.

Malgré cela, j'ai pu tirer avec ce fusil, même s'il n'y avait plus d'amorce. J'ai monté la poudre dans le grain, puis, au lieu de l'amorce, j'ai utilisé un bout de paille. J'avais attaché le canon à une pagée de clôture avec de la broche. Je m'étais organisé un bâton avec une écorce au bout pour allumer la paille. Ma charge était bien trop forte car le canon a éclaté au bout.

Un beau jour, Michel et sa femme partirent pour rendre une visite aux beaux-parents, et ils ne sont jamais revenus. David et moi avions fait le voyage avec eux, dans la même voiture. Nous avons couché chez notre oncle Elisée, le frère de ma mère. Le dimanche matin, tout le monde allait à la grand-messe. Michel était là, il est venu nous parler après la messe.

— Vous ramènerez la voiture tous les deux. Je reste icitte toute la semaine. Le beau-père n'a pas fini ses foins et ils ont beaucoup d'ouvrage.

Nous sommes revenus à la maison le dimanche soir, après avoir fait notre tournée à Rivière-Ouelle comme nous avions l'habitude David et moi. A peine arrivés, papa nous demande :

— Comment se fait-il que Michel ne soit pas avec vous autres?

— Il nous a dit qu'il passait la semaine à Rivière-Ouelle.

Mon père savait bien que plus rien n'allait entre eux, à cause des femmes. Je ne m'étais encore aperçu de rien. J'ai entendu

discuter mon père et ma mère au sujet de David qui devait prendre la grande école à Saint-Pacôme avant d'entrer au collège. Ils pensèrent un moment le retirer de l'école, mais ce n'était pas faisable puisque mon oncle, le curé Chenard, avait décidé de payer ses études. Ils étaient convaincus que Michel ne reviendrait plus et qu'ils devraient vivre seuls. Ils ont été chercher sa vieille valise dans le hangar et ils y ont mis tout son linge. Mon père a même caché le fusil à cartouches dans le foin, parce qu'il avait peur que Michel ne l'apporte. Au bout d'une semaine, Michel est revenu à la maison, avec son beau-père, pour dire qu'il ne pouvait plus vivre sur la terre et qu'il s'était trouvé un travail.

Mon père était mal emmanché. C'est à ce moment qu'il m'a retiré de l'école pour faire les travaux. Nous n'avions alors que la moissonneuse-javeleuse et il fallait engerber le grain et l'attacher avec des harts. Mon père retrouva le fusil dans la tasserie, mais il le tint caché car il avait toujours peur que Michel ne le voie et le reprenne. Michel a travaillé quelque temps à la journée pour les récoltes, puis, avec ses beaux-frères, il a passé un gros hiver à bûcher sur leur terre à bois. Au printemps, il s'est trouvé un emploi sur la ferme du ministre Caron à Sainte-Louise. Le logement était fourni et il prenait sa vie sur la terre. Comme il avait des enfants tous les ans et que la ferme ne le payait pas beaucoup, il est parti travailler sur les chemins de fer. Il a pu s'acheter une terre, qui valait bien huit fois plus que la nôtre, au Lac Saint-Jean. Il gardait une vingtaine de vaches et il avait encore du bois. Il était situé à un endroit impossible. Il n'avait pas de chemin pour se rendre au Village; il devait prendre un bac pour traverser une rivière, mais le gouvernement n'accordait pas toujours les octrois pour l'entretenir. Ce qui n'était pas tellement pratique. Puis la construction du barrage de l'Île Maligne a provoqué l'inondation d'une partie de sa terre. Michel était tranquille sur sa terre. Il avait une belle grange, mais sa maison était vieille et toute désamain, c'est-à-dire que rien ne coordonnait dans la maison : la cuisine était trop grande, les chambres trop petites. Il a élevé sa famille à l'ancienne méthode, en écoeurant ses enfants avec du gros travail, le manque de

confort et l'ancienne nourriture. Les garçons et les filles, à peine avaient-ils dix-huit ans qu'ils filaient. Bien qu'il ait eu douze enfants, il est resté tout seul avec sa femme sur cette grande terre de trois cents acres. Il a essayé quelques années de travailler, mais il n'était plus capable; alors il est parti rester avec une de ses filles pendant une dizaine d'années. Ses garçons, après avoir bûché pendant quelques années, se sont acheté un camion en société et, profitant de l'essor des mines de Chibougamau, ils ont monté une grosse compagnie de transport.

A part David le notaire, mon père, mes frères et moi, nous avons fait une vie de chien, une vie de misère. Nous avons tous changé de métier deux, trois fois. Michel, lui, avait tout de même un peu de biens, même s'il avait quasiment donné sa terre.

## XI. La forêt et la colonisation

J'avais dix ans lorsque je suis allé dans le bois pour la première fois. Maman ne voulait pas que mon père passe des semaines, tout seul, à préparer le bois. Toutes les années, à la fin des travaux sur la terre fin novembre début décembre, il fallait monter pour bûcher le bois de chauffage et sortir le bois de pulpe qui avait été coupé durant l'été. Si les chemins étaient bien enneigés, nous montions avec deux chevaux. On sciait le bois en douze pieds, puis on l'ébranchait et l'écorçait, et comme souvent il n'y avait pas assez de neige pour que les sleighs puissent passer sans accrocher dans les souches nous traînions les billots avec un cheval attelé au bacul.

Généralement, David et moi, nous avons écorcé les arbres pendant l'été. Le bois qui n'était pas pleumé ne se vendait pas, dans le temps. Ce n'était pas qu'une petite job. Le soir, nous avions les mains écartillées, prises dans la gomme d'épinette et dans les aigrettes, que nous enlevions avec de l'huile à lampe : la peau nous décollait.

Il n'y a pas de bois le long de la côte et les cultivateurs de Kamouraska étaient bien obligés d'aller chercher leur bois plus loin dans les terres. Mon père avait acheté quelques lots de colonisation vers 1905. Le gouvernement, voyant qu'il n'y avait pas moyen de cultiver des terres où aussitôt qu'un sapin renversait tout ce que l'on voyait ce n'était que des roches grosses comme le poing, préférait vendre ces terres aux cultivateurs de Kamouraska qui se lamentaient depuis longtemps de ne plus avoir de bois et qui en volaient sur les terres de la Couronne. La terre à bois était beaucoup trop loin, quinze

milles environ, pour que l'on puisse s'en occuper vraiment. Lorsque nous pouvions y aller, nous étions toujours pressés par le temps et nous ne prenions pas le temps de nettoyer, de dégager les beaux arbres. Nous bûchions le bois de pulpe au travers des gros arbres que nous conservions pour la construction, mais le vent avait alors bien plus de prise. Sur le côté sud du Lac, il y avait une cinquantaine de belles grosses épinettes. En l'espace de dix ans, elles furent toutes renversées. Nous en avons fait des madriers.

Le camp en bois avait une vingtaine de pieds de long et quinze de large, et les murs avaient une hauteur de sept pieds. Les espaces entre les troncs d'arbres, à peine équarris à la hache, et les joints étaient bouchés avec de l'étaupe et de la guenille enfoncées avec des coins en bois. Puis de longs billots de sapin, fendus à la hache sur une longueur de seize pieds, faisaient le toit que l'on recouvrait d'écorce de bouleau, puis de terre. Le camp était collé sur une butte, il n'y avait qu'à envoyer de la terre sur l'écorce. Il y avait un comble en planches qui retenait un tuyau. Il est surprenant que le feu n'ait pas pris là-dedans, car il suffisait de brasser le poêle un peu et les étincelles sortaient à plein tuyau, et le bois avait eu le temps de bien sécher depuis le temps que le camp était construit. Le toit était bien étanche. La neige n'entrait pas du tout. Quelquefois seulement, il a fallu monter pour enlever la neige.

Dans le camp, il y avait un poêle, une table et une petite armoire peinte en bleu dans le genre des meubles d'autrefois, que nous avons apportés de la maison. En face du poêle, il y avait un espace pour le bois. Il n'était pas question, lorsque nous étions là pour une semaine, de nous amuser à couper du bois tous les soirs. Le soir même de notre arrivée, il fallait scier du bois jusqu'à minuit. Nous apportions toujours quatre, cinq billots d'épinette très secs. On partait le poêle avec le bois sec, puis on jetait du bouleau vert et gelé, ce qui donnait une très bonne braise. Le devant du poêle était bien rempli de bois plus beau que celui que l'on brûlait à la maison. Comme cela, nous n'étions pas obligés de nous rhabiller tous les soirs



pour scier le bois dehors. Après avoir bûché toute la journée, nos vêtements étaient tout trempés. On changeait de sous-vêtements et de culotte.

Tout juste à côté du bois, nous avions un grand bed où l'on pouvait coucher à huit, la tête au mur et les pieds vers le poêle. On se faisait de bonnes paillasses à la maison avec de la paille d'avoine que l'on jetait au printemps.

J'avais seize ans lorsque je suis allé tout seul dans le bois pour la première fois. Je devais y aller avec mon cousin Ernest. Le dimanche soir je lui avais demandé :

— On monte demain matin pour bûcher?

— Oui, on va monter demain.

J'étais prêt à partir vers six heures et demie, il faisait encore brun. J'étais déjà dans le bois lorsque la tempête a pris. Je ne m'en apercevais pas beaucoup. Depuis trois semaines, personne n'avait été au camp et j'avais de la neige jusqu'à la ceinture. Il a fallu déblayer l'entrée des chevaux et la porte; faire une bonne attisée dans le poêle et rentrer les chevaux; percer un trou dans le lac pour leur donner à boire et leur mettre une couverture sur le dos. Je n'ai mangé que vers trois heures. Mon cousin n'est arrivé que le mercredi soir. Il aurait pu m'arriver un accident. Je ne pouvais jamais compter sur lui. Il parlait toujours en traînant, il semblait toujours surpris et jamais certain.

Pour un seul homme, conduire deux voitures demandait tout un apprentissage. Je partais à six heures du matin, je chargeais deux voyages et je repartais pour arriver que vers quatre heures de l'après-midi sans même avoir diné. Je m'apportais des beurrées de cretons et des biscuits et je croquais cela en chemin car elles gelaient tout de suite. A Saint-Pascal, je coupais par la Montagne et je passais à travers champs. Aussi ils me voyaient descendre la Montagne au bout du rocher et, tout de suite, ils mettaient le dîner à chauffer. Généralement de la soupe, dans laquelle se trouvaient des patates et un bon morceau de lard. Je détélais les chevaux, je mangeais,

puis je déchargeais mon voyage. De jour en jour, le tas de bois montait. Lorsqu'il y en avait dix pieds de haut et douze pieds de long à partir de la petite cuisine, nous avions tout ce qui était nécessaire pour chauffer une année durant. Il arrivait que nous avions le temps, à la fonte des neiges, de couper notre bois. Il arrivait que nous engagions le Pit à Béline avec son moteur à gazoline, mais je me souviens plus du sciage au godendart à tous les jours. Nous faisons toujours notre bois une année d'avance pour qu'il ait le temps de sécher. Le bois vert brûle mal, excepté le bouleau. Pour chauffer, nous n'étions pas difficiles : de la plaine, du peuplier, du bouleau. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas de bois franc sur la terre à bois, sauf quelques merisiers que l'on gardait pour nos sleighs.

L'épinette et le sapin se vendaient comme bois de pulpe. On faisait quasiment une coupe à blanc sur deux cents pieds de long et de trois cents de large. On essayait tout de même de laisser des pousses de quatre, cinq pieds. Nous laissons les arbres à sécher pendant le reste de l'été et on ne le charroyait qu'à l'hiver. Le bois séché est évidemment moins pesant. Lorsque le temps était bien froid et gris, que le voyage criait sous les lisses des sleighs, nous chargions plutôt le bois de pulpe parce que cela faisait une différence de quatre en le alissant à la Station de Saint-Pascal. Si le chemin était beau, on descendait le bois de chauffage et de construction jusqu'à la maison. Nous avions une expression de l'hiver : « le chemin est coulant ». La neige est soit rude ou glissante. Avec le doux temps la neige est coulante, c'est-à-dire que ça glisse bien. L'expression s'employait tout autant pour les voitures et le travail que pour la marche à pied. Lorsque le chemin est coulant, le cheval peut tirer une double charge.

Plusieurs voisins se servaient de notre camp, ce qui était bien bâdrant parfois. On essayait bien de s'entendre pour ne pas être ensemble, mais il arrivait, alors que nous étions déjà quatre, cinq hommes et chevaux, qu'il s'en rajoutait un autre avec son cheval pour trois jours. Une année, le gars qui avait le troisième lot avait décidé de tout couper son bois et il avait engagé des hommes. Pendant la semaine où ils construisaient

leur camp, ils sont restés avec nous autres. Nous étions pas mal organisés en fait de manger, car nous avions apporté de la maison un grand chaudron de beans, un rôti de porc, du lard salé et de la farine pour les crêpes. Mais le bonhomme Ouellet n'avait rien de cuit et tous les soirs il faisait un chiard : rôtir quelques grillades de lard dans le fond du chaudron, qu'il remplissait ensuite de patates et d'oignons. Ça n'avait pas de bon sens de voir ces hommes debout autour du poêle, un pied sur le rebord du banc. Et manger sur le bed non plus, ça n'a pas de sens. Nous avons donc arraché la table du mur pour lui faire des pattes croisées, afin que tout le monde puisse s'attabler autour.

Le pire de tout, alors que nous nous étions dépêchés à manger avant qu'ils n'arrivent, Ouellet s'amène avec un lièvre gelé qu'il avait pris dans ses collets. Le poêle chauffait raisonnablement, bien que, dans un poêle à deux quarts, la partie d'en haut n'est pas tellement chaude. Il ramasse son lièvre et l'envoie sur le poêle pour être capable de le pleumer.

— On mange un ragoût de lièvre à soir!

— Es-tu fou? Un lièvre pour sept hommes.

— Tout le monde va en avoir le goût. Avec trois ou quatre bons morceaux de lard là-dedans, ça suffira.

Nous autres on s'en sacrait bien, nous avions soupé. On se couche sur le bed qui n'était en fait rien qu'un grand panneau qui allait d'un mur à l'autre sur une longueur de sept pieds. Nous couchions tous côte à côte là-dessus, enroulés dans nos couvertes. Les hommes avaient faim et ils mangeaient une galette blanche dont ils avaient une taie d'oreiller pleine, avec de l'eau, en attendant, pendant que le bonhomme surveillait son lièvre. Tout à coup :

— Ça sent le poil brûlé, Ouellet! Ton lièvre est en train de brûler.

— S'il brûle, il doit bien être dégelé.

Il pleume son lièvre, met quelques morceaux de lard dans le chaudron et il laisse tout cela rôtir une bonne secousse. Puis ils ont ajouté une chaudiérée de patates. Ils n'ont mangé qu'à onze heures du soir, dans le chaudron, au bout de la table.

Ils étaient tous des gars habitués au bois. Ils couraient les bois, d'un chantier à l'autre, depuis l'âge de douze ans. Nous ne connaissions rien au prix de ces hommes-là. Ouellet a fait fortune en coupant le bois de son lot. Cela valait bien la peine de construire un camp. Il avait fait tout le relevé des cantons en haut de Saint-Bruno. Chose curieuse, il avait arpenté lui-même son lot.

\*

Comme aujourd'hui, la politique jouait un rôle dans ce temps-là. Dans toutes les paroisses, il y avait des organisateurs de partis, ce qui faisait que le pire des députés pouvait se faire élire par le meilleur organisateur. Dans la politique, il n'était pas question de démocratie. D'ailleurs, il n'y a jamais eu de député élu démocratiquement, disons par la force des choses; tout cela n'était qu'une simple question d'organisation.

Tout le monde donnait dans le panneau, parce qu'ils ne connaissaient rien. Avec les libéraux, il semblait que nous avions la paix et la prospérité. Les bleus ne rapportaient que la chicane et la misère. Les organisateurs, dans le temps des bleus à Ottawa, distribuaient des contrats à qui ils voulaient car il se faisait pas mal de chemin de fer dans ce temps-là. Généralement, les bleus envoyaient les gros contrats en Angleterre, tandis que quand les libéraux étaient au pouvoir le travail restait au pays.

Déjà les terres de la Couronne avaient été quasiment données aux grandes compagnies anglaises de papier, quand la politique de colonisation a commencé. Les organisateurs du parti libéral de Saint-Pascal, voyant que le gouvernement

voulait faire du zèle pour aider les grosses familles à agrandir leur terre, ont voulu en profiter en ouvrant les Cantons de Saint-Bruno à la colonisation. Tous les gros cultivateurs ont pris des lots et ils les ont défrichés. Le gouvernement donnait les terres à condition qu'elles soient défrichées et ensemencées dans les trois ans. En fait, il n'y avait que les platins, c'est-à-dire les côtés de la rivière du Loup, où il y avait quelques bonnes passées de terre. A part quelques-uns, comme les Rivard, les Lagacé, les Vallon, etc., qui avaient des terres extraordinaires, les autres, les familles les plus pauvres de Saint-Pascal et de Kamouraska, sont tombées sur de maudits nids de roches. Ils ont bien essayé de faire de la terre, mais au bout de trois ans ils ont bien vu que c'était impossible : ils ne ramassaient que des roches. C'est bien simple, les arbres renversaient avec des charges de roches, comme sur notre terre à bois. Et ce n'était pas un fait unique à Saint-Bruno. Des Alléghanis, vis-à-vis de Rivière-du-Loup, sur toute la largeur jusqu'à L'Islet, il n'y avait qu'une seule passée de terre. Tout le reste ne faisait que des terres de roches. Le haut de Sainte-Hélène, Saint-Bruno, Saint-Onésime et Mont-Carmel étaient tous au même niveau. Les cultivateurs, au bout de cinq ans, restaient encore dans des camps de bois rond. Ce n'était pas de leur faute, ils avaient pris cela parce qu'il n'y avait pas d'autres terres. Ils étaient réellement pauvres et ils ont eu bien de la misère. Je passais dans ces rangs-là pour me rendre à la terre à bois. Ils faisaient un arpent de large sur deux arpents en culture dans une terre jaune et le reste du terrain était couvert de mules de roches hautes comme un homme. Pas un instrument aratoire pouvait passer là-dedans. Ils laissaient prendre la broussaille et, au bout de cinq à dix ans, ils coupaient et brûlaient pour semer dans la cendre. Ils avaient une telle récolte de foin que la grange n'était pas assez grande. L'année d'ensuite, la récolte diminuait. Ils ne gardaient que quelques animaux, surtout des moutons, en plus d'une vache et d'un cheval.

Saint-Bruno était complètement renfermé. Les gens devaient faire six milles dans le bois avant de sortir dans le premier rang. Ils se sont repliés sur eux-mêmes et ils se mariaient

entre voisins, ce qui faisait encore du même et du pareil. Ils organisaient leurs petites veillées entre eux, dressaient leurs plans et se racontaient leurs histoires. Pendant au moins deux générations ils sont restés dans une société fermée sans véritable contact avec les autres. En fait, tout le rang de la Croix, une vingtaine de familles, était de la même potée. Le pire rang de la Paroisse. Les petits gars, à douze ans, n'allaient plus à l'école. Ils commençaient à être des hommes et des fiers-à-bras. Ils n'avaient pas d'éducation et ils étaient élevés à sacrer et à cracher partout.

Avec leurs manières, ils n'étaient pas au diapason et ils étaient la risée de tout le monde. Les gens des paroisses d'En Bas les trouvaient sans dessein. Quand on disait « ça vient de Saint-Bruno », ça voulait tout dire. Durant l'été, les dimanches après-midi, ils décidaient de descendre à Kamouraska. Ils apportaient leurs boissons : de la bagosse, du vin de patates, de pissenlits, de betteraves et de la bière de bibittes. Ils amenaient des filles de Saint-Bruno qui n'étaient pas mieux qu'eux autres et, cinq, six voitures une à la suite de l'autre, ils arrivaient à Kamouraska, un peu chaudettes et enhardis. Jamais nous ne serions descendus au Village sans notre gilet. Eux autres, le gilet débarquait ce n'était pas long. Leurs beaux bracelets en élastique rose au bras, ils enlaçaient les filles par le cou en chantant à tue-tête. Ils ne nous achalaient pas, ils restaient entre eux autres, faisant bande à part.

Les filles de Saint-Bruno travaillaient comme servantes un peu partout, tandis que les gars, à douze ans, la grosse chique dans la gueule et la pipe au bec, partaient pour les chantiers tout l'hiver. Ils n'avaient pas peur de la misère dans le bois et les mouches noires ne les dérangaient pas. L'été, ils travaillaient dans les moulins à scie.

Les deux rangs établis sur chaque côté de la rivière n'avaient rien en commun avec le reste de Saint-Bruno. Ils avaient toutes les charges de la Paroisse. Ils faisaient instruire les enfants, plusieurs sont sortis notaires, agronomes, médecins, et les filles passaient par l'École ménagère de Saint-Pascal.

L'oncle de mon père, Thomas Michaud, était établi aux

limites de Saint-Bruno et de Saint-Pascal; en fait, dans le cinquième rang de Saint-Pascal qui était le premier rang de Sainte-Hélène. L'oncle Thomas avait été aux États-Unis avec le grand-père Georges et il s'était marié avec une Pelletier de Sainte-Hélène qui vivait à Nashway. Ils sont revenus avec de l'argent et ils ont acheté une terre à Sainte-Hélène.

## XII. Les maladies et la mort

Je n'ai fait les chantiers que deux hivers, et encore : je suis tombé malade pendant le premier et je suis revenu à la maison où il y avait de l'ouvrage dans le bois. J'espérais bien y retourner, une fois les travaux terminés, mais le printemps est arrivé et je n'avais pas la santé pour faire la drave. Je ne pouvais plus laisser mon père tout seul sur la terre, ce qui était malheureux, car j'aurais pu faire beaucoup d'argent.

La vie dans les chantiers était dure. A l'automne, les camps venaient tout juste d'être construits et tout était bien propre. Mais comme il y avait toujours des gars qui portaient les poux à l'année ils greyaient les autres. A un moment donné, les cent cinquante hommes du camp se sentaient piqués dans le cou et dans le dos. Et ça puait le diable, là-dedans, même si on lavait notre linge tous les dimanches dans de grandes cuves. Le pire moment pour les poux était au printemps, quand les bûcheux partaient. Ceux qui restaient pour l'entretien des chemins, pour soigner les chevaux, avaient beau se réfugier dans un coin du camp, il fallait bien que les poux vivent, alors ils se précipitaient tous sur ceux qui restaient. En retournant à la maison, je ne suis même pas entré, je me suis déshabillé et je me suis lavé comme il faut et en règle. Les poux s'en allaient au lavage, puis cela prenait quatre jours au peigne fin pour enlever les œufs. Le linge restait au froid dehors.

Un des gros funs dans les chantiers consistait à brûler les pets, comme ils disaient. Ça entrerait bien dans une histoire des coutumes. Les gens font n'importe quoi pour s'amuser



quand ils passent de grands hivers dans les camps. Ces quarante hommes dans un camp ne savaient plus que faire pour passer le temps. Pendant la semaine, il n'y avait pas beaucoup de temps pour s'amuser. Après avoir soupé, vers huit heures, nous faisons sécher notre linge autour du poêle, puis à neuf heures les lampes se baissent car, le lendemain matin, le travail commençait à cinq heures. Le samedi soir, on pouvait veiller : jouer aux cartes, aux dames et faire des tours de force comme tirer à la jambette, etc., tirer au raide. Comme les hommes mangeaient beaucoup de fèves au lard, il y en avait toujours qui lâchaient des pets à ne plus finir. Leur fun consistait à se coucher sur le dos, à s'envoyer les pattes en l'air, les culottes baissées, et à pousser un bon pet. Un autre tenait une baguette allumée devant et ça faisait une longue flamme bleue. Plusieurs s'obstinaient et prétendaient qu'ils faisaient une flamme plus longue, et alors s'organisaient des concours de brûlage de pets.

Je n'ai jamais compris comment il se fait qu'il n'y ait pas eu plus de gens malades dans les camps où il n'y avait pour ainsi dire pas d'hygiène. Les toilettes, ce n'était pas très compliqué dans les chantiers : en arrière du camp, on creusait une tranchée entre deux arbres sur lesquels on attachait une longue baguette de bouleau juste au-dessus de la tranchée. Il suffisait de baisser ses culottes et de s'appuyer sur la barre et tout tombait dans la fosse. Le soir, après le souper, on se retrouvait bien une dizaine sur la barre parce que tout le monde avait envie en même temps. Nous étions habitués à cela et tout allait bien. A part le curé, le médecin et le notaire, personne n'avait de toilettes à eau. Il n'y avait pas de gêne, nous étions tous pareils. Il y avait des toilettes dans les granges et, en général, les hommes y allaient souvent, même l'hiver. Dans la maison, la toilette sentait le diable, surtout avec les seaux en bois qui prenaient l'odeur. Les seaux en granit étaient mieux, mais ils ne pouvaient pas être transportés par un enfant. Il n'était pas drôle de vider le seau tous les jours dans le champ, entre la maison et l'étable. Au début, mon père faisait cette job, puis ce fut mon tour. Quand il y avait de la visite, il fallait vider deux fois par jour. Parfois, alors que je descendais avec le

seau, il y avait de la visite. Je remontais en vitesse en remettant un catalogue là-dessus. Dans plusieurs maisons, il n'y avait pas de toilette, mais seulement des pots de chambre, et tout le monde vidait son pot le matin.

Mais l'hiver ce n'était pas des farces. Je me souviens encore d'un matin où j'avais pris un bon gros déjeuner avec du lard avant de monter, à travers champs, pour le bois avec une petite poudrière à ras de terre. Je courais tout le temps pour faire trotter les chevaux, sautant d'une sleigh à l'autre pour me tenir les pieds au chaud. C'est alors que la grosse envie m'a pris. Je n'étais pas capable d'endurer jusqu'au bois où j'aurais été à l'abri. J'arrête les deux sleighs et, appuyé sur une clôture, en plein champ, j'enlève mon makina, un genre de canadienne, ôte mes mitaines, enlève le gilet et quelques chemises pour détacher mes bretelles, et je m'écrase dans un trou avec la poudrière juste dans la figure. Bien gelé, je vais ensuite chercher le papier de mon lunch pour m'essuyer. Et il avait fallu que je fasse vite parce que les chevaux s'en allaient. J'ai gelé, c'est effrayant.

C'était bien beau l'hygiène. Nous faisons notre gros possible, mais il était dangereux de se laver les cheveux. On risquait une pneumonie ou quelque maladie du genre. On ne se lavait les cheveux que deux trois fois par année et il ne fallait pas sortir le lendemain. Les filles ne se lavaient les cheveux qu'une fois par année, quand il faisait chaud et beau en été. Et puis il n'y avait pas de salle de bains dans les maisons, et l'eau chaude il fallait la faire chauffer sur le poêle. La seule cuve de la maison servait pour laver les enfants. Les autres se lavaient à l'eau froide de par la ceinture et les bras. Nous étions habillés avec une grosse combinaison de laine, des chemises en flanelle, et par-dessus tout cela un gros gilet. Aussitôt que l'on travaillait avec cela sur le dos, on prenait un véritable bain turc et la combinaison en laine frottait et dégrassait pas mal. On se lavait en travaillant, par la transpiration.

La maison ne sentait pas parce que tout était peinturé. Autrefois, les maisons étaient blanchies à la chaux à l'intérieur

à tous les trois ans. Ceux qui gardaient les maisons sur le bois naturel, la senteur s'imprégnait plus facilement. Les murs étaient lavés une fois tous les printemps et les planchers une fois par semaine à la caustique.

L'été, nous portions des camisoles et des caleçons de laine tricotés à la broche. Une fois, j'ai essayé de porter du coton, mais c'était un plan pour attraper mon coup de mort. Le coton est bon dans le jour lorsque l'on travaille et qu'il fait chaud, mais aussitôt que cela fredit un peu, le soir par exemple, le frisson nous prenait. C'est du moins ce que l'on nous disait, même s'il me semblait que le coton avait l'avantage de sécher plus rapidement, tandis que la laine fredissait et restait mouillée. Les hommes dormaient dans le fournil l'été, à côté de la maison, et nous gardions nos camisoles et nos caleçons. Il ne faisait jamais bien chaud le long du Fleuve et nous avions des couvertes de laine.

•

La première année où j'ai pris la charrue pour de bon, comme on dit, je me souviens qu'au printemps j'avais des crampes au ventre, je toussais et je respirais avec peine. Un matin, en apportant le lait à la beurrerie, je passe voir le docteur Sirois pour lui dire le mal que j'avais à travailler dans les fossés, le printemps, les pieds toujours mouillés, que j'avais tellement mal à l'abdomen que le ventre voulait me fendre. Il m'a donné six pilules en me disant que je faisais une névralgie intestinale. Le mal s'est arrêté et j'ai abandonné de tousser. A partir de ce moment-là, surtout lorsque je courais à ma force pour faire entrer les cochons dans leur clos, la respiration me bloquait brusquement et j'étais obligé de me jeter ventre en bas dans une levée de fossé ou sur une roche pendant une vingtaine de minutes pour reprendre mon souffle. A tout moment je prenais des rhumes. Lorsque le gouvernement envoya des infirmières dans les villages pour détecter la tuberculose, j'avais été me faire examiner. L'infirmière m'a dit alors que j'étais bronchite. Le docteur Lapointe confirma le fait que j'avais une bronchite chronique et qu'il n'y avait pas de moyen

de guérir. Je suis toujours resté avec cette idée. Je prenais un peu de gin pour arrêter de tousser. Puis, lorsque je travaillais à Lachine près de Montréal, je toussais tellement que ce n'était plus endurable pour les autres. Ils me dirent :

— Tu as la toux bien creuse. Va donc à l'Institut Bruchési.

Un matin en revenant de travailler, je m'arrête à l'Institut qui était, dans ce temps-là, sur la rue Sainte-Catherine. Je n'avais pas de rendez-vous. Je m'étais dit tout à coup : « Vaut mieux que je ne mange pas, le docteur ne veut passer les examens qu'à jeun. » Je ne mange pas et je ne passe qu'à midi. La salle d'attente était pleine de petits vieux qui toussaient et crachaient. Ils ne m'ont pas passé de radiographie, ce n'était pas encore sérieux à ce point. Je dis au médecin :

— Je tousse.

— Craches-tu? Quelle forme de crachats? Quelle couleur?  
Comme il ne disait rien d'autre et que j'insistais un peu, il se choque.

— Tu n'es pas tuberculeux, tu es bronchite!  
Pas sympathique du tout, le médecin.

— Il n'y a pas un moyen de soulager?

— Une bronchite, quand on l'a, c'est pour la vie!

Je suis sorti de l'Institut en beau maudit et il s'est passé pas mal de temps pour que j'y retourne passer des radiographies.

Il y avait des séances de radiographie dans les usines où je travaillais, mais la carte revenait toujours avec la mention « négatif ». Le docteur Langlois, de l'Institut Bruchési, qui avait pour ainsi dire changé d'administration, m'a sauvé. La petite fille qui était à la réception m'a demandé :

— Est-ce que vous voulez une radiographie des poumons ou des bronches?

— Les deux, probablement. Je voudrais bien rencontrer un médecin qui traite les bronches, car depuis l'âge de dix-sept ans l'on me dit que je suis bronchite chronique.

Je passe les radiographies et il me dit :

— Tu ne fais plus de bronchite, mais de l'emphysème.

Et il m'explique dans le détail de quoi il s'agit. J'ai pris des pilules pendant un bout de temps et il m'a fait prendre des traitements à l'oxygène que je respirais dans un masque. Au bout de six mois, il m'a montré d'autres radiographies où j'ai pu voir une diminution des ombres. Mon mal ne s'est pas arrêté, mais il peut se contrôler un peu. Le docteur Langlois est mort, aujourd'hui.

\*

De mon temps, les médecins n'avaient pas la connaissance ni la compétence d'aujourd'hui, mais avec les données qu'ils avaient ils faisaient un excellent travail médical. De toutes manières, les maladies demeuraient une chose bien mystérieuse et il n'y en avait que deux sortes : celles dont on mourait et celles dont on réchappait. Et il était rare que les gens guérissent, car le médecin arrivait toujours trop tard. Les personnes mouraient à tout âge et il en mourait souvent avant la trentaine. Les femmes surtout mouraient en couches ou des conséquences d'un accouchement sans doute. Le médecin n'était appelé que lorsqu'une personne ne pouvait plus se lever ni manger pendant trois, quatre jours. Après avoir épuisé tous les remèdes de bonnes femmes, de grand-mère si l'on peut dire, ils se décidaient à aller chercher le médecin qui devait alors soigner une personne qu'il n'avait jamais vue, à la dernière minute.

Un de nos grands principes était que la chaleur était bonne. Maman faisait des emplâtres avec de la graine de lin passée dans l'eau chaude et mêlée à de la graisse qu'elle nous mettait sur le ventre pour garder la chaleur, ou bien un sac de gros sel chauffé dans une casserole. Il y avait aussi la mouche de moutarde et la ponce au gin. Pour combattre une fièvre, on épluchait une patate et on la coupait en tranches que l'on appliquait, en ajoutant du poivre, sur le front, bien serrées avec un mouchoir. Au printemps, pour chasser les mauvais

repas de l'hiver, tout le monde avalait des purgatifs faits d'un mélange de mélasse et de soufre.

Beaucoup de remèdes de bonnes femmes se composaient de plantes. Comme par exemple la mortelle, une fleur blanche qui abaissait la température, les cotons de framboisiers contre la diarrhée, les écorces de trembles qui chassaient les vers, les grains de citrouille qui faisaient uriner, le plantin qui arrêta le sang. Sur une coupure, on appliquait une couenne de lard salé enveloppée dans un linge. Les raboteux réussissaient pas mal si les fractures n'étaient pas trop compliquées. Autrement, les gens devenaient tout croches. Il y en avait quelques-uns qui se mêlaient de faire de la médecine générale. Le cancer, par exemple, dont on commençait à parler un peu, était représenté comme une sorte de bibitte faite comme un crabe qu'il fallait faire mourir en appliquant, aux bons endroits, une assiette chaude. Le cataplasme de graine de lin pouvait sauver les cas de pneumonie, mais, dans un cas d'appendicite comme il en arrivait souvent, il tuait le malade. Il est certain qu'il en est mort beaucoup de gens dans les cas d'appendicite avec ce beau principe de guérir par la chaleur.

On ne savait jamais de quoi, de quelle maladie les gens mouraient. A part la mort subite, il n'y avait que les consommations et les coliques. L'appendicite était classée dans les coliques cordées. Je n'ai entendu parler de l'appendicite que lorsqu'un voisin en est mort. Il avait la colique et ils lui ont mis un cataplasme, puis ils ont appelé le médecin, voyant qu'il ne s'améliorait pas. Il a essayé de l'opérer quand même, mais l'abcès était crevé. Le médecin de mauvaise humeur est passé chez nous :

— Je leur avais dit de lui mettre de la glace, mais ils ne l'ont pas fait. On ne met pas de chaleur pour une appendicite.

Dans les campagnes, le vaccin était connu depuis longtemps. Du temps de ma mère déjà, la croyance ainsi que les résultats étaient bien établis qu'en se servant du pus de la picote, une maladie grave et mortelle dans le temps, on pouvait éviter la maladie. Un jour que les Boucher étaient malades, la

maîtresse nous a dit qu'elle allait nous vacciner. Avec trois aiguilles plantées dans un bouchon de liège, elle ramassait le pus de la gale de l'autre et nous égratignait le bras, en nous frottant le sang avec ça. On plaçait un linge propre là-dessus et au bout de trois jours nous avions tous une gale et le bras enflé.

\*

Quand une personne mourait, toutes les bonnes femmes se rassemblaient :

— As-tu vu comme il a souffert?

— Je savais bien qu'il allait mourir. J'ai eu un avertissement.

Un avertissement pouvait être n'importe quoi : une chose qui tombait dans la maison ou dans la grange, et qu'ils s'adonnaient à penser à une personne malade. Et si cela coïncidait avec la mort de la personne, tout devenait un avertissement. Le monde a longtemps parlé de la mort et des funérailles de la bonne femme Pelletier, des Pelletier Peau de Vache. Il faisait une chaleur épouvantable dans le mois de juillet. La bonne femme, qui devait peser deux cent trente-cinq livres, était prise de l'asthme. Elle passait de grandes veillées assise au bout de la table de la cuisine à tousser. Elle respirait une sorte de poudre qu'elle faisait brûler dans une soucoupe. On appelait cela « se faire boucaner ». Toujours est-il qu'elle est morte en pleine graisse et en pleine santé à vrai dire. Elle vaquait à ses affaires et, tout d'un coup, elle a écrasé. De quoi au juste? On ne sait pas. On ne pouvait pas distinguer les maladies. La mort subite pouvait bien être n'importe quoi.

Le bonhomme Baptiste nous racontait souvent comment sa femme était morte. Son patois était « Journée ».

— Journée!

« J'étais en train de ramasser du petit bois devant la porte. Tout d'un coup, j'entends un cri, et puis " Boum " ».

— Journée!

« J'entre dans la maison, ma femme est à terre. Là, je pense un peu qui je vais chercher pour la ramasser. Les voisins m'aident à la ramasser et vont chercher le curé et le médecin. Rien à faire, elle était morte. Là, je sors dehors. Je m'accote sur la palissade du jardin, pis je pleure une escousse. Là, je me dis qu'il faut que je réagisse et avertisse la famille. J'attelle mon cheval et je vais à la Station envoyer des télégrammes.

— Journée! Ce n'était pas drôle!

La famille était grande. Il devait bien y avoir trois cents personnes au service. L'église était pleine. La veille des funérailles, ils avaient été obligés de la mettre dans la tombe, car elle commençait à sentir et à couler en dessous des planches sur lesquelles elle était étendue. Ils ont mis de la chaux tout autour du corps pour absorber autant que possible le liquide, puis ils ont refermé le couvercle. Le lendemain matin, elle s'était fait brasser une heure dans le corbillard à cheval. Le couvercle de la tombe forçait. Pendant le service, ça s'est remis à couler et à sentir pas pour rire en dessous du catafalque, à tel point que ce n'était plus restable dans l'église. Le curé a interrompu la cérémonie pour demander aux six porteurs de la sortir sur le perron de l'église. Comme il n'y avait pas de chariot, les porteurs devaient, à tout moment, passer le bras en dessous de la tombe, car les poignées ne résistaient pas. Sur le perron, ils ont attaché le couvercle avec cinquante pieds de corde à linge, autant qu'ils ont pu. Ce n'était pas des farces, surtout que les gens étaient bien superstitieux et mettaient tout au pire.



### XIII. Amours

Notre maison était la dernière au bout du rang. Et les gens nous faisaient grise mine assez souvent parce que nous étions plus évolués qu'eux autres... Les garçons du rang du Petit Village, les petits Massé et les petits Boucher, me considéraient comme étant le plus pauvre de la gang, comme devant toujours passer en dernier. Cela me fâchait. Pour me venger, je me suis acheté un bicycle. Tout de suite, cela m'a remonté, car ils n'en avaient pas. Je l'ai payé cinq piastres en allant travailler au foin. Mon frère David m'a aidé à payer la balance. Il n'avait pas de frein et il était fini. J'étais toujours prêt à me tuer, là-dessus. L'année d'ensuite, il me fallait douze piastres pour en avoir un autre avec le premier en échange. Il était usagé, mais solide. Là, j'ai eu de la difficulté avec mon père. On en a parlé souvent et il a fini par me donner trois, quatre piastres, et il a fallu que je travaille en dehors pour gagner le reste de la somme du montant. Une chance que David était avec moi et que j'avais gagné mon argent ailleurs. David le prenait le dimanche au soir et moi le dimanche après-midi.

J'allais veiller au Village ou au rang voisin plutôt qu'au rang du Petit Village où c'était tout un tirailage. Qu'est-ce que ta mère fait? Qu'est-ce que ton père fait? Comment est-ce que tu arranges ton affaire? et patati et patata.

Tandis qu'au Village, ce n'était pas la même mentalité. C'était des journaliers qui travaillaient quand il y avait de l'ouvrage, et quand il n'y en avait pas ils ne travaillaient pas et ils vivaient pareil. Il y avait trois ou quatre magasins, le forgeron,

le cordonnier. Il y avait toujours quelques places où l'on pouvait aller jaser sans que les autres se bâdrent d'aller se fourrer le nez dans nos affaires.

Je me suis marié à vingt-quatre ans, et à partir de seize ans j'ai sorti longtemps avec les filles. Au Village, je sortais avec à peu près n'importe quelle fille. J'étais bien ami avec tout le monde. J'avais bien moins de misère à voir une fille au Village pour danser que dans les rangs.

Nous étions la famille la plus pauvre de la Paroisse dans le sens des cultivateurs. Au Village, il y avait des gens bien plus pauvres que nous autres. Ils n'avaient qu'une petite maison froide l'hiver. L'hiver, ils étaient sans travail, et l'été ils allaient faire la cookerie sur les bateaux. Ils étaient toujours à zéro. Ils apportaient quelques cents piastres à l'automne pour payer les comptes de l'année d'avant chez le marchand.

Il y avait toujours eu une rivalité entre les gens du Village et les gens de la Paroisse. Ceux du Village ne veulent pas payer pour la Paroisse car ils n'ont pas de terre, et les gens de la Paroisse ne veulent pas payer pour les trottoirs malgré qu'ils passent dessus pour aller au bureau de poste. La même rivalité existait dans le grand monde. Il y avait deux conseils : le Conseil de la Paroisse et le Conseil du Village, vu que le Village se considérait comme d'une classe plus élevée que la Paroisse parce qu'il y avait des capitaines' de bateau, des notaires, le docteur, en fin de compte une classe un petit peu plus instruite.

Toutes les petites filles passaient par le couvent. Quand elles recevaient leur diplôme et allaient enseigner à la Paroisse, les gars de la Paroisse étaient gênés de sortir avec elles, de leur parler, car elles étaient des demoiselles.

Je fonçais, j'allais veiller au Village et sortais avec n'importe quelle fille. Elles ne me dédaignaient pas et j'étais populaire. J'allais par exemple faire ferrer les chevaux à la boutique de forge de monsieur Barre. Il demeurait dans le Village, il avait une terre et était forgeron; à part de cela, il avait plus de dix mille piastres en plus de ses propriétés. Il était très consi-

déré dans le Village. Quand j'arrivais à la boutique, je parlais avec le bonhomme une escousse et il me disait tout d'un coup :

— Monte en haut. Va voir les petites filles. Elles t'attendent.  
Et tout le temps qu'il ferrait mes chevaux je jaisais avec les filles.

Et même si elles étaient plus vieilles que moi, je n'éprouvais aucune gêne à leur parler. On avait bien du plaisir ensemble. Il n'était pas question de fréquenter une fille pour me marier, mais pour m'amuser.

Il y avait des rentiers au Village. Ils ne travaillaient pas, comme par exemple un Dionne qui n'avait qu'une seule fille. J'ai souvent sorti avec elle. Comme avec la petite Lavoie qui était orpheline et qui était élevée par sa tante qui avait un peu d'argent. Je me vengeais un peu inconsciemment.

Mon père trouvait parfois que je lâchais l'ouvrage un peu de bonne heure, surtout les beaux soirs; quand la température et la mer adonnaient, je partais en bicyclette pour la chasse aux canards. Alors les gars du Petit Village et des rangs étaient jaloux de cela :

— Vince! Il va voir les filles au Village. Il se tire du rang... pis c'est ci, pis c'est ça.

S'ils m'avaient accepté comme leur égal...

Parfois, j'allais veiller chez Auguste Boucher ou bien chez Charles Massé. C'était bien gênant d'aller veiller chez Charles Massé. Il aurait voulu que les siens soient toujours plus distingués que les autres. Et je n'étais pas toujours habillé à la dernière mode.

Ils m'ont acheté des costumes et des casquettes des fois qui étaient plus ou moins de la scrap. Dans ce temps-là, on portait des culottes courtes. Il y avait des culottes courtes droites aux genoux et les pantalons bouffants. Je ne portais pas de culottes courtes, j'aimais mieux les pantalons bouffants, qui étaient assez larges, et attachés en bas du genou. On ne mettait pas de grande culotte avant dix-sept ans. Jeune, on l'attachait souvent en haut du genou et souvent les bas montaient juste avant le genou qui ainsi restait à l'air.

Maman a fait le premier habit que j'ai porté à ma première communion. Elle avait taillé le gilet et le pantalon dans un manteau de printemps gris. Le manteau n'était pas usé, mais il était passé de mode. Elle voulait en avoir un neuf mais elle ne l'a eu que deux, trois ans après.

Mon deuxième habit venait des États-Unis. Il était en serge bleue et avait les pantalons bouffants. Le gilet avait des plis et une ceinture.

\*

Pour revenir à la question des fréquentations, je dois dire que je n'ai jamais vu cela à la maison. Napoléon Michaud est venu veiller quelques fois pour la plus vieille de mes sœurs. Il bégayait et elle n'en voulait pas. Lorsqu'un garçon demandait à une fille de sortir avec lui, il était entendu que les sorties consistaient à jouer aux cartes. Il était plus que rare qu'un garçon et une fille fassent un tour de voiture. Tout le monde se mettait à jaser aussitôt qu'ils voyaient une fille et un garçon ensemble. Les garçons et les filles ne se touchaient pas. Dans les veillées, nous étions tous assis autour de la pièce en rangée et, lorsque nous avions la chance de nous asseoir aux côtés d'une fille, il y avait toujours un petit enfant qui nous volait la chaise, exprès pour jouer un tour.

Les garçons et les filles qui se tenaient par la main ou qui s'embrassaient passaient pour des bons rien. Même les jeunes mariés ne s'embrassaient pas ni se tenaient par la taille. C'étaient des choses qui ne se faisaient pas. Si une fille avait l'air de s'occuper un peu trop d'un garçon en particulier, si elle lui montrait qu'elle l'aimait bien et qu'elle aimerait bien se marier avec lui, elle était mal jugée, non pas comme une mauvaise fille, mais cela ne se faisait pas. Elle devait attendre que le garçon la demande sans trop lui manifester son intérêt. Les vieilles bonnes femmes avaient le droit de tout dire et elles ne se gênaient pas pour nous envoyer leurs commentaires :

— As-tu vu comme elle court après? Elle pourrait entrer dans ses culottes, tellement elle court.

A vrai dire, il n'y avait pas de mélange entre les garçons et

les filles. Moses! j'allais arracher les patates chez Georges Landry où il y avait quelques filles d'une quinzaine d'années qui aidaient à l'arrachage et au triage. Le bonhomme était là et il n'était même pas question de faire la conversation ni même de s'écarter avec une fille pour lui parler en particulier. Ce n'était même pas la peine d'essayer, il aurait crié à sa fille :

— Va ramasser dans l'autre rang.

On ne sortait pas beaucoup. Il y avait des veillées, surtout dans le temps des fêtes. Et puis, quand un garçon allait veiller quelque part, on considérait qu'il voulait se marier. Parfois il pouvait fréquenter dix filles avant d'en trouver une qui voulait de lui. Tout dépendait de la réputation qu'il avait dans la Paroisse et surtout, ça jouait beaucoup dans mon temps, de ses moyens financiers. Les considérations d'argent ont tombé un peu par après.

Je puis dire que j'ai fait ma part pour l'émancipation dans ce temps-là, car je me sacrais de l'opinion des gens. Je sortais de droite à gauche, et lorsque je sortais avec une fille cela ne voulait pas dire que je voulais la marier. Mais seulement, lorsque je revenais à la maison, je me faisais renoter :

— As-tu envie de marier cette fille-là?

Ma tante Joséphine était bonne pour questionner. Pas l'intéressé, mais l'autre à côté qui était supposé savoir. Par exemple, elle demandait à maman si elle m'avait vu passer avec une telle personne. Des fois ma mère ne le savait pas et ça faisait des histoires.

De quinze à dix-huit ans, je sortais en bicyclette, ce qui me permettait d'échapper aux commentaires en allant à Saint-Pascal alors qu'ils me croyaient à Kamouraska.

Les réunions de jeunes ne comprenaient pas toujours des filles et ce n'est que dans les réunions de famille que l'on voyait des filles. A moins de parler aux sœurs de nos amis.



Mes frères et moi, nous sommes nés et nous avons grandi dans la période la plus puritaine de l'histoire canadienne française. Il semble bien qu'avant c'était bon vivant. Je me suis trouvé en pleine période victorienne où tout se cachait. Les femmes parlaient entre elles à mots couverts, des histoires de maison, je ne sais trop. Nous n'entendions jamais parler de fréquentations et d'amour. Je n'ai jamais vu mon père embrasser ma mère, sauf au Jour de l'An. Est-ce qu'ils s'embrassaient en cachette? Je ne sais pas. Et c'était partout pareil dans toutes les maisons. Pour mon père, il n'y avait que le travail et il ne nous parlait jamais des veillées du temps passé. Ce que j'en sais, je l'ai appris dans les livres.

Les réunions de famille avaient lieu surtout à l'occasion des noces. On invitait les cousins et les petits cousins et on fêtait pendant trois, quatre jours. De gros repas et un peu de danse. Nous étions un peu plus libres que du temps de mon père. Je ne l'ai jamais entendu mentionner qu'il allait aux veillées de danse, sans doute parce qu'il s'était marié à dix-neuf ans et que, dans ce temps-là, un garçon de vingt ans ou même de vingt-cinq qui n'était pas marié n'avait pas beaucoup de liberté à la maison. Il devait demander la permission pour sortir avec un cheval.

— Il faut que tu te maries pour avoir une femme qui pourra aider ta mère.

Si le garçon avait dans l'idée de fréquenter une fille pour se marier, il pouvait alors avoir un cheval. Mais il fallait que cela soit pesé d'avance avec les parents et que la fille puisse être une vraie fille de cultivateur. Une fille du Village ne pouvait pas convenir, à moins d'avoir de gros moyens.

On voit l'idée au départ. La femme qui entre dans la maison devait être capable de remplacer la mère qui commençait à vieillir. Les gros travaux lui revenaient. Je n'avais pas du tout cette idée quand je sautais sur mon bicycle et que j'allais veiller au Village chez Alphonse Barre où il y avait une fille de

mon âge avec qui je m'adonnais bien. Malgré que monsieur Barre était son grand ami, mon père n'aimait pas que je sorte avec elle. Parce que la plus vieille des filles était mariée à un notaire de Roberval et ensuite qu'elle n'était pas une fille de cultivateur. Elle n'avait jamais tiré les vaches, ni filé la laine, ni travaillé au métier. Et puis elle n'avait pas une grosse santé. Je suis tout de même sorti longtemps avec elle, mais ce n'était pas sérieux. On avait bien du plaisir ensemble, surtout en hiver dans les veillées.

Ensuite je suis sorti avec la petite Lajoie, qui était orpheline. Je suis sorti avec elle plusieurs années. On se laissait, on reprenait. Par exemple, elle sortait un temps avec un gars de Saint-Pacôme pas mal plus vieux qu'elle et qui prenait un coup. Elle s'est tannée et elle l'a sacré là. Elle me rencontre un jour et elle me dit :

— Tu ne viens pas faire un tour?

Et on reprenait. Nous nous entendions très bien. Elle chantait et jouait du piano. J'avais vingt et un ans et elle n'avait que dix-sept ans. Je venais d'acheter mon Rubbertire. Le dimanche, j'attachais le cheval aux côtés de l'église et allais la rejoindre pour rentrer aux vêpres ensemble.

Après les vêpres, nous allions faire un tour dans le haut du Village, puis on revenait. Le Rubbertire ne faisait pas de bruit pantoute. Avec les roues en caoutchouc, nous n'entendions que le pas de la jument noire qui portait haut. Le temps était beau et c'était un plaisir de faire une promenade en voiture. A la maison, elle jouait du piano et chantait deux ou trois chansons. C'est tout ce qu'elle savait faire. Elle ne pesait que soixante-quinze livres, une vraie petite poupée. Je savais bien qu'elle ne ferait pas l'affaire des vieux. Ils ne se gênaient pas pour le dire non plus. Ils m'en ont fait voir de toutes les couleurs :

— T'as encore été veiller chez le bonhomme Joseph Michaud hier au soir!

Ils disputaient une secousse et, comme je ne répondais pas, ils finissaient par arrêter. La mère était pire que le père qui, lui, ne parlait plus.

— Ce n'est pas une femme pour toi, ce n'est pas une femme de cultivateur.

Comment est-ce qu'ils m'ont chialé pis chialé. Dans le fond, si j'avais été libre, si j'avais été journalier, il est tout probable que je lui aurais fait une proposition de mariage. Je ne sais pas si elle l'aurait acceptée.

En fin de compte, je ne savais pas trop où me jeter. Il y en avait d'autres de mon âge. Je ne m'adonnais pas avec elles. Il y avait la fille d'Arsène Drapeau, Tititte. Comment est-ce qu'elle a marché pour moi! Elle s'appelait Juliette. Finalement, c'est Rodolphe qui l'a mariée. On s'adonne ou on s'adonne pas avec une personne.

J'allais au Village parce que je m'ennuyais à la maison. J'étais comme les autres jeunes de mon âge, j'aimais le plaisir et j'étais tout seul à la maison. Il y a eu des printemps où je m'ennuyais en maudit. Avoir marié Jeanne m'aurait obligé à quitter la terre et je ne pouvais laisser les vieux qui n'étaient plus capables de vivre par eux-mêmes. J'avais ma conscience, moi aussi. Et si je l'avais épousée ils auraient chiqué la guenille tout de suite. Combien de dimanches après-midi, après avoir diné, enlevé mon linge du dimanche et habillé en guenille, courir la Montagne ou aller à la chasse? Je n'avais pas d'endroit où aller. Quand je voyais le printemps, la fonte des neiges et que j'entendais couler l'eau des moulins à farine derrière la Montagne, ou le train qui passait, j'étouffais. Je ne pouvais pas passer ma vie dans ce petit monde. Avec Jeanne, j'avais un endroit où me désennuyer. Et même cela, ma mère ne l'acceptait pas.

Avoir marié une autre femme que celle que j'ai aujourd'hui, ça n'aurait pas été mieux pantoute. Nous aurions eu les mêmes épreuves. Nous aurions eu la même terre et il aurait fallu travailler au-dehors pour arriver un peu. Si nous avions eu une grosse famille, tout aurait été pire. J'ai fait de grands projets. Pendant longtemps, je rêvais de partir pour l'Abitibi à dix-huit ans. Je ne pouvais pas quitter la terre. Dès l'âge de quinze ans, je faisais la grosse ouvrage sur la terre. Mon père n'était plus capable. Il aurait fallu que je parte sans un sou et leur laisser la terre.



Le montant de la vente de la terre ne leur aurait pas permis d'acheter une maison au Village. Il n'y avait même pas de pension pour les vieux dans ce temps. Ils auraient connu la grande pauvreté. Alors que sur la terre, au moins, nous mangions, et même si nous étions regardés un peu dédaigneusement par nos voisins, nous n'étions pas des quêteux. Je suis resté sur la terre jusqu'à la dernière limite.

Et puis, le grand amour, ça n'existe que dans les romans. Le grand amour... quand les parents attendent que tu te maries pour aider ta mère, le grand amour est pas mal loin. Quand même je leur aurais dit que j'aimais une fille et que je me serais entêté pour la petite Jeanne, ça n'aurait pas marché. C'est pour dire que l'on ne peut tabler sur rien. Il y a une destinée et on doit y passer, qu'on le veuille ou non. Un homme peut aider la destinée par son travail, mais à part cela... on ne connaît pas l'avenir et il est aussi bien de ne pas le connaître.

J'ai fréquenté un bout de temps la cousine de Jos Lajoie qui était d'une famille qui venait d'arriver à Kamouraska. Une grosse famille, et Cécile, qui n'avait que seize ans, était la plus vieille. Ils aimaient bien les veillées de danse. Les petites filles, toutes assez grosses et grandes, dansaient comme de grandes filles. Je ne l'ai pas demandée en mariage car je m'étais aperçu que ma demande ne ferait pas leur affaire. La question des moyens pour eux autres aussi devait être importante. Et puis ils la faisaient fâcher. Parfois, j'y allais à pied au travers des champs et ils me voyaient venir. Le bonhomme Laplante disait à sa fille :

— Regarde Ti-Jos qui descend. Dans deux, trois ans, on va voir tes petits enfants qui vont descendre chez le grand-père Laplante à travers champs.

Cécile était enragée. Quelques minutes après j'arrivais et elle avait une drôle de binette. Parfois même elle avait pleuré.

— On ne dit pas cela pour te faire pleurer, mais pour te faire fâcher!

Je me suis aperçu que sa manière avait changé. C'est à ce moment que j'ai commencé à fréquenter la sœur de Jos Lajoie,

Bernadette, qui était une fille de mon âge. Elle faisait la classe au rang des Côtes au bout de ma terre. Lorsque je labourais le soir, je la voyais passer derrière les fenêtres. Les élèves étaient partis et elle préparait sa classe du lendemain. Je sautais la clôture et je jaisais avec elle. Puis elle m'a invité chez elle. Je l'ai demandée en mariage et ça n'a pas marché. Elle était têtue et moi itou. J'avais besoin d'argent et je voulais aller au chantier et elle ne voulait pas. Il y a eu des accrochages sur cette histoire, mais ce n'était pas le fond de la question. La famille ne voulait pas parce que je n'étais pas assez en moyens. Tout le monde savait que nous n'avions qu'une petite terre et que nous n'arrivions qu'avec peine à vivre.

A un moment donné, Bérubé est entré dans la maison pour veiller. Je constatais que plus rien n'était pareil dans la maison. Bérubé venait d'une grosse famille en moyens qui possédait un lot de chevaux, des terres, et il faisait chantier l'hiver. Auguste Ouellet m'a dit, bien longtemps après, que les parents étaient la cause de son refus. Non pas que le Père Arthur Lajoie l'empêchait, mais il ne se gênait pas pour lui dire qu'elle était folle :

-- Tant qu'à choisir entre les deux, Bérubé est bien plus en moyens.

Elle a marié son Bérubé qui, au bout d'un an, s'est acheté une terre dans les Cantons de l'Est. Je pense qu'ils se sont installés dans le coin d'Acton Vale.

Morneau était notre voisin, nos terres se croisaient. Souvent, lorsque je laissais les chevaux reposer dans le champ, je traversais deux champs, j'allais jaser avec les enfants qui étaient de mon âge, ou bien j'allais porter une lettre urgente. Les Malenfant venaient d'acheter une terre sur le rang des Côtes et Berthe visitait souvent les Morneau où les filles étaient de son âge. On se connaissait depuis longtemps, car on se voyait à l'église. Je lui ai parlé pour la première fois dans une soirée de danse chez Pit Lapointe.

Je connaissais bien son frère Omer. Un jour, Morneau et Omer font boucherie et, comme je devais du temps à Mor-

neau, ils m'ont demandé. Nous avons fait boucherie chez Morneau, puis on a continué chez les Malenfant. J'y suis resté pour dîner. J'y suis retourné pour veiller dans le but de mieux la connaître. Dans ce temps-là, j'étais seul à la maison et je pensais sérieusement à me marier à cet âge. Et mon père qui me talonnait avec son idée de mariage pour apporter de l'aide à la maison. J'en avais parlé à la maison et les vieux étaient consentants. Tous les dimanches au soir, j'allais veiller. La mode voulait que l'on passe la soirée au salon. Omer venait jaser un peu et, le lendemain, il écrivait Berthe. On parlait de tout et de rien.

Je devais bien me résoudre à lui demander si elle voulait bien se marier. Après avoir fait le tour deux, trois fois, tout en étant bien gêné, je lui ai fait ma demande. Elle a bien accepté. Là, je devais faire la demande au bonhomme qui avait l'air bien sévère et pas du tout encourageant. Il était bien bon pour raconter toutes sortes d'histoires pour faire rire mais, quand il était sérieux, c'était sérieux. Berthe me poussait.

J'ai fait ma demande dans le mois de janvier. C'était un dimanche au soir. Personne n'allait veiller le dimanche soir chez les Malenfant. Son père le savait d'avance. Il avait dit :

— S'il vient à soir, il est malade.

Il y avait une grosse tempête. J'en ai profité, sachant qu'il n'y aurait personne d'autre dans la maison. Son père ne veillait pas très tard et, ce soir-là, il était resté assis à côté du poêle. Même Omer était couché. Il m'a facilité la tâche. On s'est retrouvé tous les deux pour boire de l'eau à la pompe, et là je lui ai fait la demande. Il m'a fait une réponse un peu platte :

— Si je n'avais pas voulu, je ne vous aurais jamais laissés vous fréquenter.

Il était un peu pince-sans-rire. Pas rien qu'un peu. Et il était intimidant. Il avait un air distingué et un peu sévère comme tous les vieux dans le temps. Il avait la classe de son âge. Il y avait la classe de quarante ans, la classe de cinquante ans, la classe de soixante ans, et chacune des classes vouait du respect à l'autre.

Les Malenfant sont venus souper un dimanche soir et les vieux ont parlé d'affaires. Il n'était pas question de contrat de mariage puisque nous n'avions presque rien. D'ailleurs, son père ne s'occupait pas de savoir si j'étais riche, mais de voir si j'étais vaillant et si je buvais.

La terre me revenait et Berthe avait un set de chambre, la lingerie de la maison, une vache. Et, comme sur le moment il n'avait pas de taure, il l'a donnée en argent ainsi que le matelas de plume que nous avions déjà.

On s'est marié le lundi 23 avril 1926. Je me souviens que le samedi après-midi j'avais coupé les bancs de neige dans le chemin pour être capable de passer. La route était roulante, mais les chemins de travers pour rentrer dans les maisons n'étaient pas allables tellement il y avait de bancs de neige. Nous avons choisi cette date, la pire pour les chemins, parce qu'après les semences commençaient. Il n'était pas question de perdre une journée pour le mariage. Il y avait des temps précis où les gens étaient plus libres, comme après les semences en juillet qui était la saison des mariages, comme au mois d'octobre après les récoltes. Au mois de novembre, le mois de l'Avent, ainsi que pendant le Carême, il n'était pas question de mariage. Puis il y avait l'après-Pâques. Plus de bonne heure dans le mois d'avril, il y avait une semaine où il était impossible de sortir de la maison car les chemins défonçaient. Parfois, grâce à une gelée la nuit ou le matin de très bonne heure, nous pouvions sortir du rang pour faire quelques commissions.

René Morneau nous avait offert de nous conduire dans son gros Surrey. Il a fait le tour par la grand-route, car les chemins étaient impraticables. Pour le mariage, il n'y avait pas grand monde, seulement la famille proche. Après la cérémonie, nous avons déjeuné chez les Malenfant pour laisser le temps de préparer le repas du midi à la maison. Ordinairement, la noce se faisait chez le père du marié. Berthe avait fait elle-même son gâteau de noces car les autres avaient peur de le manquer. Après le repas, on a fêté comme on fêtait dans ce temps-là. On passait un verre de vin, on chantait et on dansait. On invitait un violoneux. Nous autres, nous n'avions eu que

Piton. Piton n'était pas un aussi bon violoneux que les Lévesque de Saint-Pascal qui sont venus pour le mariage de ma sœur l'année suivante. Il était pas mal quand même. Au début, il jouait par oreille, et quand on a vu qu'il avait assez de talent, on lui a conseillé de prendre des leçons de vrais violoneux pour avoir une base. Les violoneux aussi jouaient par oreille, mais ils avaient un rythme plus varié. Aussi a-t-il augmenté son jeu. Il n'était pas un violoneux qui faisait pleurer et sonner le violon.

De mon temps, les voyages de noces étaient pour les gens en moyens. A l'automne, les récoltes entrées, nous avons fait un voyage de trois, quatre jours à Québec. Laura, la sœur de Berthe, religieuse à Québec, était malade, et son père, veuf depuis quelques mois, voulait voir sa fille. Malgré six mois de retard, ce fut pour ainsi dire notre voyage de noces. Nous voulions nous faire photographier chez Livernois. Je n'avais pas d'argent. J'avais transporté le lait pendant tout l'été et cela n'était pas encore payé. Alors, avant de partir pour Québec, j'ai demandé une avance de vingt-cinq piastres au beurrier. J'avais déjà une dizaine de piastres dans mes poches. La veille du départ, je demande à mon père de nous reconduire à la Station.

— On va aller à Québec pour voir la sœur de Berthe et son père monte avec nous autres.

Il était bien surpris, même si nous en avions parlé auparavant, mais il ne pouvait pas nous refuser. Le lendemain matin, au moment tout juste avant d'embarquer dans le train, il me dit :

— Tu prends le train pour Québec. As-tu de l'argent? Il se sentait comme obligé de nous payer le voyage, qu'il nous devait cela.

Je lui ai répondu :

— J'ai demandé vingt-cinq piastres à Euloge. Il m'a avancé vingt-cinq piastres sur la run de lait.

Une chance qu'à Québec nous n'avions rien à payer. Nous

avons fait le tour de la parenté de Berthe que je ne connaissais pas. J'ai connu Rose-Anna qui nous a offert, à peine entrés dans la maison, un verre de bière. Ils avaient les manières de la ville, même s'ils avaient été élevés à Rivière-du-Loup. Elle avait marié un gars qui gagnait sa vie comme livreur de charbon qui n'arrivait à la maison que très tard le soir. Ils n'avaient pas le même genre de vie qu'à la campagne. Nous avons pris un repas chez ma sœur Adélia, cuisinière du ministre Caron, et nous avons couché chez les cousines.

Entre les Michaud et les Malenfant, la façon d'agir et de penser était bien différente. Il en était de même pour la nourriture. Berthe devait toujours se tenir sur ses gardes. Ma mère avait ses habitudes et elle aurait voulu qu'elle prenne les mêmes habitudes. Il faut dire que la capacité physique n'était pas la même au départ. Ma mère était une grosse et grande personne qui avait toujours eu une santé de fer. Elle pouvait travailler comme un homme dans le champ et elle préférait même les gros ouvrages dehors à ceux de la maison. Dans le temps et dans toutes les maisons, la bru devait s'adapter à la belle-mère. Et puis mes sœurs n'ont jamais travaillé à la maison. Lorsque Berthe est arrivée, elles étaient des demoiselles parce qu'elles allaient au couvent. Et il fallait les servir et que tout soit à leur goût. Elles n'épluchaient pas les patates. Elles montaient dans leur chambre et lisaient en attendant que le souper soit prêt pour se mettre à table. Elles faisaient la vaisselle et c'était terminé. Marie-Anna faisait la classe à l'école où Bernadette enseignait auparavant. Sa classe finie, elle remontait à travers champs et ne faisait rien à la maison. Marie-Rose était au couvent. Ce n'était pas leur faute, la mère les encourageait à ne rien faire à la maison. Tellement que tirer les vaches était toute une histoire.

Quatre ou cinq ans auparavant, nous avons acheté une machine à tricoter. Maman, depuis qu'elle avait appris le fonctionnement, ne reprisait plus de bas. Lorsque le trou était trop grand, elle préférait tricoter une autre paire. A son idée, cela prenait moins de temps. Elle faisait les sous-vêtements à la machine. On employait la laine de huit moutons. Aussi,

quand Berthe est arrivée à la maison et qu'elle a vu le sapage de bas tous percés, elle s'est un peu découragée. Chez elle, on ne laissait pas tant de travail en arrière comme ça. Elle a dû tout reprendre et elle n'allait jamais assez vite au gré de ma mère.

Ma mère ne repassait jamais le linge. Elle posait le linge lavé dans un coin et souvent, lorsque j'allais à la petite école, je devais chauffer les fers et repasser mon linge avant de partir. Elle préférait travailler avec mon père dans le champ.

\*

Berthe m'a appris qu'elle était enceinte lorsque ses menstruations furent arrêtées. Elle n'a pas vu de médecin avant l'accouchement. Dans ce temps-là, le fait d'être enceinte ne changeait rien à la vie. Cela ne devait pas empêcher une femme de laver les planchers. Au contraire, les travaux les plus durs leur étaient réservés. Elle était en famille. Ça durait neuf mois. Alors il n'y avait qu'à attendre.

Comme nous n'avions pas d'argent parce que nous n'étions pas les maîtres à la maison, elle fut obligée de demander de l'aide à sa famille pour préparer le trousseau de baptême du bébé. Pour ma mère, rien ne pressait, il était toujours temps de le faire le trousseau. Pourtant, un enfant demandait beaucoup de linge. Elle a dû le faire toute seule.

Pour le temps, l'accouchement s'était bien déroulé. Cela se passait à la maison tant bien que mal. Combien de femmes et d'enfants sont morts pendant l'accouchement? La femme qui relevait d'un accouchement devait rester au lit pendant neuf jours de suite, en ne prenant que du liquide : lait ébouillanté, de la soupe, du bouillon, etc. Au bout de neuf jours, elle portait une bande sur le ventre et pouvait s'asseoir tout en faisant attention pour ne pas se déplacer les organes. S'il y avait quelque chose qui n'allait pas, le médecin pouvait rester une journée à la maison. Quinze jours après, elle pouvait commencer à agir et à s'occuper du bébé. Il n'était pas question qu'elle touche aux couches avant quarante jours.

Au début, les femmes nourrissaient leurs enfants, mais nous ne nous en apercevions pas car elles se cachaient. Il paraît

qu'autrefois les femmes ne se gênaient pas pour ouvrir leur corsage en public mais, de mon temps, cela ne se faisait pas. Elles devaient se cacher dans une chambre pour donner le sein à leur enfant, parce qu'il était dangereux de prendre de la fraîcheur.

Au bout de quelques temps, voyant que Berthe ne se remettait pas de son accouchement, qu'elle était incapable de bouger, je suis allé chercher le docteur qui la traitait déjà pour les organes. Je n'ai jamais compris pourquoi il m'a conseillé ce dimanche après-midi là de l'hospitaliser pour une appendicite. A l'hôpital, le chirurgien s'est vite rendu compte qu'il ne s'agissait pas de l'appendicite. Il me dit :

— Je peux bien l'opérer pour l'appendicite, puisqu'il faut l'ouvrir quand même, mais le mal n'est pas causé par l'appendice.

Berthe ne savait pas ce qu'elle avait non plus. Il ne nous avait pas dit ce qu'elle avait pour autant. Toute la journée, Berthe a insisté pour rencontrer le médecin, pour savoir ce qu'elle avait avant l'opération. La garde ne voulait pas. Elle prétendait que les visites du docteur étaient terminées et qu'il ne pouvait pas être question qu'il revienne. Il lui a demandé son consentement pour l'opération, sans même lui dire ce qu'elle avait. Elle lui a dit :

— Faites l'opération si c'est pour m'enlever mon mal. Cela fait trois mois que je ne suis pas capable d'agir.

Juste avant l'opération, il m'a dit :

— Elle a des abcès sur les organes et elle ne pourra pas vivre plus de trois semaines si on ne l'opère pas tout de suite. Elle ne pourra plus avoir d'enfant.

En revenant de l'hôpital, je ne savais trop comment le dire à la maison. Je me suis approché de Gisèle qui était dans son petit berceau et je dis :

— Pauvre petite fille! Tu vas rester toute seule, sans petit frère, ni petite sœur.

Dès le lendemain matin, tante Joséphine était au courant.



Il faut dire que Berthe était le premier cas semblable dans la Paroisse. D'ordinaire, les femmes mouraient. Il suffit de regarder dans les registres pour constater que les femmes mouraient très vite après un ou deux enfants. Berthe ne fut qu'un mois et demi à l'hôpital. Mais pour elle le plus difficile fut d'affronter les gens. Mon père et ma mère étaient pas mal découragés, car Berthe ne pouvait plus travailler pendant un an. Ce ne fut pas long que les bonnes femmes se mirent à plâtrer, et il est probable qu'il s'est dit bien des choses dans notre dos sans que nous en ayons eu connaissance. Chose curieuse, elles me plaignaient bien plus que Berthe.

— Comment est-ce que ça se fait! Une jeune femme comme elle avec une maladie comme ça!

Tout de suite, nous étions dans une position à part des autres. Elles ne pensaient pas que peut-être, dans leur famille, une jeune femme était morte de la même maladie. Même dans le roman de Ringuet *Trente Arpents*, un cas semblable se présente.

Berthe est restée au lit du mois d'août au mois de mars suivant. Elle avait de la misère à se grouiller. Il est possible qu'elle aurait dû se lever plus tôt, mais nous n'avions de conseil de personne et nous agissions pour le mieux. Comme l'escalier était trop raide et que Berthe ne pouvait pas descendre dans ces conditions, les vieux se sont occupés de Gisèle. Berthe aurait pu s'en charger quand même, mais ils s'étaient mis dans la tête qu'elle ne pouvait pas. Elle n'a eu que cette enfant, et elle n'a pas pu l'élever elle-même. Ils avaient fait leur temps et ils étaient vieux. Un petit enfant c'était très dur pour eux. Ils n'ont pas fait cela pour mal faire, mais le résultat était le même. Et tante Joséphine qui ne cessait de chuchoter :

— Berthe est-y capable de faire ci? Est-y capable de faire ça?

Tout contribuait à nous faire reculer et à faire de nous des gens pas normaux. Ce fut une période très difficile.

Je constate le fait que lorsque les femmes dans la quarantaine avaient l'occasion de se rassembler, elles ne se gênaient

pas pour manger du prochain, comme on dit. Je ne supporte pas la médisance et la calomnie : cela me choque. Je prends cela comme un manque de charité. Cette manière qu'elles avaient, sous le couvert du secret, de mettre toute la Paroisse au courant d'affaires qui ne les regardaient pas. Les gens qui avancent des choses sans savoir me choquent toujours. Et même si je ne voulais pas les entendre il arrivait que je comprenais leur placotage. Je sacrais mon camp. Sans bicyclette, il était difficile d'aller plus loin que chez le voisin qui était pareil. Et souvent je me faisais questionner et l'on essayait de m'en faire dire plus que je ne voulais en dire tout en inventant ce que je ne disais pas. D'une voisine à l'autre, c'était quasiment un feu roulant.

\*

Une belle occasion de placotage était évidemment les filles mères, même s'il était difficile de faire la part de la vérité dans tout cela. Comme partout ailleurs, il y en avait un cas de temps en temps. En général, c'était les filles qui travaillaient dans les hôtels pendant l'été qui étaient victimes de ces racontars. Les filles étaient marquées. Lorsqu'elles montaient au Bon Pasteur à Québec pour avoir leur enfant, les sœurs leur coupaient les cheveux. Après avoir eu leur enfant qu'elles devaient laisser à la crèche, elles devaient travailler deux à trois mois à l'hôpital pour payer les frais. Leurs cheveux n'avaient pas le temps de repousser. Elles revenaient avec un toupet et elles étaient tout de suite remarquées. Les gens disaient :

— Elle s'est cassée une jambe et elle est revenue les cheveux coupés en balai.

Puis la mode des cheveux coupés en balai est arrivée. Il n'y avait plus de différence.

Il y eut le cas de cette fille qui est revenue des États avec un petit bonhomme et qui n'était pas mariée. Elle était la plus vieille d'une famille qui est allée aux États-Unis. J'ai bien connu le père, qui semblait sortir de l'histoire de Nazaire et Barnabé,

avec sa montre réglée sur l'heure de Boston, même s'il était revenu depuis vingt-cinq ans. Ils étaient une de ces familles de journaliers qui furent obligées de partir lors de la mécanisation du travail sur la terre.

L'accident est arrivé aux États et elle n'a pas voulu se marier. Lorsqu'ils furent obligés de devenir citoyens américains, ils sont revenus au Canada. Les gens ont été mis devant un fait accompli. Le petit gars avait une dizaine d'années. Elle s'est mise à faire des lavages et elle l'a élevé toute seule. J'étais bien jeune et j'entendais ma mère dire :

— Aubéline répondait à ceux qui l'achalaient : « Je suis capable de l'élever. Eh bien, je vais l'élever toute seule. »

On appelait le gars le Pit à Béline. Vers l'âge de dix-huit ans, il s'est bâti une maison au Village. Il était bon menuisier et il travaillait à l'occasion sur les bateaux. Il faisait vivre sa mère qui n'était plus capable de travailler.

Il fut aussi le premier à acheter un moteur à combustion. A tous les printemps, il passait dans les rangs avec son moteur et sa scie et il coupait le bois pour une piastre de l'heure. Nous allions chercher l'engin et le banc de scie avec notre cheval. Il se faisait un bon salaire, en attendant l'ouverture de la construction. Il fut le premier à posséder une automobile dans la Paroisse. Il était bon mécanicien de nature; il fallait l'être pour faire marcher une ancienne auto avec son cylindre sur le côté. Elle marchait si peu souvent qu'il ne la gardait que pour son plaisir. Puis il l'a changée pour une vieille Ford et il s'est mis à faire du taxi.

Il a eu une grosse famille. Ses garçons furent des navigateurs et ils se sont installés à Québec. Sa femme est morte à Kamouraska. Il a vendu sa petite maison et il s'est installé à son tour avec ses garçons à Québec où il est mort.

## XIV. La politique. Départ de Kamouraska

Ludger Francœur était un homme bien renseigné. Il était toujours au Village de Kamouraska ou bien à Saint-Pascal. Il était cultivateur et travaillait le moins possible sur sa terre. Il avait des affaires un peu partout. A vrai dire, il n'aimait pas travailler bien fort. Quand il était pressé dans son ouvrage, il engageait un homme ou deux pour se faire aider. Faire des fossés ou des clôtures, il ne connaissait pas ça. Il avait reçu plus d'instruction que les autres sans aller plus loin que la grande école. Par contre, son frère Louis-Philippe avait fait son cours classique puis il était devenu médecin. Charles, son frère cadet, lui, a toujours fait ce qu'il a voulu. D'abord faut dire que le Père Démétrius Francœur était un peu dans le même genre que Ludger : il aimait bien se promener et aller chez les voisins. Il allait à l'école quand il le voulait. A la fin, il s'est fait sacrer dehors du collège au bout d'un an. A l'âge de dix-neuf ans, il a pris une agence pour les produits Rawleigh, des produits pour la cuisine, comme le café, le thé ainsi que des médicaments. Son territoire couvrait tout le comté de Kamouraska. Aussi, il s'était organisé une voiture et un cheval et il allait d'une paroisse à l'autre. Il vendait sous le système, comme on disait. Le système consistait en ceci : il vendait pour trois, quatre dollars à une famille et il ne demandait qu'un dollar comptant. Le reste était marqué. Au bout d'un mois, il repassait. On lui payait l'ancienne commande et il prenait la nouvelle. Il a fait cela pendant des années.

Ludger avait la terre paternelle, il était le plus vieux. Sa terre, comme de raison, ne produisait pas beaucoup puisqu'il

ne la cultivait même pas. Alors lui aussi s'est mis à prendre des agences. Il a obtenu celle des machines agricoles. Les voyageurs de Montréal et de Québec qui avaient le district d'En Bas allaient chez lui et Ludger les accompagnait chez les cultivateurs. Par la suite, il eut l'agence de machines à coudre Singer. Vendre une machine à coudre, c'est encore un mode de vente bien spécial. Les cultivateurs ont un vieux moulin qui ne marche plus. Il leur laisse la neuve en essaye et ne charge rien pendant un mois ou plus, puis il repasse. Parfois ils s'étaient décidés à l'acheter et il lui fallait donner des conditions. Ils payaient par termes et il fallait que Ludger passe tous les mois pour collecter. Ça marchait assez bien, mais il perdait trop de temps. Quand il collait à une maison, il ne repartait plus. Il s'assoit dans la chaise berçante de la maison et s'envoyait une jambe par-dessus le bras de la chaise tout en fumant sa grosse pipe croche. Il avait une grande gueule. Il riait et contait des histoires. Quand il était tout seul sans les voyageurs de Montréal, il pouvait rester une demi-journée dans une maison.

Au Village, mon cousin David Michaud tenait une agence d'assurances. Mon Francœur, voyant que ça marchait bien, s'est dit : « Si c'est bon pour lui, ça devrait être bon pour moi. » Il a donc pris lui aussi la vente de l'assurance. Mais, comme d'habitude, il perdait beaucoup trop de temps et finalement ça tombait à peu près à rien.

Comme il était bon libéral et en plus organisateur d'élections et que sa famille avait toujours été dans toutes les organisations de la place, il a demandé et obtenu la place de cantonnier. Il avait à s'occuper de tous les chemins de la Paroisse. Il avait pas mal de responsabilités. La terre s'en allait davantage. Alors il l'a vendue et s'est installé au Village. En tant que cantonnier, il devait partir tous les matins avec sa team de chevaux attelés sur la grosse wagon pour aller charger un voyage de sable. Charger le voyage de sable et le décharger dans les trous qu'il pouvait y avoir dans un rang ou deux lui prenait son avant-midi. L'après-midi, il retournait chercher un autre voyage de sable et il faisait un autre rang. Après, une pluie, les roches se dégradent et il prenait une semaine

à les ramasser avec un petit râteau et à les charger dans son tombereau. Il avait de l'ouvrage sept mois par année. Le salaire augmentait selon le nombre de chevaux. Il avait une terre au Petit Village sur laquelle il y avait une butte de sable. Il prenait son sable sur sa terre et il le vendait à la Paroisse. Quand il montait au Petit Village, il venait souvent chez nous. Il avait apporté du foin pour ses chevaux. Il attachait les chevaux à la clôture le midi, leur donnait du foin et à boire, mangeait son lunch et après il venait à la maison pour jaser. Quand il chargeait du sable, il ne venait pas souvent car nous étions trop à l'écart. Il allait ailleurs : chez Thomas Michaud ou chez les Massé où il y avait toujours des personnes âgées qui aimaient jaser. Il parlait de tout. Il contait des histoires, des faits drôles qui étaient arrivés ici ou là. Il s'arrangeait pour passer le temps. Il était grand et il riait à gorge déployée. Il avait sa façon de raconter n'importe quoi et c'était drôle. On disait qu'il pouvait faire rire les roches. Il allait souvent chez les Malenfant au rang des Côtes. Ils se contaient des peurs, c'est-à-dire des histoires pas croyables, et se relançaient l'un et l'autre. Malenfant les inventait à mesure.

Ludger a fait toutes sortes de métiers. Quand il a vendu sa terre, il a acheté un ancien hôtel à Kamouraska transformé en maison privée. Il a exploité l'hôtel pour le tourisme pendant quelques années. L'hôtel a brûlé dans l'incendie du Village et il ne l'a pas rebâti. Il a acheté une autre maison avec l'assurance et avec le reste de l'argent de la terre. Il a vendu sa terre de sable au Petit Village. Il n'y avait pas de bâtisses là-dessus. C'est alors que le gouvernement a changé et qu'il a perdu sa place de cantonnier. Il s'est à nouveau lancé dans les assurances. Il faisait toujours un peu d'argent car il a refait sa vieille maison. Il avait un grand terrain et une étable. Le dimanche, les gens allaient dételer car il y avait de la place pour une dizaine de chevaux.

Ludger Francœur était un organisateur libéral et, pendant la période électorale, il ne mettait pas les pieds chez Chamberland, alors qu'ils étaient de grands amis. Ils se saluaient lorsqu'ils se rencontraient, mais sans plus. En d'autres temps,

quand il avait affaire à Saint-Pascal, il arrêtait toujours chez Laurent et pouvait passer une demi-journée à jaser avec lui. Tout d'un coup : « Il est midi moins quart, il faut que j'aille à Saint-Pascal. » Il embarquait dans sa voiture et il repartait. Mais en temps d'élection et surtout dans les derniers quinze jours de la campagne, il s'arrangeait pour ne pas le rencontrer.

Les gens avaient une idée sur une chose et il était bien difficile de les faire revenir. En politique surtout, il était impossible de les faire changer d'idée.

\*

Notre famille a toujours été rouge, c'est-à-dire libérale. Mon grand-père fut le premier à voter rouge vers 1850. Nos voisins les Massé étaient des libéraux. Un des frères d'Alfred, qui était arpenteur-géomètre, fut même député de Kamouraska à Ottawa. Ils étaient libéraux et rien ne pouvait les faire changer. Tout le rang était libéral, excepté Auguste Boucher qui était conservateur. Alors, dans le temps des élections, il était tout seul. Curieusement, le bonhomme Pierre Lebel était lui aussi conservateur. Pourtant sa fille était mariée à un libéral, un fils du père Charles Massé. Le bonhomme Lebel devait bien aller chez les Massé, mais ils ne parlaient pas d'élections. Il venait chez nous. Il était vieux, le bonhomme : « Les rouges, disait-il, sont tous des fous. »

Mon père et ma mère se faisaient du fun, mais ils ne répliquaient pas, bien que mon père aimait bien faire étriver les gens. Le bonhomme Lebel se fâchait tout de suite. Alors on évitait de parler de politique devant lui. Il avait perdu la carte un petit peu. Il était vieux et il avait une grosse barbe blanche. Il ne fallait pas répliquer car nous étions plus jeunes que lui.

Dans le rang de l'Embarras, par exemple, c'était mêlé. Il y avait les Ouellet, la première maison, qui étaient des libéraux. Eux autres, lorsqu'ils triomphaient, ils en faisaient du ravaux. Ils n'apportaient pas seulement une poche de paille, mais une charrette pleine. Ils jetaient les fourchetées devant la maison de Joseph l'Anglais qui était conservateur et ils la faisaient

brûler. La maison était éloignée du chemin et ils faisaient un beau feu de paille juste en avant de sa montée. Ça durait toute la veillée, jusqu'à deux, trois heures du matin.

Le frère de Joseph l'Anglais était avocat à Rivière-du-Loup et il se présentait à chaque élection. Il n'était jamais élu. Puis il y avait Joseph Alexandre qui était conservateur, puis les Deschênes qui étaient libéraux. Le rang se divisait ainsi : une maison de libéraux et une maison de conservateurs. Le bonhomme Label, au bout de la Montagne, était conservateur. La famille de Joe Lajoie aussi; Damase Soucy, un conservateur, ensuite Landry, libéral, et ça tombait chez Ludger Francœur.

Quand commençait la période électorale, je n'allais plus chez Lajoie, alors que dans les autres temps j'étais toujours là puisque je sortais avec Bernadette.

Ce n'était pas très compliqué, même si les libéraux gagnaient à toutes les élections, il fallait triompher.

Le vote finissait à six heures. Le dépouillement du scrutin avait lieu à Saint-Pascal. Vers huit heures, une ou deux voitures partaient de Kamouraska et montaient à Saint-Pascal. Et tout le monde attendait. Ils savaient que les libéraux allaient gagner, mais ils voulaient connaître les majorités. Dans ce temps-là, les bleus ne venaient jamais au pouvoir. A Ottawa, parfois les libéraux perdaient, mais le comté ne changeait pas. Il était toujours libéral. Mais les affaires d'Ottawa dans la Paroisse, il n'y en avait pas. Sauf le port et les ouvrages au quai, les journaliers du Village n'avaient rien pour vivre. Ils n'auraient pas toléré un cultivateur de la Paroisse à travailler au quai. Il se serait fait sortir à coups de pieds dans le cul. Ce qui avait du bon sens. Ce qui fait qu'en majorité le Village était conservateur et la Paroisse était libérale.

Les organisateurs d'un parti ou de l'autre, après le décompte des votes, savaient pas mal pour qui untel ou untel avait voté. Il y en avait toujours quelques-uns qui changeaient de bord; il y avait bien des conservateurs qui viraient libéraux pour avoir une chance de travailler sur la voirie. Le gouvernement distribuait beaucoup d'argent dans ce temps-là pour réparer les routes et empierrer les chemins de terre. Les organisateurs se fiaient sur le résultat du scrutin. A Kamouraska, il y avait



seulement quatre pools et si un pool regagnait des voix libérales, alors ils savaient qu'il y avait quelques conservateurs dans le coin qui avaient voté libéral. Il s'agissait alors de les surveiller car le lendemain des élections, évidemment, tout le monde avait voté libéral.

Ordinairement, vers dix heures, on connaissait les résultats du scrutin pour le comté. Pour la province ou le Canada, on ne le savait que le lendemain. On avait tout de même une bonne idée. Comme je l'ai dit, dans le comté, les libéraux gagnaient toujours, mais à Ottawa les libéraux étaient battus assez souvent. Laurier a été battu en 1911. Borden, conservateur, a pris le pouvoir, mais, comme c'était la guerre, il a été obligé de faire un gouvernement de coalition. Après la guerre, Borden s'est fait battre par MacKenzie King, qui s'est fait battre à son tour par Meighen. Ça se culbutait ainsi et c'était bien plus intéressant.

Quant au Québec, Taschereau a dominé pendant vingt-cinq ans.

Je ne suis jamais allé à Saint-Pascal pour le décompte. Malgré les trois milles qui séparent Kamouraska de Saint-Pascal, la nuit, on entendait les gens qui triomphaient. Alors on regardait vers Kamouraska au Cap Taché, où le boss Ouellet hissait le pavillon lorsqu'il gagnait. Il était conservateur; aussi, lorsque les libéraux gagnaient, c'était mort. Le soir, on ne voyait pas le pavillon, mais par contre il avait un canon de marine de trois pouces. Si le boss Ouellet gagnait ses élections, il triomphait en tirant du canon et en faisant un feu d'artifice. Quasiment toute la Paroisse pouvait voir si le boss triomphait. Sinon, on organisait le triomphe. Je me chargeais une dizaine de cartouches rien qu'avec de la poudre et je partais avec les garçons de Charles Massé : Philippe et Émile, qui étaient des garçons de mon âge. J'étais le seul à avoir un fusil. On emportait une poche pleine de paille et on allumait de petits feux de paille un peu partout. Une fois, on en avait allumé un juste en arrière de la maison du bonhomme Pierre Lebel. Mon père n'avait pas aimé ça et nous avait disputés :

— C'est un vieux et vous ne devriez pas lui faire des farces.

Il était fâché le bonhomme. Le lendemain, comme tous les jours, il arrive à la maison :

— Les petits voyous sont venus allumer un feu de paille en arrière de ma maison cette nuit.

Puis on allait triompher chez Boucher où toutes les lumières étaient éteintes, où tout était fermé. On allumait un feu de paille et on lâchait trois ou quatre coups de fusil. Tout le reste du rang était libéral. On ne parlait pas à Boucher dans le temps des élections. D'homme à homme, si on passait par là, on le saluait. On n'arrêtait pas pour jaser. Lui, il avait ses principes et il ne pouvait pas admettre qu'un autre soit libéral. Il ne pouvait y avoir de discussion, car cela n'aurait jamais eu de fin. C'était une manière qu'avaient les gens.

En dehors du temps des élections, les gens se rencontraient et tout le monde allait bien ensemble, mais ce n'était pas ainsi pendant la période électorale. Il n'y avait alors que deux partis politiques, les rouges et les bleus. Et les gens étaient bien chauds dans leurs convictions. Par exemple, dans les assemblées, les rouges et les bleus se plaçaient chacun de leur côté. Quand le candidat bleu parlait, les rouges criaient « chou » et se tapaient dans les mains.

Les candidats, comme toujours, étaient deux bons avocats et des amis. Pendant plusieurs années, ce fut, pour le parti conservateur, un avocat dénommé Potvin et, pour le parti libéral, Lapointe de Rivière-du-Loup. Ils étaient deux grands amis, mais dans le temps des élections, ils s'injuriaient comme ils pouvaient. Souvent la chicane prenait, mais sans jamais aller plus loin que du poussaillage.

Au provincial, Langlais se présentait, mais il n'a jamais été élu comme conservateur. Le comté de Kamouraska a toujours eu une grande majorité libérale. Au fédéral, Lapointe fut élu député, puis après il fut nommé ministre. Bien que d'élection en élection les gens savaient ce qui allait se dire, c'était toujours la même chose. Il y avait toujours un intérêt dans les débats. Les conservateurs, malgré leur petit nombre, étaient plus tenaces. Ils faisaient tout leur possible pour cabaler et amasser les votes. Ils organisaient des assemblées de nuit

plus encore que les libéraux qui étaient en force. Lapointe et Potvin faisaient leurs discours après la grand-messe dans toutes les paroisses. Ils expliquaient leur politique sans se contredire l'un l'autre.

Par contre, la grande assemblée qui se tenait le lundi avant la votation au chef-lieu du comté de Saint-Pascal, je n'avais pas encore le droit de vote lorsque je me suis mis à courir ces assemblées publiques. Dans ces assemblées, un seul avait la réplique. L'autre avait eu la réplique la veille dans une paroisse. Alors il devait la laisser au premier dans un troisième discours. Cette année-là, il y avait des postes à offrir. Alors, les conservateurs étaient plus déterminés encore à gagner les élections. J'étais à l'assemblée avec mon père. Tous les hommes y étaient. Les rues étaient pleines de monde. La police provinciale faisait un peu de circulation pour permettre aux voitures de passer. Tout le monde était là, tous les votants à bien dire. Les femmes n'avaient pas le droit de vote, mais dans le temps des élections elles ne donnaient pas leur place.

A un moment donné une bande de bleus est arrivée en voiture. C'était des gars de Sainte-Anne qui en voulaient à la police qui venait de Sainte-Anne et qui était libérale. Ils sont arrivés au moment de la réplique qui devait se donner par Lapointe. Il venait de monter sur la plate-forme pour répliquer. La réplique, ordinairement, était très dure :

— Ça fait vingt ans que vous essayez de prendre le pouvoir. Vous ne l'aurez jamais. Ce n'est pas cette année que vous gagnerez.

Les gars de Sainte-Anne ont foncé dans la foule avec six, sept voitures. Le seul policier qui était là a tenté de les faire reculer. Les gars ont débarqué et lui ont tombé dessus, à coups de poing et de claques par la tête. Le képi a revolé. On se dit :

— On n'est pas pour laisser battre notre policier.

On a foncé à notre tour. Nous n'étions pas des batailleurs et on avait affaire à des briseurs d'assemblée. Il y avait là un dénommé Paradis, de Saint-Germain. Il était de mon âge. Il

était gros et grand, mais on n'avait jamais entendu parler qu'il avait fait des exploits. Il n'était pas batailleur d'avance. Voyant que l'on était en train de talocher le policier, il s'ouvre les bras et il crie, le grand chapeau mou tout de travers sur la tête :

— Aie les gars! Allez-vous laissez tuer ces gars-là. On va aller les balayer.

Je ne sais pas ce que cela a fait au monde, mais une cinquantaine de gars ont foncé. Je suis parti avec la gang. J'étais en arrière de Paradis, ce qui fait que je n'ai pu toucher à personne. Je n'avais pas l'intention de frapper, excepté de donner une taloche pour m'amuser. Je choisissais un gars que j'haïssais dans la foule et qui était un bon bleu. Mon Paradis, tout en se protégeant d'un bras, poussait un coup de poing par en dessous et le gars tombait. Il en frappait un sur le côté de la mâchoire et le gars partait en glissant vers la foule. Il en amenait deux ou trois avec lui. Aussi bien de la gauche comme de la droite, il cognait et faisait son chemin. Il y en avait à terre partout autour de nous autres. On a traversé la rue. Les gars de Sainte-Anne ont sauté dans leurs voitures et se sont poussés. Ils n'ont même pas pris la peine de reprendre le même chemin qui passait devant la salle. Ils se sont sauvés par le quatrième rang. Alors je dis à Paradis :

— Je n'aurais jamais pensé que tu étais capable de frapper un homme, toé!

Il avait l'air simple, mais il frappait fort. On avait trouvé cela bien le fun. Les organisateurs nous avaient vus faire et il y a eu des parlements, car ils voulaient nous avoir dans toutes les assemblées. C'est la seule bataille dont j'ai eu connaissance à propos d'élections.

Mon père m'avait bien vu partir avec toute la gang. On ne s'était pas occupé de retrouver ceux qui étaient avec nous autres. On avait du fun et les organisateurs nous ont payé la traite à l'hôtel Ouellet où le député libéral descendait. Je sors de l'hôtel et je rencontre mon père qui était à ma recherche. Nous avions dételé chez Mendoza Desjardins, un cousin de

papa, comme chaque fois que nous allions à Saint-Pascal. Je lui dis :

— Je retourne à l'hôtel. J'irai vous retrouver chez Mendoza. Lorsque je l'ai retrouvé, il me dit :

— A les voir tomber, je pensais qu'il y aurait beaucoup plus de blessés que cela.

Les gars tombaient de peur. Paradis en frappait un et il en tombait trois. Ils s'énervaient et ils s'accrochaient l'un dans l'autre. Ils essayaient bien de cogner Paradis. Ils criaient :

— Pognez Paradis, pognez Paradis.

Nous autres, on l'entourait, on ne voulait pas qu'ils le prennent.

Mon père a toujours été assez tranquille. Il n'approuvait pas, mais il ne désapprouvait pas non plus. Il aimait bien entendre parler les orateurs. Il applaudissait, mais il n'était pas du genre à crier et à faire du bruit. Rien n'aurait pu le faire voter conservateur. C'était comme sa religion.

Le curé de mon temps, monsieur Guy, lui aussi était libéral, le seul de tout le Bas du Fleuve. Les rouges et les bleus ne se mélangeaient pas et souvent la chicane prenait sans aller plus loin que du poussaillage. Lorsque j'étais enfant, j'ai entendu parler de l'Assemblée des Roches.

La Paroisse de Saint-Denis et la Paroisse de Chapais étaient conservatrices depuis longtemps, tandis que Kamouraska et Rivière-Ouelle où résidait Letellier de Saint-Just étaient en majorité libérales. Je ne comprends pas pourquoi ces paroisses étaient en majorité libérales. Il y avait des prêtres là aussi et, malgré les menaces d'excommunication, les gens votaient rouge. Chapais avait l'appui du clergé et de l'Église. Il avait dit à ses organisateurs :

— Cette fois-ci, il faut empêcher Letellier de Saint-Just de parler à Kamouraska.

Les gens de Saint-Pascal, de Saint-André et de Kamouraska

savaient que les bleus voudraient mettre le trouble dans l'assemblée. Ils sont arrivés à Kamouraska avec des tombereaux de roches grosses comme le poing qu'ils avaient amassées sur le bord de la mer qu'ils ont cachés derrière les pruniers et les cerisiers du docteur Sirois. Le parlement se tenait à la Cour. Lorsque les gens de Saint-Denis ont commencé à gueuler, les gars ont été chercher leurs tombereaux. Ils n'ont même pas pris la peine d'atteler les chevaux. Ils ont amenés les voitures à bonne distance et ils se sont mis à garocher les roches. Il y a eu pas mal de blessés, et ça saignait un peu. Il n'y a pas eu de meurtre, mais ils ont mangé leur volée. Les bleus ont perdu leur élection.

Les assemblées étaient dures dans ce temps-là, même si Chapais avait des appuis dans le clergé. Il faisait toujours ses discours avec les mandements de l'évêque du diocèse de Québec.

\*

Le clergé appuyait les Anglais qui avaient été assez fins pour ne pas les déranger dans leurs possessions, pour leur en donner de nouvelles et pour les exempter des taxes, à condition de garder les gens dans la fidélité à la Couronne. Au même moment, la Révolution française est arrivée et les prêtres français qui immigraient racontaient comment les révolutionnaires avaient guillotiné le roi en France, comment on tuait les prêtres en France. Alors le clergé s'est rangé définitivement du côté des Anglais. La mentalité s'est faite au silence et le clergé s'est arrangé pour avoir la tranquillité en tout et partout en maintenant les gens dans l'obéissance.

En retour, les Anglais nous ont laissé notre foi et notre langue dans la province de Québec. Ils ont donné au clergé certains avantages : à Québec, il y avait des rues entières qui appartenaient au Séminaire de Québec, à Montréal aussi. Tout allait bien avec le gouvernement établi. Au début, les gens ne protestaient pas, puis ils ont commencé à voir rouge.

Je ne sais pas, mais il me semble que les gouvernements libéraux ont donné plus d'avantages aux Canadiens français

que les gouvernements des bleus. Taschereau, à Québec, ce n'était pas extraordinaire comme gouvernement, mais à cette époque nous n'étions pas tellement informés et nous pensions que c'était la meilleure politique. Dans le temps, j'entendais dire et je lisais dans les journaux qu'il y avait une crise dans le public lorsque les conservateurs étaient au pouvoir et qu'avec les libéraux le commerce du bois et la construction prospéraient. Ce sont les libéraux qui ont entrepris l'industrialisation du pays. Tandis que les conservateurs se contentaient d'envoyer les commandes en Angleterre. Tous les produits manufacturés venaient d'Angleterre.

Je ne savais pas que le capitalisme naissait à cette époque en Angleterre. Je croyais que le capitalisme était un phénomène américain. Je me souviens tout de même d'avoir entendu parler de la fameuse réciprocité. Il y avait des élections complètes sur la question du libre-échange. Finalement, l'Angleterre nous l'imposait quand cela faisait son affaire, et quand ça n'allait plus, elle imposait des droits. Les Anglais tiraient toutes les matières brutes du pays et ils inondaient le marché de matières fabriquées comme des théières, des montres, des fers à repasser, n'importe quoi. Et nos fonderies ne produisaient pas.

Ils nous ont fait payer bien cher le droit de pratiquer notre religion et de parler la langue française. Ils auraient pu nous les enlever. Ils se sont repris sur tout le commerce. Nous étions obligés d'acheter tous leurs produits. Autrefois, nous récoltions du blé pour le vendre, mais les gens n'avaient pas de routes, ni de bateaux pour l'expédier. Alors ils ont abandonné.

Les Anglais ont donné les meilleures terres dans les Cantons de l'Est aux loyalistes américains. Eux autres aussi, ils en ont mangé de la vache enragée. Ils n'avaient quasiment pas d'enfants, et lorsqu'une génération était passée ils vendaient la terre et ils sacraient le camp pour vivre au Village.

Je m'étais toujours demandé pourquoi nos terres avaient rapetissé autant que cela. Parce que, règle générale, au tout début, les terres avaient quatre arpents de large sur un mille de long. Puis les terres se sont morcelées parce qu'il n'y avait pas de place pour les jeunes et que l'on divisait la terre pour

chaque garçon. Alors ils tombaient avec trop peu d'animaux, trop peu de terre pour faire vivre une famille.

Je n'ai jamais compris pourquoi le gouvernement canadien ne donnait pas le privilège aux cultivateurs canadiens français de s'installer dans l'Ouest. Il faisait venir les Russes, les Ukrainiens, les Allemands et les Polonais par pleins bateaux. On leur donnait des terres pour une piastre. Ils craignaient sans doute une seconde province française dans l'Ouest. Ils nous ont toléré avec nos droits français pour ensuite nous écraser : « Grouille pas de ta place. »

Beaucoup ont émigré aux États-Unis dans la crise de 1880.

Pourtant, l'idée de partir s'établir dans l'Ouest courait à l'époque. Nous savions que le blé et le bœuf venaient de l'Ouest. Il y avait bien quelques Canadiens français qui s'étaient installés dans le coin de la Rivière-Rouge. Les Anglais ont vécu dans la crainte et le maigre des fesses leur en a tremblé pendant des années, mais pas un Canadien français ne s'en est rendu compte.

La « revanche des berceaux », c'était bien beau, mais on se tenait tranquille, toujours pour éviter de tomber dans le pire. Un Anglais pouvait diriger dix Canadiens français qui ne se rebiffaient pas. Les prêtres nous répétaient sur tous les tons : « Obéissez! Obéissez! Le Bon Dieu vous récompensera. »

Nous étions canadiens, mais pas d'un gros patriotisme. J'entendais souvent déplorer par mon père et ma mère, par les personnes âgées du rang, que nos ancêtres ne se soient pas révoltés contre l'Angleterre pour embarquer avec les États-Unis. Dans le fond, je ne crois pas que nous aurions été mieux avec les États-Unis. Malgré la misère, il est préférable de ne pas être à la remorque des États-Unis d'après mon idée. Aujourd'hui, on a encore une chance de pouvoir, tandis qu'avec les États-Unis nous n'aurions même plus cette chance. Nous serions tous anglicisés comme nos petits-neveux et petites-nièces des États qui ne parlent pas le français. Nos enfants et nos petits-enfants parlent le français. Il suffit de ne pas laisser passer la chance comme autrefois. Car en 1837, c'était une guerre civile, ni plus ni moins. Si tout le monde avait la même



idée, on les aurait fait sauter les Anglais. Le clergé prêchait la soumission à l'autorité.

Mon père parlait souvent de Louis Riel qui était de son temps. Louis Riel commandait une troupe de sauvages bien loin dans l'Ouest et il considérait que ce n'était pas correct. Par contre, il n'était pas correct de l'avoir pendu. On ne pend pas un homme parce que l'on n'est pas de son idée. De l'autre côté, Louis Riel n'avait pas d'affaire à monter une insurrection. Mon père ne savait pas que les terres, à cette époque, dans l'Ouest, appartenaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Puis les vieux avaient tous connu des sauvages pour savoir que le sauvage était un bon garçon, un bon homme.

Il y avait des Indiens à Rivière-du-Loup, au Portage et, aussitôt qu'ils les connaissaient un peu, ils revenaient sur leurs préjugés. Les métis, par contre, ils ne savaient pas ce que c'était.

Dans leur idée, l'insurrection de Louis Riel était poussée par les Américains et ils n'étaient pas favorables aux Américains parce que le clergé était pour les Anglais et qu'il fallait défendre le roi d'Angleterre. N'empêche qu'ils regrettaient tous de ne pas faire partie des États-Unis.

Pierre Lebel avait été aux États-Unis plusieurs fois. Il avait une douzaine de filles et pas de garçon. Le bien qu'il occupait était un bien de mineur divisé en vingt-deux parts. Quand il n'avait plus d'argent, il mettait sa terre à ferme et il allait aux États. Ses filles travaillaient dans les manufactures de coton. Quand ils avaient accumulé une couple de mille piastres, ils revenaient, payaient leurs dettes et continuaient à vivre. Cinq, six ans plus tard, il devait y retourner, mais plusieurs de ses filles étaient mariées et ils faisaient moins d'argent. Tellement qu'il a dû rester au Canada lorsqu'il n'eut plus de filles avec lui et qu'il n'était plus capable de travailler. Il disait souvent que nous aurions dû appartenir aux États-Unis, embarquer avec les Américains lorsqu'ils ont envahi le Canada. Mais il y avait toujours un espoir que la France reprendrait le Canada, un espoir qui a perduré pendant plusieurs générations. Et puis il y a eu Napoléon qui a tout rendimanché l'histoire.

Il était un dieu pour les Canadiens français, un « homme capable épouvantable », il avait battu l'Europe. Nous n'avions pas vu les raisons de la Révolution et les prêtres se sont bien gardés de nous avertir. La Révolution entachait la France et il ne fallait pas en parler. Le clergé refusait de faire entrer des prêtres français au Canada de peur qu'ils instruisent le peuple. Il y eut une période d'ignorance totale où le peuple fut livré à lui-même. Il vivait autour de l'église avec le curé en tête. Le curé était le seul conseiller et il se gardait bien d'informer les gens.

Je pensais à tout cela en lisant le roman *Allie* de Joseph Lallier qui raconte l'histoire d'un Canadien français qui avait réussi à se faire instruire malgré la misère noire qui sévissait partout. Il était ingénieur civil. Toujours est-il qu'il s'engage dans l'armée pour la guerre des Boers. Les Boers étaient des Hollandais qui avaient fondé des colonies en Afrique. A un moment donné, ils sont passés sous le protectorat de l'Angleterre et sont devenus plus ou moins sujets britanniques. Alors, ils se sont défendus comme de beaux diables. Tout à coup, dans le roman, le type réalise qu'il fait fausse route. Il défendait l'Angleterre alors qu'il aurait fallu défendre les petits peuples opprimés qui avaient travaillé pendant plusieurs générations pour se constituer un patrimoine sur lequel l'Angleterre voulait mettre la patte. J'ai souvent entendu parler de cette guerre-là par mon père et mon vieil oncle José. J'ai même connu un vieux colonel qui y avait participé : le colonel Oscar Pelletier.

Les vieux ne connaissaient pas l'histoire, mais ils étaient politisés sur leur terrain. Ils ne dépassaient pas la paroisse voisine. Ils ne concevaient pas une politique pour administrer un pays. En ce sens-là, ils parlaient de la politique sans savoir ce dont il était question. Il aurait fallu beaucoup d'information. Il rentrait une dizaine de journaux par semaine dans la Paroisse et c'était encore beau pour une population de neuf cents personnes.

De mon temps, on nous disait de nous abonner à *L'Action catholique*, le seul journal qui reflétait en bonne partie la position du clergé sur la politique. Il était le seul à parler de reli-

gion et il s'employait à relever les attaques contre elle. Car il ne faut pas oublier que l'on n'avait pas la liberté de religion que l'on a aujourd'hui. Il ne fallait pas aller bien loin, en Ontario, que l'on se faisait traiter de papistes. En fait, l'idée de sortir un journal à tendance catholique était bien bonne. Les autres journaux étaient plutôt neutres; ils écrivaient n'importe quoi pour faire de l'argent et, bien que les rédacteurs étaient catholiques, ils ne donnaient pas leurs opinions.

A Québec, le clergé avait arrêté que tous les catholiques devaient s'abonner à *L'Action catholique*. Il faisait pression et, dans un sens, forçait les gens. Des prêtres passaient dans toutes les paroisses pour faire des sermons en faveur de l'abonnement à *L'Action catholique*. Il y en a qui se sont abonnés pour ne plus être achalés et ont abandonné au bout d'un an.

Comme tous les journaux, *L'Action catholique* n'aurait pas pu survivre sans les annonces. Mais comme c'était encore le temps de la tempérance, ils ne prenaient pas d'annonces de bière, ni de boissons fortes. Il annonçait Dupuis Frères, mais pas Eaton, car on était dans un temps de mentalité : « c'est un Anglais, c'est un protestant, parles-y pas ».

Nous autres, à Kamouraska, nous n'avons jamais été bâdrés par les Anglais. Il n'y en avait pas. Pourtant, il y avait des catholiques parmi les Anglais. Je pense surtout aux Irlandais. Tant que pour la question des journaux, mon père n'a jamais voulu abandonner *La Presse*. Comment est-ce que l'on s'est fait achaler et bâdrer pour s'abonner à *L'Action catholique*! Mon père recevait *La Presse* une fois par semaine depuis plus de vingt ans et il ne voulait pas la laisser. Même, un jour, un marguillier est passé, avec un prêtre qui avait fait d'abord un sermon à l'église le dimanche, pour tâcher de l'abonner. Il leur a répondu :

— Je n'ai pas le moyen de payer deux abonnements. On est bien servi par *La Presse* et je ne trouve rien de mal dans *La Presse*.

Nos voisins étaient tous abonnés à *L'Action catholique*. Ils préféraient être au courant de l'information religieuse et laisser les Anglais patauger dans toutes les lois.

Il n'y avait qu'une dizaine d'abonnés à *La Presse* dans la

Paroisse et la plupart des gens recevaient *Le Soleil*. Et, quand on faisait la remarque à papa, il répondait :

— Bah! je reçois *La Presse* et j'en ai assez quand je l'ai lu.

Il faut dire que *L'Action catholique* et *Le Soleil*, qui était presque le journal du parti libéral au pouvoir, étaient toujours à couteaux tirés. Mon père était assez libéral qu'il n'avait pas besoin d'un journal libéral pour être convaincu dans son idée et il ne voulait pas recevoir *L'Action* parce qu'elle était toujours en opposition avec *Le Soleil*. Tandis que *La Presse* passait pour un journal neutre dans la question des partis. Il n'était pas pire pour cela et il faisait sa religion.

On lisait des choses sur les révolutions comme en Espagne et au Mexique, mais on manquait d'informations et ça nous paraissait bien loin pour comprendre ce qui se passait. Je savais que l'on avait levé des troupes dans le monde entier pour aider Franco à combattre le pauvre monde, que les Américains étaient mêlés aux affaires du Mexique. On ne savait pas trop que penser. De la manière dont mon père parlait des temps anciens, on aurait dit qu'il ne trouvait pas cela si pire. Les vieux étaient tous de cette opinion et ils ne cherchaient pas plus loin.

Du temps de la Confédération et même avant, du temps de Chapais, les maudites cliques politiques bleues et rouges ont commencé. Ces rivalités politiques faisaient le jeu des Anglais. Pendant que les Canadiens français se battaient entre eux pour le rouge ou le bleu, les Anglais, eux, passaient les lois. Même si la question du rouge et du bleu était rattachée à la haute politique, il n'en reste pas moins que c'était toujours une querelle de clochers, la querelle d'un homme contre un homme, un Canadien français contre un Canadien français. Avec le parti libéral, le Canadien français était supposé avoir de meilleures chances de se protéger qu'avec le parti conservateur qui, lui, était supposé allié aux Anglais. Mais, en fin de compte, on n'allait pas plus loin, du moins pas assez pour former l'opinion, susciter des mouvements de réforme. S'ils avaient pu faire élire Chapais, les bleus étaient contents. Tout était bien correct, tout allait bien marcher. Si les autres avaient

pu faire élire Letellier de Saint-Just, tout allait encore mieux. Pour toujours en rester au même point.

\*

Chapais avait demandé de l'argent pour construire un chemin de fer qui partirait de la Station de Rivière-Ouelle pour se rendre au quai. Pourquoi? Parce qu'il y avait un bateau qui traversait de Rivière-Ouelle à la Malbaie où se trouvait le Manoir Richelieu qui recevait les millionnaires anglais en vacances. Il n'y avait pas encore de chemin de fer sur la Côte Nord du Fleuve; les millionnaires devaient faire le trajet en calèche à partir de Sainte-Anne-de-Beaupré. Letellier de Saint-Just avait obtenu le bateau pour transporter les touristes, les gros messieurs, et la poste qui arrivait deux fois par jour.

Les gros messieurs avaient besoin de leur courrier tous les jours. Il restait tout de même cinq milles à faire en calèche de la Station au quai. Ils étaient venus par l'Intercolonial qui descendait le long du Fleuve de Lévis à Mont-Joli. Donc Chapais promet un train pour établir la correspondance entre le bateau et la Station pour ne pas avoir la peine de faire ce trajet en voiture à cheval. A qui est-ce que cela profite? Pas un seul n'a pensé que personne ne prendrait ce train-là sauf les gros boss anglais qui allaient au Manoir. Personne n'a pensé que le chemin de fer sera payé par le public, par les contribuables. Pourquoi voter pour un chemin de fer? Tout simplement parce que cela apportait du travail pour cinq mois par année pendant deux ans. Il fallait creuser des fossés pour égoutter le terrain, poser des dormants et des rails pour commencer à envoyer des plates-formes légères à Saint-Pacôme, pour charger le sable à un mille et demi dans les terres. Ça a pris deux ans pour construire le chemin de fer de cinq milles, plus un mille pour aller chercher le sable. Qui est-ce qui a travaillé? Pour éviter de former de futurs chômeurs, ils ont pris des cultivateurs des environs. Les cultivateurs qui demeuraient trop loin s'aperçurent qu'ils ne faisaient pas d'argent et que cela ne valait pas la peine de se lever à trois heures du matin pour arriver le soir chez eux vers neuf

heures. En fin de compte, une dizaine de familles ont profité de la construction du chemin de fer. Les gars travaillaient comme manœuvres, parce que l'installation des dormants et des rails se faisait par une équipe d'ouvriers spécialisés.

Le train n'a marché qu'une quinzaine d'années. Après une autre élection, le gouvernement a construit un chemin de fer de Sainte-Anne-de-Beaupré à la Malbaie. Plus besoin du train ni du bateau.

Je l'ai visité le *Champlain*. Il couchait à la Malbaie et arrivait le matin à Rivière-Ouelle pour retourner avec le courrier et sa cargaison de beurre et d'œufs frais. Ce jour-là, un dimanche après-midi, nous étions en visite chez mon oncle Noël. Papa parle de cela :

— Il faudrait bien aller voir le *Champlain* dont on a bien entendu parler. Est-il gros?

— Il n'est pas gros. Ça dépend. Pour ceux qui n'ont vu rien que des chaloupes, c'est gros. Il doit avoir cent vingt pieds de long.

On est allé le voir. Il avait trente pieds de large, juste pour contenir trois calèches bien attachées. Je n'avais jamais vu un bateau à vapeur. Comme il ne prenait qu'une heure à traverser le Fleuve et qu'il fallait le tenir toujours sous pression, il brûlait plus de charbon en restant au quai qu'en traversant.

\*

Je lisais l'autre jour le livre de Colette Châtillon sur l'histoire de l'agriculture au Québec. C'est pas mal la réalité. Tout d'abord, elle se base sur les livres de Fernand Ouellet pour ce qui est des statistiques. Elle décrit ce qui se passait dans mon temps. C'était la misère et il ne pouvait pas en être autrement étant donné la pauvreté des terres, l'absence d'engrais et d'argent pour en acheter. Nous étions dans un cercle vicieux. Nous nourrissions les animaux pauvrement et ils donnaient des profits en conséquence. Un vieux bœuf pouvait peser six à sept cents livres. Il n'avait qu'un petit doigt de chair sur les côtes. Trois côtes coupées ensemble faisaient une côtelette

que l'on mettait dans la soupe. Quand une vache pesait quatre cent cinquante livres, c'était beau. Et en tout il pouvait bien y avoir cent livres d'os. Règle générale de mon temps, le bœuf se vendait dix cennes la livre. Nous gardions un quartier et vendions les autres au Village. Pendant la guerre de 1914 les prix ont augmenté.

Les gens de ma génération avaient peur des changements. Nous ne travaillons plus et la génération plus jeune ne semble pas vouloir de changements elle non plus. Quand le temps venait de faire des changements, tout le monde s'écrasait. En 1970, nous avons eu la plus belle occasion de changer. Mais tout le monde a courbé la tête. Les gens sont rentrés chez eux avec le maigre des fesses qui leur tremblait quand ils ont vu les soldats circuler en jeep dans la ville.

Il s'agit toujours de la même question. Le peuple n'est pas politisé et pourtant il fait de la politique. Il pense encore la politique comme du temps de Chapais et de l'Assemblée des Roches. Les gens regardent encore la politique comme un jeu entre les rouges et les bleus. Quand les dirigeants des syndicats demandent aux ouvriers de se politiser, ils ne veulent pas. J'ai suivi la grève chez Lord où le syndicat a essayé de politiser les ouvriers un peu. Pas moyen pantoute. Ils ont voté libéral alors que c'était justement ce qu'il ne fallait pas faire. Le gouvernement travaille pour ôter la force aux syndicats, les baisser autant que possible, et les ouvriers se laissent faire. Parce qu'ils ne pensent pas à leurs propres affaires ni que la politique a une répercussion dans leur propre vie. Ils crient contre les abus, mais à la dernière minute, lorsqu'il est temps de voter, ils virent dans leurs idées.

Ils ont peur des communistes et les syndicats ouvriers pour eux sont presque communistes. Tout cela parce que ce sont des communistes qui ont poussé le syndicalisme au tout début, surtout pendant la guerre de 1939. Mais seulement ils n'ont jamais défini le mot communiste et on le leur présente comme une grosse bête. De toutes manières, dans le temps de Duplessis, tout ce qui finissait en isme c'était contre le gouvernement.

Drapeau, en 1970, a été élu par les propriétaires tout simplement. Dans son dernier discours, il a sorti une affaire pathé-

tique : « Si vous laissez le Frap prendre le pouvoir, le sang va couler dans les rues de Montréal comme l'eau dans une rivière. » Les gens lui ont accordé quatre-vingt-dix pour cent des votes pour ne pas voir de sang.

\*

A Kamouraska, il y avait deux municipalités : celle de la Paroisse et celle du Village. Parce que les gens n'avaient pas les mêmes besoins. Par exemple, les cultivateurs n'aimaient pas payer pour les trottoirs du Village. « Puisque les gens du Village sont trop fiers pour se graisser dans la vase, qu'ils payent pour leurs trottoirs. » Les gens du Village avaient pour leur dire qu'ils ne pouvaient pas payer pour les chemins où ils ne passaient pas. Dans le fond, ils avaient raison chacun de leur côté. Étant donné que le maire et les conseillers n'étaient pas payés, les deux administrations ne coûtaient pas tellement cher. Et, comme il y avait presque autant de familles dans la Paroisse que dans le Village, c'était plus équitable ainsi.

En 1932, je fus élu comme conseiller de la Paroisse. J'ai fait mes trois ans et je ne me suis pas représenté. Dans le temps, on disait qu'un homme ne pouvait pas être maire avant cinquante ans. A cet âge, un homme était plus réfléchi et avait surtout plus d'expérience. Nous avions toujours un maire et des conseillers âgés qui ne se présentaient que pour l'honneur. Ils n'étaient pas trop pressés dans leur travail et pouvaient perdre une demi-journée de temps en temps pour siéger au Conseil. Le Conseil commençait à huit heures le matin et finissait à onze heures. Alors ils avaient le temps de courir les magasins et de s'amuser ici et là au Village. C'était établi comme cela. Et puis la politique municipale avait des accointances avec la haute politique. Si le gouvernement était libéral, le maire était libéral. Nous ne disions jamais libéral, d'ailleurs, mais rouge.

Lorsque je me suis présenté, il y avait certains litiges au sujet des chemins qui étaient à la charge des particuliers. Comme par exemple le cas de l'habitant qui avait acheté un bout de terre à l'autre bout de la Paroisse et qui avait un mille



de chemin à entretenir tout seul pour s'y rendre. La Paroisse ne voulait pas payer son chemin ni lui fournir un homme pour boucher les trous. Pour que le Conseil puisse prendre un chemin à sa charge, il fallait une résolution adoptée par la majorité des conseillers. Évidemment, le conseiller qui était du côté de la Paroisse où le litige avait lieu était en faveur de la résolution. Il faut préciser qu'il n'était pas seulement question de chemins, mais aussi de clôtures qui bordaient le chemin. Règle générale, la municipalité avait sa part et l'habitant aussi. Si l'habitant faisait sa clôture et que la municipalité ne voulait pas la faire, la clôture tombait et les animaux allaient dans le champ du voisin ou prenaient le chemin. L'autre conseiller qui était du côté opposé et qui avait, lui aussi, des problèmes ne voulait pas voter pour l'amélioration du chemin de droite alors qu'il y avait des problèmes à gauche. En fin de compte, il y avait toujours des chicanes.

Puis il y avait la question du maire. Le maire avait un frère avocat qui avait un petit bureau à Rivière-du-Loup. Le maire s'appelait Joseph Langlais et son frère Jules. Les avocats, en ce temps-là, ne gagnaient pas beaucoup d'argent. Et puis il se présentait à toutes les élections comme conservateur. L'opposition lui donnait de l'argent, ce qui l'aidait à vivre. Il se faisait toujours battre.

Son frère, le maire de Kamouraska lui apportait toutes les affaires de la Paroisse. Ce n'était pas grand-chose. Tous les mois, Joseph Langlais partait avec les documents de la Paroisse et il allait consulter son frère. Il revenait avec une note de quinze dollars pour sa consultation. Les gens se sont tannés. Ils ont décidé qu'ils ne payeraient plus pour les consultations et que la question des chemins se réglerait. Cette année-là, le maire et la moitié du Conseil étaient à changer. D'ordinaire, c'était toujours les mêmes à se présenter. Le conseiller démissionnaire était remplacé par son voisin de la même trempe que lui et avec les mêmes idées. De trois ans en trois ans, c'était toujours la même chose qui se renouvelait. Une certaine partie de la population voulait de nouveaux conseillers et un nouveau maire. Alfred Massé, mon voisin, était conseiller et il fut amené en nomination comme maire, et moi je fus en nomination

comme conseiller à la place de Massé. Ça fait que Massé est en nomination et Langlais est lui aussi en nomination. Il s'est présenté comme d'habitude avec les autres conseillers. Les nominations devaient se faire avant midi de tel jour, sinon ils étaient élus par acclamation. A midi moins cinq, on se présente. Le secrétaire était assis depuis huit heures le matin et il attendait à son pupitre. Les autres candidats étaient là aussi en espérant être élus par défaut d'opposition. Alors j'avance le premier pour présenter Massé comme candidat à la mairie. Je propose et mon cousin seconde. Je voulais qu'Ernest, mon cousin, passe comme conseiller. Je ne voulais pas me présenter. J'aimais bien travailler avec eux autres, mais je me trouvais un peu jeune. Ernest endosse ma proposition pour le maire et à peine le secrétaire a-t-il fini d'écrire qu'il me propose comme conseiller pour remplacer Massé. Puis deux autres proposent Pierre Pelletier de l'autre bout de la Paroisse en tant que conseiller.

On a travaillé notre élection toute la semaine. Pendant deux jours de temps, j'ai fait le tour de la Paroisse pour parler aux gens, pour essayer d'avoir leur vote. Ils le savaient bien, et quand ils nous voyaient arriver ils disaient :

— Tiens, v'là les cabaleurs.

Ils nous tiraient la pipe un peu. Ils faisaient semblant de ne pas être avec nous et ils tâchaient de savoir si nous étions convaincus de notre affaire. Nous jasions une heure ou deux dans la maison, et, finalement, ils nous assuraient de leur vote. Il faut croire que nous étions plus populaires que les autres, que les vieux conseillers qui étaient là depuis douze ans, puisque nous les avons battus. Pas avec une majorité énorme. J'avais quatre voix de plus que mon adversaire et Massé dix de plus.

Une fois élus, il fallait réorganiser le Conseil. Les trois conseillers se concertaient avant les séances avec le maire avant de présenter un projet au secrétaire. Nous avons défait les vieux nids à chicanes. Depuis vingt ans qu'il y avait de la chicane pour des affaires de rien. Mon père avait voté pour

nous autres. Les gens venaient nous trouver soit pour une répartition de chemin soit pour une passe de clôture. Dans le Conseil, nous avons nommé des inspecteurs de chemins, un inspecteur agraire et des travaux publics. Un de chaque côté de la Paroisse. Supposons qu'un cultivateur entretenait bien sa clôture et que son voisin ne l'entretenait pas parce qu'il cultivait du foin dans son champ. La clôture brisait et les animaux qui pacageaient dans le champ d'à côté passaient dans le foin. Alors le cultivateur se plaignait. Nous avertissions l'inspecteur agraire qui faisait enquête et notifiait au cultivateur en faute de faire ses réparations. Sinon, elles seraient faites par le Conseil et le compte serait collecté avec les taxes.

Les chemins ont été donnés à la Paroisse sans qu'il en coûte un sou de plus. On a établi un système de cinquante pour cent. Si nous avons un bout de chemin à réparer, nous faisons une répartition de l'argent dont nous avons besoin et nous envoyions notre demande à Québec. Le gouvernement payait la moitié et la Paroisse l'autre moitié. Le système consistait en ce que les intéressés avaient le droit de travailler au chemin en remettant la moitié de l'argent à la municipalité. Nous ne prenions que les gens intéressés. Nous n'allions pas chercher les gens à l'autre bout de la Paroisse pour travailler à cinquante pour cent. Ces cultivateurs avaient l'avantage de gagner un peu d'argent. Un homme avec une voiture coûtait deux piastres et demie par jour. Il lui restait donc une piastre et vingt-cinq, et en payant ses taxes l'automne il remboursait l'augmentation avec l'argent qu'il avait gagné. Ainsi le voisin ne payait pas et nous avons fait tous les chemins. Je veux parler des petits bouts de chemins qui conduisaient à des terres qui ne valaient pas cher. Et, en fait, il n'y avait pas besoin de beaucoup de travaux.

Les grands chemins étaient entretenus tout le temps. Nous donnions les chemins d'hiver à contrat. Chaque particulier ne pouvait entretenir son bout de chemin avec sa pelle. Pour vingt-cinq piastres par année, nous faisons entretenir un chemin de vingt milles qu'il y ait de la neige ou qu'il n'y en ait pas. Supposons, comme cela pouvait arriver n'importe quand, qu'il arrivait une grosse bordée de neige et que le gars de l'en-

tretien ne passait pas avec sa gratte. On avertissait l'inspecteur qui faisait une enquête. Parfois le gars était en promenade ou bien il n'y avait pas pensé. Il avait passé la gratte le matin et bien que la tempête ait duré toute la journée il n'avait pas songé à y retourner le soir. Le chemin était impraticable.

Ensuite il y avait la question des balises. Les routes étaient larges et les clôtures l'hiver ne faisaient qu'un petit chemin dans le milieu. Pour éviter de passer à côté du chemin et d'enfoncer dans la neige, on plantait des balises, c'est-à-dire de petits sapins ou épinettes à cinquante pieds de distance d'un côté et de l'autre pour que l'on puisse les voir malgré les tempêtes. Puis il fallait arranger des rencontres. Les voitures passaient toutes dans le même tracé et parfois on rencontrait une voiture qui venait en sens inverse. La rencontre était balisée par plusieurs balises de suite. Alors, on pouvait la voir de loin. La voiture chargée de bois, par exemple, arrêtait et laissait la voiture allège faire le tour dans la rencontre.

Dans les séances du Conseil, surtout durant la première année, je me suis mis pas mal en avant avec les nouveaux projets de loi. Les autres m'appuyaient sans faire beaucoup de propositions. Le maire ouvrait la séance. Le secrétaire lisait les minutes de la séance précédente, puis il y avait l'ordre du jour : surtout des questions de voirie. Nous étions guettés par les vieux conseillers et personne ne voulait se mettre au blanc.

Nous avions toujours une petite réunion le dimanche au soir. Alfred Massé passait à la maison et nous révisions notre projet de loi car les vieux nous posaient des questions embarrassantes parfois. Ils étaient bons en affaires et ils connaissaient bien plus la politique municipale que nous autres. Il fallait trouver une réponse à leurs arguments immédiatement et être attentifs tout le temps. Une fois, j'avais fait une proposition et Pelletier qui était de notre bord commençait à vouloir me mettre les bâtons dans les roues. Il a fallu le désarçonner, lui faire comprendre de se taire. Je n'avais jamais assisté à une réunion du Conseil avant d'être élu. Nous avons été embarrassés dès la première séance par une proposition à l'effet que les minutes de l'assemblée du Conseil soient entrées au livre immédiatement. J'ai bien vu qu'il y avait quelque chose qui ne

marchait pas sans trop savoir quoi au juste. Le secrétaire lâche sa plume et s'envoie les deux bras sur les rebords de son fauteuil :

— Dans ces conditions-là, moi je démissionne!

Je me lève et je demande des explications. Je demande de quelle façon il procédait avant. Massé me fait un clin d'œil, car il n'avait pas le droit de parler, sauf au moment du vote. Je somme les deux conseillers de s'expliquer.

— Le secrétaire peut vous donner la lecture des règlements.

Je me tourne vers le secrétaire et lui demande pourquoi il veut démissionner.

— Parce que l'on me demande une chose impossible à faire. C'est bien simple, je suis pris entre deux feux. D'un côté un certain nombre de conseillers demandent d'écrire les minutes au grand livre et cela ne peut pas se faire. Je ne puis pas raturer une faute dans le grand livre. Ma mémoire et mon intelligence ne sont pas des machines.

— Comment faisiez-vous avant?

— Je prenais les minutes dans un livre. Puis je transcrivais au grand livre, chez moi, tranquille, pendant la soirée après avoir étudié toutes les choses. S'il y avait une faute d'orthographe, je pouvais alors la réparer.

Massé ne cessait de me regarder et de me faire des signes et je ne savais que faire. Je suis parvenu à comprendre que je devais faire une proposition à l'effet que les choses se passent comme elles s'étaient toujours passées auparavant.

— Je propose que l'on refuse la démission du secrétaire et je demande qu'il continue comme auparavant.

J'étais certain que le maire allait voter de notre côté. Les trois vieux ont voté pour l'acceptation de la démission et nous autres, nous avons voté contre et le maire nous a appuyés. Ils voulaient nous embarrasser. Heureusement que le secrétaire avait eu la présence d'esprit de nous dire ce qui se passait.

Je n'avais jamais vu un code municipal de ma vie. Je ne savais rien. Nous n'avons jamais fait une réunion sans savoir ce qui allait se passer. En fait, ce n'était que de petits problèmes et nous étions trop rattachés au gouvernement au pouvoir. Mais, dans le temps, nous prenions cela au sérieux et ce qui était décidé par le parti libéral et le député était la politique à suivre, d'autant plus que nous dépendions du gouvernement pour les octrois. Nous avions nos travers nous autres aussi, comme ces histoires que je n'aimais pas de ne pas donner de travail aux conservateurs dans la voirie. Le cantonnier était nommé par le Comté et il était toujours pistoné par l'administration de la Paroisse. Il y avait de la chicane à cause de cela, mais je ne pouvais pas toujours gagner.

Dans les années suivantes, les vieux conseillers ont débarqué et ont été remplacés par des gens plus jeunes. Au Village, Bossé, qui avait quarante ans, fut nommé maire. J'étais le plus jeune conseiller. Notre élection a comme brisé la glace et les paroisses autour ont fait des changements.

Ernest Michaud, mon cousin, m'a remplacé lorsque, n'étant plus capable de cultiver ma terre et de payer mes taxes, je fus obligé de vendre et de partir. Les élections avaient lieu en hiver et je suis parti en automne, en démissionnant en faveur d'Ernest.

\*

Mon père était tout de même ouvert et innovateur. J'avais des idées mais lui savait qu'il fallait de l'argent. Il faut comprendre que dans ce temps-là on devenait vieux plus vite. A soixante ans, un homme se mettait à sa rente. Il s'achetait une maison au Village et donnait sa terre à son garçon qui devait lui fournir la nourriture et du bois. Ils s'assoiaient sur leur steak et ils conduisaient le monde. Déjà les méthodes de culture avaient changé de mon temps et il existait des conflits entre les jeunes et les vieux, mais cela n'allait pas bien loin car les jeunes autant que les vieux en connaissaient bien moins qu'aujourd'hui. L'expérience d'un homme de soixante ans ne sert plus car nous sommes constamment obligés de nous adapter,

de nous mettre au fait. Jusqu'en 1914, on peut dire que la vie n'avait pas changé. Entre le grand-père et l'arrière-grand-père, il n'y avait pas beaucoup de différence.

Mon père aimait se tenir au courant et il lisait beaucoup. Après s'être couché, un peu après le souper, mon père allumait sa pipe et lisait jusqu'à dix heures. Nous lisions les livres de la bibliothèque dans la semaine et les comptes rendus des débats au Parlement. Maman lisait aussi et parfois même, quand elle en avait le temps, elle aimait faire la lecture à haute voix. Nous lisions peut-être plus qu'ailleurs à la maison. Il y en avait beaucoup qui ne lisaient jamais. La lecture n'était pas considérée comme une nécessité. Ils se contentaient de savoir lire. La bibliothèque paroissiale contenait trois, quatre mille livres. Nous étions abonnés pour cinquante cennes par année. Il y avait surtout des livres d'histoire et très peu de romans. De beaux livres avec des couvertures en carton rouge ramagées. Je me souviens d'un livre qui a été lu par tout le monde et que j'ai relu plusieurs fois. Le titre était *L'Étoile du Pacifique*. C'était un livre d'imagination raconté avec force détails et, pour le temps, cela semblait avancé en maudit. Puis je me souviens d'un autre sur Madère qui me paraissait être un vrai paradis terrestre. Puis nous avions nos prix d'école qui étaient surtout des livres sur l'histoire du Canada.

Je me souviens surtout d'un livre sur Geneviève de Brabant. L'histoire se passe en Allemagne dans le temps des Croisades. Nouvellement marié, son mari dut partir pour délivrer les Lieux Saints. Son intendant voulut prendre sa place dans la maison et il causa bien du trouble à Geneviève. L'intendant fit croire au mari à son retour que sa femme lui avait été infidèle, ce qui n'était pas le cas. Elle était dans une grotte dans la forêt. Un jour, le mari, au cours d'une chasse, rencontre un petit gars de sept ans qui ressemble à Geneviève comme lui l'avait connue. Il lui demande :

— Qu'est-ce que tu fais tout seul dans la forêt?

— Je ne suis pas tout seul, je suis avec ma mère.

Puis il l'amène voir sa mère et son mari la reconnaît.

Par contre, je n'aime pas les livres américains. Je ne trouve pas cela intéressant et je n'arrive pas jusqu'au bout. Je ne sais pas si cela dépend de la traduction, mais c'est monotone et ennuyeux. Cela manque de pétillant. Le même sujet traité par n'importe quel de nos écrivains serait bien meilleur. Peut-être est-ce parce que j'ai toujours lu des écrivains français. Je ne sais pas.

Pour ce qui est des livres d'aujourd'hui comme ceux de Lévy Beaulieu, je me suis adonné à tomber sur les plus plates, je pense bien. On lit pour lire, lire pour mettre des mots un par-derrière d'autres : Papa Pepsodent et Maman Dentifrice. Il n'y a rien de vécu, là-dedans, même si en gros c'est un peu ce qui est arrivé à tout le monde dans le temps. Par exemple, qu'est-ce que j'ai à faire de ce Cardinal qui est assis sur son bloc de glace?

Ducharme n'a pas écrit beaucoup de livres et j'ignore s'il écrit encore. Son premier livre a fait l'objet d'une polémique parce qu'après avoir été présenté ici et refusé il fut accepté en France. Les éditeurs d'ici ont pris le feu. Ses histoires se passent dans les Iles de Sorel et ce que j'en ai lu me donne à penser que c'est dans le genre à Beaulieu pas mal.

J'ai été déçu par *Kamouraska* d'Anne Hébert, même si cela se lit mieux, parce que, comme tout le monde, je pensais qu'il s'agissait de Kamouraska alors qu'en fin de compte Kamouraska ne sert que de décor. Malgré tout, j'aime mieux *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. Je me souviens encore quand il parlait des cultivateurs de Kamouraska et de Rivière-Ouelle qui attendaient les matelots anglais qui venaient en chaloupe voler quelques animaux à terre, dissimulés dans les caps et les islets pour les canarder. Toujours est-il que les Anglais avaient débarqué à Kamouraska en premier lieu. Ils tiraient de droite à gauche pour effrayer les gens qui, les voyant arriver, s'étaient cachés dans le bois qui n'était pas trop loin du Fleuve. Il n'y avait presque pas d'hommes car ils étaient partis pour la milice à Québec. Les femmes, les enfants, les vieillards et les hommes qui ne pouvaient pas partir à cause des enfants trop jeunes étaient tous dans le bois. Le vent redevenu favorable, les Anglais mirent la voile et les mate-



lots qui étaient descendus à terre pour prendre le bétail montaient par terre jusqu'à Rivière-Ouelle où les bateaux pouvaient charger les animaux. La seigneuresse avait refusé de suivre les gens dans les bois dès le matin. Son mari, un officier sans doute, était parti avec la milice. Elle ordonna à ses servantes :

— Allez chercher de la farine et cuisinons un bon repas. Combien sont-ils? Une soixantaine. Bon, un repas pour soixante personnes.

Elles ont tué des poulets et ont fait du pain. Vers midi, les Anglais descendaient le cap avec leur butin. La seigneuresse envoya des servantes au-devant d'eux. Ils furent pas mal surpris de se voir invités à un repas par la seigneuresse alors qu'ils avaient l'intention de piller et de brûler quelques fermes s'ils rencontraient une résistance. Ils étaient désorientés. Ils approchent de la maison et la seigneuresse va à leur rencontre et les conduit aux tables mises dans le jardin et leur donne un dîner comme ils n'en avaient pas mangé depuis longtemps. Après qu'ils eurent bien mangé et bien bu, elle leur donne autant de beurre, de pain et d'œufs qu'ils pouvaient en prendre dans leurs sacs. Le capitaine qui commandait ce détachement prit sur lui de laisser les animaux et de ne pas brûler les fermes et la seigneurie en remerciement. Le commandant en chef qui avait remonté la rivière était en colère de se retrouver sans animaux. Il débarque lui-même et commence à chercher du bétail. Mais il faut dire que, pendant qu'elle donnait à manger aux matelots et les amusait, la seigneuresse avait envoyé des petits gars à cheval d'une paroisse à l'autre avec ordre de se rallier Rivière-Ouelle sinon les Anglais brûleraient leurs maisons et leurs fermes. Ils reçurent les Anglais qui furent bien obligés de se rembarquer. Ils ne pouvaient pas tirer du canon. Le commandant en chef a décidé de débarquer à Montmagny et de tout brûler.

J'aime mieux lire un livre de ce genre que des affaires traduites de l'anglais ou de l'américain. Je ne suis pas tombé sur les bons, sans doute, mais ce que j'ai lu n'était pas très intéressant. Même Steinbeck est un peu ennuyeux. Il me semble que les romans français sont plus vivants. Ils racontent peut-

être plus de choses de tous les jours mais ce n'est pas ennuyeux à lire.

Mon père lisait bien l'écriture moulée mais il n'écrivait pas beaucoup. Il se faisait des marques pour lui seul. Par contre, il calculait bien. Je n'ai jamais compris sa manière. Il se faisait une déduction au lieu de marquer ses chiffres et de les additionner et de les soustraire :

— Bon, j'en ai six et ça vaut tant. Si j'en avais cent, ça ferait tant, si j'en avais vingt-cinq, tant, mais j'en ai que six et ça fait tant...

— Pourquoi allez-vous chercher cela à vingt-cinq, là?

— Ben, parce que ça va m'emmenner à mon point, à ce que je veux savoir.

Beaucoup de vieux à cette époque ne faisaient que des chiffres romains. Mon oncle José Bouchard et mon père calculaient leur dîme de grain, soit un minot sur vingt-cinq, sur une planche, en chiffres romains.

\*

A une époque où peu de gens du Bas du Fleuve voyageaient à Montréal, mon père, à l'occasion du Tricentenaire de la fondation de Québec en 1908, a continué jusqu'à Montréal où il avait quelques nièces de sa deuxième femme. Ma grand-mère, elle devait avoir soixante-dix ans, fut la première de la famille à visiter Montréal. Elle voulait voir le frère de mon père qui demeurait à Saint-Hyacinthe, l'oncle Joseph qui l'a amenée à Montréal. Elle avait trouvé cela bien beau mais la vie était un peu trop rapide.

Toujours est-il que mon père fut reçu d'une manière quasiment princière. Il demande à ses nièces de visiter le journal *La Presse*.

— Pourquoi?

— Parce que cela fait vingt-cinq ans que je reçois le journal et je voudrais voir comment se fait un journal!

A peu près comme tous les gars de la campagne qui arrivent en ville, il n'était pas gêné et il n'était pas tout à fait dans les manières. A la réception, mon père demande de voir l'imprimerie.

— En quoi cela peut-il vous intéresser?

La petite nièce est un peu gênée et trouvait que papa avançait un peu fort.

— Faites attention, c'est un grand journal!

— Un grand journal tant que tu voudras! Je paie mon abonnement depuis vingt-cinq ans : ils me feront bien la faveur de voir comment le travail se poursuit dans un journal.

Le gars de la réception alla chercher un directeur. Mon père lui raconte son histoire. Ils ont pris une demi-journée pour lui faire visiter tout le journal, pour suivre toutes les étapes de la fabrication. Il fut très impressionné par la grosse machinerie, même s'il ne connaissait pas grand-chose à la mécanique. Ils lui ont demandé :

— Vous allez continuer à lire *La Presse*?

— Certain que je vais continuer. Je vais même payer mon abonnement d'avance.

Ils lui ont donné un cadeau : une série de couteaux dans une petite boîte.

\*

Tant qu'il a été capable de travailler, il a travaillé. Pour mon père, l'ouvrage il fallait qu'il se fasse. Il était plus intéressé à cultiver que moi. Lorsque je suis tombé tout seul, il a fallu acheter de la machinerie comme la moissonneuse-lieuse. Nous étions les premiers dans la Paroisse et les autres riaient. Nous espérions faire plus de profits.

Mon père aimait le changement pour le mieux et il essayait

d'améliorer les choses. J'avais eu l'idée d'élever des poules, ce qui n'était pas encore à la mode. Nous avons fait venir des plans du gouvernement pour construire un poulailler froid, c'est-à-dire un poulailler où il n'était pas besoin de chauffer. Il aurait fallu, pour bien faire, un plancher en ciment mais nous n'avions pas l'argent nécessaire. Nous nous étions contentés de pierres et de sable. Pendant plusieurs années, les poules ont pondu et les œufs rapportaient de bons profits. Tout marchait bien. Comme toute autre chose, plus on augmente, plus les dangers de maladies augmentent. Nos poules attrapèrent la tuberculose et il fallut en tuer près de la moitié. Puis le prix des œufs baissa et nous fûmes obligés de fermer le poulailler.

Une autre amélioration : cette histoire de vergers. Quelques cultivateurs en moyens avaient acheté des pommiers. Mon père aussi en a pris. Il n'avait pas pensé que cela pouvait prendre quatre ans avant que son trente dollars ne rapporte un sou. Ce n'était pas un mauvais achat, mais il n'avait pas le moyen de payer à chaque année et il a fallu couper sur autre chose. Et puis les pommes n'étaient pas à la mode. Les gens n'en achetaient pas. Si on leur donnait, ils les mangeaient et ils étaient bien contents. Massé, lorsqu'il venait chez nous à l'automne, croquait une pomme en trois bouchées!

— Je pense que je vais y retourner.

Et il en prenait une autre. Une seule fois, nous avons vendu pour dix-huit barils de pommes. A l'automne, Auguste Lapointe, un commerçant du Nord, arrive en goélette pour chercher du foin. Il demande :

— Est-ce qu'il y a des pommes icitte?

— Phydime en a, des pommes. Il récolte quarante minots tous les automnes.

Ils sont venus manger des pommes. Tout en parlant, il demande à mon père s'il voulait lui vendre des pommes.

— Combien est-ce que tu payes?

— Deux piastres le baril de trois minots.

— Je vais rapporter ma charge de foin et je reviendrai la semaine prochaine.

— Je n'ai pas de barils, moi, icitte!

— Je vais en apporter. Combien est-ce que tu peux m'en vendre?

— Je puis mettre une vingtaine de barils.

En fait, nous avons vendu une trentaine de barils. Avec cette seule vente, il a payé son verger. Puis il n'y a plus eu de demande. On en donnait à tout le monde du rang. Combien est-ce que j'en ai apporté des poches de pommes à ma tante Joséphine!

Pour les assurances, ce fut pareil. Deux vendeurs d'assurances de Montréal parcouraient le Bas du Fleuve. Ils se sont fait mener par Ouellet de Saint-Pascal chez les gens qui avaient de l'argent. Mais ceux qui avaient de l'argent n'en ont pas acheté. Mon père, lui qui n'en avait pas, s'est laissé convaincre que les assurances étaient une bonne chose. J'avais dix ans lorsqu'il s'est assuré. Tout le monde le traitait de fou :

— Ton argent est aussi bien dans tes poches que dans celles des gars de Montréal.

Ils l'ont bien achalé avec cette affaire. Mais il ne se décourageait pas et il payait toujours. Il a tout retiré au bout de vingt ans pour payer ses dettes. Ce fut une bonne chose pour lui.

★

Jean-Baptiste Raymond et mon père étaient du même âge et ils avaient été élevés ensemble. Ils trouvaient qu'ils étaient mal servis par la beurrerie du Village, que tenait un dénommé Langlais. Ils lui reprochaient de vendre son fromage en bas du prix parce qu'il n'en prenait pas soin. Le père Raymond

et mon père menaient tout le rang, sauf Massé qui, lui, ne se runnait pas. Ils se sont lancés dans l'organisation d'une nouvelle beurrerie. Pour le petit troupeau de vaches que nous avions, cela ne valait pas la peine de s'embarquer dans une pareille affaire. Ils ont réuni une vingtaine de patrons pour engager un fromager. Sans même penser qu'ils pouvaient nuire à tout le monde en divisant ainsi la Paroisse. Langlais fut obligé d'aller se chercher une pratique au village voisin, Saint-Denis. Ils ont loué un morceau de terrain en haut du rang du Petit Village vers la Montagne et ils ont organisé une corvée pour bâtir la nouvelle beurrerie. Pendant trois ans, tout a bien marché. Pour nous qui étions au bout du rang, il était facile de ramasser tout le lait du rang, mais pour Jean-Baptiste Raymond cela prenait plus de temps car il était à l'autre bout et il devait commencer à un mille et demi de chez nous. Au bout de quelques années, il ne voulait plus. Massé, lui, était convaincu que cela ne marcherait pas et il envoyait son lait à Saint-Germain.

Finalement, il n'y avait plus le nombre de patrons requis et la petite fromagerie a été obligée de fermer. Il se faisait tout de même trois meules de quatre-vingts livres de fromage par jour. En septembre, quelqu'un s'est aperçu que le fromager était en train de paqueter son ménage et qu'il allait déménager. Et puis la paie avait été retardée. Les gars se sont rassemblés après le souper et ils n'étaient pas de bonne humeur. Ils lui demandèrent ce qui arrivait.

— Demain je vais tous vous payer. Je n'ai plus le moyen de continuer.

Le lendemain, il a remis la paie et il est parti. Il a fallu s'occuper pendant quinze jours des meules de fromage qui restaient. Il n'y avait pas de crainte de se les faire voler, car personne ne mangeait du fromage. Seuls les touristes et les voyageurs en achetaient.

Pendant un temps, on a fait de meilleurs revenus. Nous avons acheté de l'engrais chimique et de la machinerie : la charrue Selké, la herse à disque, la moissonneuse-lieuse ainsi que l'arrache-patates. Mais cela ne donnait pas plus de terre.

Et, de toutes manières, il manquait de main-d'œuvre. Papa n'était plus capable de travailler et Michel et David étaient partis. Marie-Rose et Marie-Anna m'aidaient bien un peu l'été à fouler le foin car un homme seul n'est pas capable de charger et de fouler en même temps. Plus tard, j'amenais Gisèle qui n'avait que six ans pour m'aider. Elle n'était pas bien lourde. Avec les instruments que j'avais, je pouvais fournir dix personnes. Les voisins venaient m'aider, mais je devais leur rendre les heures. J'étais toujours pris à la gorge. S'ils venaient quatre d'une même famille une journée, je devais donner quatre jours. La semaine était alors pas mal entamée et je ne faisais pas mes fossés ni mes labours.

Puis il y a eu un accident. Nous étions toujours en retard pour nos labours l'automne et nous devions les faire le printemps. Il me restait une belle pièce juste derrière la maison. J'avais une grosse charrue et trois chevaux et tout allait bien jusqu'à ce que la charrue bloque sur une roche à fleur de terre. J'ai eu de la misère à reculer la charrue qui était supportée en arrière par une roue et par deux roues en avant. La profondeur du labour se réglait par un frein. Sans en avoir eu connaissance, j'ai entré le doigt dans la coulisse où la barre d'acier agit pour tourner de gauche à droite. Et j'ai commandé mes chevaux pour partir. Tout en tenant ma barre de guidage pour maintenir la charrue dans la bonne direction, je descends le levier. La roue est revenue et je me suis fait tordre et désosser le bout du doigt. Cela ne m'a pas fait mal sur le moment. Je me suis garrotté car la veine et la petite artère se trouvaient coupées et j'ai été à la maison. Je fais couler de l'eau froide pour arrêter le sang et Berthe m'enveloppe le doigt. Je me serre le poignet avec une petite corde, pensant bien faire, et je perds pas mal de temps à couper ma bague. Le médecin demeurait à dix milles. En arrivant, il coupe la corde du poignet parce que le sang ne circulait pas et que je risquais de perdre la main. La main tout enflée, j'ai dû engager un homme pour continuer les labours. Je fatiguais.

Nous avons toutes sortes de préjugés dans ce temps-là. Avoir chaud lorsque l'on avait une blessure, c'était s'échauf-

fer. Tout le monde a prétendu que le fait d'aller chez le médecin en bicyclette m'avait chauffé les sangs. Le samedi suivant, la main enflée, je lui dis au médecin :

— Pourquoi tu ne coupes pas? Coupe à la jointure!

— Il est toujours temps de couper. J'essaie de te le sauver.

Il replace les chairs pour faire reprendre le doigt. Je reviens à la maison vers cinq heures et demie et je mange un peu. Vers huit heures, je monte me coucher. Pendant la nuit, l'infection s'est déclarée. Je n'étais plus tenable. Le voisin Alfred Massé et papa essayaient de me tenir, mais je les faisais passer d'un bord à l'autre du lit. Le dimanche matin, ils ont téléphoné au médecin et lui ont dit que j'étais dans les bleus et que je voulais battre tout le monde.

Il est venu très vite. Il m'a donné des pilules de morphine pour engourdir le mal et il m'a ouvert le doigt et la main. J'étais enflé jusqu'à l'épaule. Je devais me tremper le bras deux fois par jour. Au bout de quelques jours, il m'a amputé le bout du doigt. Je n'ai pu recommencer à travailler qu'en septembre. J'ai pu faucher et les voisins ont fait une corvée pour ramasser.

Trois ans après, je me suis fait une petite blessure en écorçant du bois. Je descends à la maison pour dîner avec mon homme engagé. J'enlève la gomme d'épinette avec de l'huile à lampe et Berthe m'enveloppa le doigt avec un linge propre. Dans l'après-midi, nous avons travaillé à rentrer le foin. Vers six heures du soir, j'ai abandonné, je n'étais plus capable. Non pas que je ressentais du mal, mais j'avais une pesanteur partout et le bras commençait à m'enfler. Je me suis lamenté toute la nuit et le lendemain le docteur me dit :

— Ce coup-ci, c'est l'hôpital. Moi, je ne t'ouvre plus.

Mon oncle Elzéar avait une automobile et était en promenade chez nous. Il m'a conduit à l'hôpital en retournant chez lui. J'ai passé deux semaines à l'hôpital. Mes voisins sont venus faire mes foins. C'était décourageant, surtout que je n'avais presque plus de force dans ma main droite à cause de



l'amputation. Ma main gauche était toujours en avant. J'avais bien plus de capacité de la main gauche et me voilà diminué de cette main.

Nous étions en plein dans la crise de 29 et rien ne se vendait. Papa n'était plus capable de travailler. Il faisait encore un peu de jardinage. Il n'était plus capable de forcer debout et il se traînait entre les rangs de fèves ou de tabac. A l'automne, j'avais encore de la misère à me traîner et j'ai dû engager un homme pour faire mon bois de chauffage.

Il ne faut pas oublier que je travaillais sur cette terre-là et que j'en avais pas la maîtrise. J'en parlais à mon père des fois, mais il ne me la donnait pas. Il ne m'a cédé sa maîtrise que deux ans avant qu'il meure. Après avoir racheté de Michel, il avait fait son testament. Il me donnait la terre tout en se gardant douze cents dollars si je la vendais. Ce montant comprenait son huit cents piastres de son assurance-vie et le quatre cents piastres que maman lui avait prêtées dès le début de leur mariage. Leur vie était faite, mais ils n'avaient pas le moyen de se mettre à leurs rentes. Ils gardaient leur maîtrise sur le peu qu'ils possédaient. Ils devaient se protéger eux autres aussi, car il y en avait, des vieux maltraités par les jeunes. Il fallait vivre tous ensemble en tâchant de s'entendre le mieux possible.

De toutes manières, je ne pouvais pas changer grand-chose lorsque j'ai obtenu la maîtrise. Au bout de cinq, six mois, le temps que l'on sache un peu partout qu'il m'avait donné la terre, Dumais, notre créancier, m'a exigé que notre hypothèque soit payée. Il m'a fallu vendre la terre à bois, ce qui fait qu'il ne me restait plus de bois de chauffage ni de bois pour faire des piquets. J'ai pu conserver le droit de bûcher le bouleau pour le chauffage. J'ai engagé deux hommes pour le couper et j'ai charroyé tout l'hiver. Cela m'a prolongé un an de plus. L'année suivante, j'ai acheté du bois debout dans la montagne de Saint-Germain qui avait passé au feu. Il n'y avait que du sapin et de l'épinette.

On s'entretenait, on mangeait et on s'habillait comme on pouvait. Nous avions la vie. Quand mon père est mort, je n'avais seulement pas d'habit pour porter le deuil. J'ai pris

son habit noir et son manteau en gros tweed que Berthe a recoupé.

\*

Je ne sais pas très bien de quoi mon père est mort. Le certificat de décès indiquait vieillesse et épuisement. Ça revient à dire qu'il était rendu au bout de sa vie. Le médecin nous a dit :

— Donnez-lui n'importe quoi à manger, son estomac est fini.

C'était un homme qui travaillait très fort et vite. Il mangeait beaucoup et très gras. Il est possible qu'il faisait une maladie de foie. Il devait avoir le foie engorgé. Puis il devait avoir une maladie d'intestins. Car il disait toujours qu'il avait les hémorroïdes. Il allait à la selle toujours liquide deux, trois fois par jour quand il mangeait beaucoup.

A un moment donné, il s'est mis à perdre du poids et à maigrir. Avec son mal de jambe, il avait de la misère à se grouiller. Puis il s'est mis à faiblir. Il avait toujours eu mal aux reins. Il prenait des remèdes patentés : des Jill Pill qui se vendaient dans tous les magasins. Il en prenait l'automne et le printemps quand il était sujet au refroidissement. L'hiver, il portait un piqué dans ses pantalons. Un piqué d'enfant que maman coupait en deux pour que cela fasse moins gros. Il mettait ça dans le fond de son pantalon pour ne pas attraper de fraîcheur. Ses sous-vêtements étaient toujours souillés d'une selle à l'autre; il n'était pas capable de se retenir. Avait-il un abcès? Je ne sais pas. Il n'a jamais passé d'examen. On a été chercher le médecin parce qu'il était faible et qu'il avait de la misère à manger. Pendant un an, il ne fut plus capable de faire grand-chose. Le dernier été, il a passé son temps assis sur le perron et il avait toujours froid. Il y avait une sorte de banc-lit en arrière du poêle de la petite cuisine d'été et il allait s'y coucher dix fois par jour. Il lisait un peu, mais dans les derniers six mois il n'avait plus intérêt à lire. Il se traînait. Il allait bien chez le médecin de temps en temps et il ne lui a rien déclaré de bien grave, pas pour se faire examiner par un spé-

cialiste. Au mois de décembre, la faiblesse a augmenté et il se couchait souvent dans le jour. C'est là que le médecin a dit que son estomac était fini.

On aurait dit qu'il avait toujours faim et il voulait toujours manger de la nourriture grasse. Il a pris le lit... il me semble que c'est le 7 décembre que j'ai été chercher le curé par une tempête épouvantable. Dans ce temps-là, quand on allait chercher le curé, c'était grave. La première fois, je ne crois pas qu'il l'ait administré. En janvier, on voyait qu'il s'en allait.

A la veille du mercredi des Cendres, le samedi, maman a commencé à lui dire :

— La semaine prochaine, le carême commence. On va aller chercher le prêtre pour que tu fasses tes Pâques.

— La semaine prochaine, c'est mercredi?

— Oui.

— Ça va être long.

— Veux-tu que l'on aille chercher le curé tout de suite demain?

— J'aimerais mieux.

Le lendemain, il faisait une tempête effrayante. Je me suis habillé avec une froque de cuir et un manteau et j'y suis allé. Entre deux bancs de neige, debout sur le banc de la carriole, je la dirigeais pour ne pas renverser. A son arrivée, le curé l'a confessé et lui a donné la communion et l'extrême-onction. Il s'est assis une secousse pour jaser dans la cuisine avec nous autres. Après avoir fait reposer le cheval, j'ai reconduit le curé au Village. Après ça, on aurait dit que le frisson l'avait pris. Il a appelé Gisèle et lui a dit :

— Ma petite fille, chauffe le poêle, je suis gelé.

On l'a mis dans la chambre et ce fut quasiment les derniers mots qu'il prononça. Il est tombé dans le coma et il est mort le lendemain avant midi. Si on avait attendu jusqu'au mer-

credi, il aurait été trop tard. Il le sentait bien. Il se sentait s'en aller.

Avant qu'il ne tombe complètement dans le coma, il a parlé de toutes sortes de choses. On dit que, dans l'agonie, un malade dit toujours la vérité. Maman écoutait et il n'y a pas de choses qu'il n'ait pas dites sur ce qui se passait au Village. Il contait toutes sortes d'affaires. C'était probablement des retours de mémoire du temps passé. Maman lui disait :

— Ça n'a pas de bon sens!

— C'est vrai! C'est vrai!

Pendant la veillée, on est allé à son chevet. Maman nous a dit :

— Il a perdu connaissance.

Je lui ai pris la tête pour la bouger sur l'oreiller. Il n'a pas réagi. Il n'avait plus de connaissance, mais il respirait encore.

C'est vers onze heures, le dimanche avant midi, que maman nous a appelés. Il a levé les bras et ce fut tout. Il ne respirait plus. J'ai été chercher Thomas Michaud et Alfred Massé qui l'ont préparé. Tout se faisait à la maison dans ce temps-là. Ils l'ont lavé et l'ont rhabillé et je suis allé chercher la tombe à Saint-Pascal. Je l'ai apportée et ils l'ont mis dans la tombe tout de suite. Autrefois, on ne les mettait pas immédiatement dans la tombe. La tombe était sur le plancher du salon et le mort était étendu sur des planches recouvertes d'un drap blanc. Il restait exposé deux, trois jours. Cette fois-là, ils l'ont mis dans sa tombe. Le service était pour le jeudi. On attendait des gens d'en dehors, mais personne n'est venu. Pas un des garçons du Lac Saint-Jean. Il faisait une tempête épouvantable, et les chars ne se rendaient pas.

La Fabrique fournissait le corbillard. Morneau avait une grosse jument noire; il s'était gréé, sur les conseils de ses garçons, de bons gros chevaux. Il s'était offert pour venir le conduire. On a demandé aux voisins pour servir de porteurs. Morneau avait été chercher le corbillard la veille. C'était une voiture assez pesante et haute sur les patins. D'une maison à

l'autre, il y avait des bancs de neige de quatre pieds. Les gens avaient été assez gentils pour pelleter les bancs de neige. Et ils avaient même passé les chevaux dedans pour aplanir la neige. Tous les gens venaient à la maison: On a mis le cercueil dans le corbillard. On était une dizaine de voitures. Il y avait une voiture en avant avec la croix et les porteurs et leur famille. Pour sortir du rang du Petit Village, ils furent obligés d'arrêter et de marcher à côté pour supporter le corbillard afin qu'il ne renverse pas. Les gars débarquaient de leur voiture et s'appuyaient sur le corbillard qui ressemblait aux diligences du temps passé. Sur la route, il n'y avait pas de soin. La neige était aplanie à trois, quatre pouces. Une fois rendus à l'église, ce fut le service, puis après la fosse. Il y avait des endroits où il y avait un charnier pour l'hiver soit en pierre soit en bois. Le printemps, quand la terre dégelait, ils creusaient les fosses et enterraient les morts. Mais à Kamouraska le bedeau creusait la fosse en enlevant quatre, cinq pieds de neige. Nous avions notre lot. Après le service, nous sommes tous remontés à la maison. Il y avait beaucoup de monde de la Paroisse qui sont venus au service. Les gens de la parenté sont venus des paroisses avoisinantes.

Son frère, mon oncle Elzéar, et sa femme n'ont pas assisté à sa mort, mais ils avaient passé une partie de l'hiver à la maison. Ils sont venus aussitôt que papa est tombé malade. Mon oncle retournait travailler tandis que ma tante restait. Les fins de semaines, mon oncle venait à la maison au lieu de retourner chez lui. Il nous a donné un bon coup de main.

Ma mère était une personne très forte. Elle a bien eu de la peine. Il y en avait des vieux dans le rang et ses voisins étaient presque tous partis déjà avant lui. Comme Charles Massé et sa femme, le bonhomme Olivier Lebel, le bonhomme Pierre Lebel. Le père Olivier était un vieux veuf qui avait passé une partie de sa vie aux États, et quand il est devenu vieux il est revenu pour rester. A tous les ans, il y en avait un ou deux qui mouraient. Le père Thomas Michaud, le grand-père de Piton, puis sa bonne femme et puis Alexis. Trois dans la même maison qui sont partis en l'espace d'un an et demi. Le bonhomme Pierre Drapeau et sa vieille aussi. C'était une occasion de passer les veillées.

\*

Nous vivions avec plus ou moins de misère, mais chacun payait son banc à l'église et ses taxes. Nous étions dans la période la plus creuse. Nous avons passé trois crises économiques. De huit cultivateurs, il n'en reste plus que trois dans le rang. Ils doivent garder plus de cent vaches aujourd'hui pour arriver, alors qu'un gros cultivateur dans le temps n'avait qu'une vingtaine de vaches. Les terres poussent deux fois plus qu'auparavant aussi. Nous n'avions pas d'argent pour acheter de l'engrais. Quand les terres furent presque abandonnées, ceux qui avaient de l'argent ont bénéficié des octrois gouvernementaux pour l'achat d'engrais. Puis les tracteurs sont arrivés. Ils ont pu dépierrer les champs et creuser des fossés qui égouttaient le terrain au lieu de garder l'eau. Ils ont fait pousser de l'orge dans les pièces où l'on avait de la misère à faire pousser de l'avoine.

La vie était difficile et nous n'avions pas le jeu pour nous en sortir. Nous avons des dettes partout et il fallait bien payer. J'ai vendu la terre à bois pour payer une hypothèque qui remontait à cinquante ans. Le fameux cinq cents piastres qui manquait lorsque le grand-père Georges a établi mon père sur cette petite terre. J'en étais réduit à acheter mon bois pour le chauffage et l'entretien des bâtisses. J'avais de la difficulté à travailler avec ma main et nous avons eu la malchance de perdre des chevaux et des vaches.

Notre petite jument noire est morte de vieillesse. J'ai acheté une grosse jument grise, mais elle avait tout un défaut; elle ne voulait pas reculer. Il fallait dételer et tourner la voiture à bras, puis atteler de l'autre bord. Ce n'était pas pratique. Heureusement, elle portait un poulain que nous avons gardé. J'ai changé la jument pour un vieux cheval qui n'a fait que deux ans. Puis j'ai perdu le Gros Charlie. Cela faisait trois mois qu'il se traînait. Je ne sais pas ce qu'il avait. Les médecins ne connaissaient pas les maladies du monde, alors c'était bien pire pour les animaux. Il râlait, il morvait comme s'il avait une espèce de bronchite. Un matin, je l'ai trouvé raide mort dans sa barrure à l'étable. Je l'ai traîné dans le champ

avec le Petit Charlie. Je n'avais plus assez d'argent pour en acheter un autre. Toute la machinerie était faite pour deux chevaux. Pour soixante-quinze dollars, j'aurais pu en avoir un bon. J'ai donc essayé de me lamenter aux autorités un peu pour qu'ils me donnent du travail sur la voirie pour obtenir la somme exigée. Malgré que nous avions toujours été libéraux, ils ne pouvaient me donner du travail parce qu'il y avait déjà quatre familles qui ne vivaient que là-dessus. Il me fallait au moins la promesse écrite que j'aurais du travail de la part du cantonnier pour que l'on me vende le cheval. Je ne l'ai pas obtenue.

J'ai tout de même réussi à labourer un peu avec un seul cheval et Morneau, un voisin, me prêtait un cheval de temps à autre. Ce n'était plus possible et j'ai décidé de fermer. J'ai cru bon de prendre l'initiative de vendre la terre avant que les créanciers ne me forcent à la faillite au bout de quelques années. Les marchands commençaient à refuser de nous vendre car il y avait des comptes qui n'avaient jamais eu de règlement définitif depuis dix ans. Ils auraient pu prendre une saisie contre mes animaux et mes biens. Une saisie de la terre ne leur aurait rien rapporté, car mon père avait réservé le droit de prendre douze cents dollars sur la vente.

\*

J'ai vendu la terre deux mille dollars et, après avoir donné l'argent à ma mère, il ne me restait plus que huit cents dollars. Après avoir fait le chèque pour ma mère, le notaire se tourne vers moi et me dit :

— Vous vendez votre terre mais vous avez des dettes, M. Michaud, et il faut les payer. Monsieur, ici, a un compte.

Et il me présente le compte qui empochait tout ce que j'avais. Le marchand avait entendu parler de la vente et il s'était arrangé avec le notaire pour me faire payer.

Je demande au notaire :

— Est-ce qu'il reste une hypothèque?

— Non!

— Mon père n'a fait que des billets?

— Oui.

— Pour des billets, est-ce que vous avez le droit de saisir?

— Non!

— C'est bon, je vais le payer. Est-ce que tu acceptes quatre cents piastres?

Il suait à grosses gouttes et il était rouge.

— Ça se peut pas, tu ne peux me faire ça!

— T'es pas tout seul. Il y en a d'autres à qui je dois.

— Tu n'as pas le droit de donner mon argent à un autre.

Devant tous les témoins, je vais lui donner l'argent. Le notaire lui dit :

— C'est légal et je ne puis que vous conseiller d'accepter.

— Oui, certain que t'es mieux d'accepter. Si je m'étais mis en faillite avec tout ce que la loi aurait pris pour administrer tu n'aurais jamais eu ce montant. Je te donne plus que la faillite te donnerait. Le reste est pour les autres. Vous n'avez pas le droit de toucher à l'argent que j'ai dans les mains. Je vais payer les autres, et ce qui restera je calcule que ce n'est pas de trop pour avoir vécu et travaillé jusqu'à trente-cinq ans sur la terre. Il ne me reste rien de ce que mon père m'a laissé. Admettons que je te fais perdre des intérêts. Mais les intérêts ce n'est pas de la marchandise. Depuis le temps que l'on achète à ton magasin, en fin de compte il n'y a pas que des pertes mais aussi des profits. Calcule que tu as vendu au prix coûtant et que tu n'as pas fait d'argent avec nous autres.

Je suis parti avec Morneau faire le tour des créanciers. Ma mère était partie à Saint-Louis. Nous étions détachés du reste de la Paroisse, mis au rancart parce que, soi-disant, je



ne savais pas administrer mes affaires. J'avais bien essayé d'avoir un prêt agricole du gouvernement, mais la donation de mon père avec douze cents dollars m'empêchait d'être éligible. Et puis je n'ai jamais aimé l'agriculture.

Nous ne pouvions plus rester à Kamouraska. J'ai vendu les animaux et pressé le foin que j'ai amené à la goélette. Les gens n'étaient pas encore au courant et ils n'ont pas eu le temps de prendre action. Ils savaient que l'argent revenait en grande partie à ma mère et que cela ne valait pas les frais.

Nous n'avions pas toujours mangé ce que l'on avait voulu, mais si nous avions vécu en ville ça aurait été pire. On aurait dit que les gens avaient un peu pitié de nous autres. Il y a une cause à chaque chose. Mon père et moi y allions peut-être trop en grand en achetant les machines agricoles pour une si petite terre. Au moment où nous aurions pu nous en sortir, Michel est parti et David, lui, était à l'université. J'étais tout seul avec mon père qui faiblissait d'année en année. Il a acheté la moissonneuse-lieuse en croyant être capable de faire le travail assis. Il tombait en bas du siège. Même chose pour la charrue.

Je gagnais un peu d'argent en allant travailler ailleurs mais, pendant ce temps-là, le travail sur la terre n'avancait pas.

Je n'étais plus capable d'envisager le monde, surtout après avoir démissionné de mon poste de conseiller municipal. Je sais bien que je n'ai pas su mieux conduire mon affaire ailleurs et dans d'autres circonstances. Il y en a qui passent leur vie à essayer toutes sortes de choses qui ne marchent pas.

## XV. Conclusion

Je suis arrivé à Montréal le 28 avril 1942. Lorsque je suis parti de Trois-Pistoles, je n'avais que vingt-huit piastres dans mes poches et je me figurais que je resterais à Québec. J'avais dans l'idée de travailler au chantier maritime de Lauzon. Mais ils m'ont dit qu'ils étaient sur le point de se mettre en grève. Ils ne donnaient que la moitié de ce que les autres industries payaient pour un bon machiniste. Il ne me restait plus que l'Arsenal, entre la Côte d'Abraham et la Pente-Douce. Je n'ai pu aller plus loin que la guérite des gardiens.

— Qui veux-tu voir?

— Je ne sais pas. Le gars qui est en charge. Je veux du travail.

— Avez-vous une lettre de recommandation de votre député?

— Non! Écoute, je descends de Trois-Pistoles. Je retourne à Rivière-du-Loup en chercher une.

Je vire de bord et je retourne à la gare. L'express de Montréal arrivait. J'ai eu à peine le temps d'embarquer mes valises et je suis parti pour Montréal.

Trois ans auparavant, j'avais passé une semaine à Montréal, mais je n'avais rien visité. C'était une convention de tous les vendeurs de la province et toutes mes dépenses étaient payées. Nous logions à l'hôtel New Carleton. J'ai demandé au surin-

tendant si je pouvais garder ma chambre une nuit de plus parce que je voulais rendre une visite à mon beau-frère.

— C'est une chambre à quatre dollars.

— C'est pas mal cher mais quand même... j'aime mieux garder ma chambre. J'ai une sœur en ville, mais je ne sais pas où elle demeure.

Avant de partir, le soir, il a donné la main à tout le monde et il me dit :

— Ta chambre, tu peux la garder. Inquiète-toé pas, elle est payée, jusqu'à demain midi.

Le lendemain matin, à huit heures et demie, à pied : je ne voulais pas me perdre en prenant le tramway. J'ai pris la rue Sainte-Catherine et j'ai marché jusqu'à la rue Parthenais, puis je suis monté vers la rue Sherbrooke. Au coin de la rue Ontario, je me suis acheté un paquet de tabac pour fumer et je me suis trouvé tout mêlé. Je prends une petite rue, Marie-Anna, qui est est-ouest. Je me pensais sur la rue Parthenais qui est nord-sud et je trouve mon numéro 1860. Je sonne et une corde se tire et la porte ouvre toute seule.

— C'est bien le numéro 1860, il n'y a pas un Tardif ici?

— Non! Il n'y a pas de Tardif dans le bloc.

— C'est à l'appartement 4.

Dans le temps de le dire, l'escalier s'est trouvé plein de monde. Les hommes n'étaient qu'en camisole et chauves. Une bonne femme s'écrie :

— V'là le reste! Il cherche un appartement dans des logements!

Je sors, ma valise à la main, et elle continuait :

— Il cherche un bloc-appartement sur la rue Marie-Anna.

Je viens à bout de m'orienter et j'arrive chez ma sœur que je n'avais pas vue depuis quinze ans. Elle a eu un peu de

difficulté à me reconnaître, surtout qu'elle était un peu à la gêne parce que son mari Antoine venait de perdre son épicerie sur la rue Osborne et qu'il en était réduit à vendre des cigares que les gars lui sortaient de Salmongui. Je lui ai dit tout de suite que je n'étais pas là pour longtemps. Je suis reparti le lendemain matin par le tramway et je n'ai pas eu de difficulté.

\*

En 1942, je suis descendu à la gare Bonaventure. J'étais parti de Trois-Pistoles alors que les rues étaient encore bordées de six pieds de neige et, à Montréal, il faisait chaud comme dans le mois de juillet et les feuilles des arbres étaient grandes comme ma main. Je portais mon pardessus d'hiver sous le bras. Il était neuf heures du soir et je ne savais pas l'adresse de ma sœur. J'arrive chez une madame Bélanger qui tenait une maison de pension près de la gare. Elle louait trois fois la même chambre tellement tout était bouleversé à Montréal à cause des hommes qui venaient, comme moi, chercher de l'ouvrage. Un gars se trouvait un travail, alors sa chambre n'était louée que pour huit heures. Après lui avoir dit comme de raison que je venais de la campagne, que j'arrivais d'En Bas de Québec, que je me cherchais une place pour coucher et que, le lendemain, je devais rencontrer ma sœur qui restait à Montréal, elle me loue une chambre seulement pour la nuit et me donne quelques indications pour me rendre sur la rue Saint-Denis.

Moi, je me fais à tout le monde. Je me suis réveillé plusieurs fois dans la nuit. Elle n'avait même pas de place pour dormir avec ses enfants, que j'ai dû enjamber pour aller dans ma chambre. Ils étaient couchés sur le tapis avec une grosse couverture de laine. J'entendais hurler dans les chambres d'en haut : des gars qui prenaient un coup, j'imagine. Le lendemain matin, elle m'a fait un bon déjeuner.

— Je voudrais laisser mon manteau. Je suis parti avec mon manteau d'hiver parce que, chez nous, il y avait encore de la

neige. Je ne suis pas pour traîner cela toute la journée, il fait trop chaud.

Elle l'a accroché dans le garde-robe de la cuisine.

— Je ne sais pas quand je vais revenir.

J'ai rencontré un nommé Bérubé et le Petit Michaud dans l'après-midi au Carré Saint-Louis. Puis je suis reparti chercher mon manteau en espérant passer une autre nuit à la pension.

— Je ne peux pas vous louer une chambre ce soir. Avez-vous soupé?

— Oui!

— Vous n'aurez pas de misère à en trouver une dans les environs.

J'ai pris la rue Saint-Dominique qui me paraissait bien tranquille vers dix heures. Je demande une chambre. Le gars me regarde du haut de l'escalier.

— Vous êtes tout seul?

— Oui... je veux une chambre pour la nuit.

— Ouais!

— Donne-lui la petite chambre du coin! lui crie sa femme.

Je monte dans une petite chambre avec une porte qui fermait plus ou moins, une porte de planches rudés, même pas emboufetées. Il faisait chaud sous les combles. A quatre pattes, je parviens à ouvrir un petit châssis pour tâcher que le vent entre un peu. J'ai entendu marcher sur le trottoir, puis des voix de filles, ou de femmes, je ne sais pas.

— Ouais, je pense bien que je vais coucher toute seule c'te nuitte.

Cela commençait à me chicoter pas mal, mais je me suis déshabillé en gardant mes souliers aura moi. Puis tout à coup, le bruit a commencé. Ça montait, ça descendait dans les esca-

liers, ça jasait pas mal fort. Finalement, je n'ai pas beaucoup dormi de la nuit et, au petit jour, j'étais bien content de sortir. La veille, j'avais retourné à l'ancienne adresse de ma sœur pour me renseigner à l'épicerie en bas. Il se souvenait de Tardif et il se souvenait vaguement qu'il avait une épicerie sur la rue Dorchester. Il n'y avait pas d'autre moyen, alors j'ai eu recours à la police. Je vais au poste, au Carré Charles-Boyer :

— Je voudrais aller chez un Antoine Tardif et, d'après les nouvelles que j'en ai, il doit demeurer dans le bout de la rue Dorchester.

Le policier sort son gros Directory et on le trouve sur la rue Beaudry.

— Il a sans doute son épicerie tout près de son logement.

— Comment est-ce que je vas faire pour y aller?

— Prends la rue Dorchester et va-t'en dans l'est jusqu'à la rue Beaudry.

Je suis reparti, encore à pied, avec mon maudit pardessus d'hiver que j'avais repris à la pension. Mes valises étaient encore à la Station. Je tombe sur la rue Beaudry. Je vois une petite épicerie fermée sur le coin de la rue. Je sonne et Pierrette m'ouvre la porte. Une petite bonne femme avec de grands yeux noirs. Et moi en bon gars de la campagne :

— T'es pas une petite Tardif, toé?

— Oui.

— Tu ressembles à la famille.

Ma sœur est arrivée en haut de l'escalier et elle m'a reconnu cette fois. Je me suis arrangé avec elle.

— Si tu es capable de me garder quelque temps pour que je puisse me trouver du travail, je vais aller chercher mes valises à la consigne.

Elle était bien pauvre elle aussi avec leurs six enfants et Antoine qui ne gagnait que dix-huit dollars par semaine. Il

travaillait chez Landry Fruits et Légumes. Il livrait les commandes en camion dans les institutions. Comme je n'étais pas pour rester à rien faire, je partais avec lui souvent. Il allait le plus loin possible dans la ville et, après avoir déchargé le camion, je m'en revenais à pied en me cherchant du travail. Je me suis fait au roulement de la ville par la force des choses. J'ai coupé une paire de souliers en marchant dans les trottoirs. Tous les jours, je me présentais dans quelques usines. Quand j'étais trop tanné et découragé, je m'en allais au marché Bonsecours et je mangeais un épi de blé d'Inde. Pour gagner un peu d'argent, les femmes à la maison achetaient une poche de blé d'Inde et le faisaient bouillir dans une grande bouilloire pour le lavage. Elles mettaient la bouilloire sur une petite voiture que les enfants traînaient au coin de la rue et ils vendaient des épis bien chauds à tout chacun. Il y en avait à tous les coins de rues. Parfois je m'achetais un hot-dog car je ne revenais pas pour manger le midi. Je savais bien que j'étais un embarras pour Antoine et ma sœur car ils avaient tout juste les chambres voulues pour leurs enfants. Je couchais dans le même lit avec deux garçons de quinze et seize ans. Mon portemanteau était sous le lit. Ils avaient un chat, Ti-Maitre qu'ils l'appelaient. Ils le traitaient comme un enfant. Ce chat-là était un monument dans la maison et il ne fallait pas y toucher même s'il pissait dans mon portemanteau. En plus, ils le nourrissaient de foie de veau tandis qu'ils mangeaient le flanc.

Puis, au bout d'un mois, je rencontre des gars d'En Bas de Québec qui me donnent le nom d'un surintendant chez Harrington à Lachine. Je me suis bien aperçu qu'il prenait n'importe qui. J'ai vu engager un commis de pharmacie pour un travail sur le tour. J'étais un peu plus vieux que les autres, et, comme je travaillais avec beaucoup de précision, ils m'ont donné le travail de finition qu'ils ne pouvaient pas confier à tout le monde. C'était bien plus intéressant et je changeais d'ouvrage plus souvent.

Je travaillais de nuit et sept nuits par semaine. Cela me permettait de faire cinquante-cinq piastres par semaine. Je montre ma première paye à ma sœur.

— Montre ça à Antoine et tâche d'essayer de le convaincre d'aller travailler là. Est-ce que tu penses qu'ils le prendraient?

— Je suis certain qu'il peut être accepté.

Il était parfaitement bilingue et il demeurait à Montréal depuis vingt-cinq ans. Il me disait toujours :

— J'aime mieux rester avec Landry. Une fois la guerre finie, tout va tomber et Landry va encore être là.

Je ne disais pas un mot tant que je n'avais pas trouvé de travail, mais ma théorie était que l'on prend ce qui passe. Je lui montre mon chèque.

— J'ai parlé au foreman. Viens avec moé, il t'attend mercredi soir.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Je n'ai jamais travaillé dans une shop de guerre.

— Moi non plus je n'avais jamais travaillé dans une shop de guerre. Tu n'auras qu'à faire ce qu'ils te disent de faire et, si tu ne sais pas, ils vont te le montrer.

Il est venu avec moi et ils l'ont engagé comme gardien de la cour. Il était encore là après la guerre. Je me suis pris une chambre sur la rue des Pins, coin Saint-Denis. Je partageais ma chambre avec un autre gars qui travaillait à la même place, mais de jour. Nous n'avions pas le droit d'apporter du manger dans notre chambre. J'arrivais le matin à huit heures et, avant d'entrer dans ma chambre, je prenais un café et quelques toasts. Puis j'allais me coucher. Je me réveillais vers trois heures de l'après-midi. J'allais m'acheter du fromage et je mangeais un peu. A cinq heures, je soupais au restaurant Saint-Louis au coin de Saint-Denis et d'Ontario. Je ne devais pas dépenser plus de trente-cinq sous pour souper, car je devais envoyer mon argent à Berthe à Trois-Pistoles.

J'avais un peu de temps pour me promener. J'ai vu les grandes transformations sur la rue Saint-Denis où ils ont enlevé les trottoirs à paliers. Je suis allé quelquefois au Petit National,



coin Dorchester et Beaudry, où il se jouait des vaudevilles à partir de midi. C'est comme ça que j'ai vu De Gaulle au cours d'une tournée au Canada pour promouvoir l'enrôlement volontaire des Français et des Belges.

Le rassemblement au Parc Lafontaine avait été annoncé par les journaux. Il n'y avait presque personne, à part quelques gros dignitaires et diplomates, une cinquantaine de badauds et une centaine d'enfants. Son discours fut bref, mais assez touchant. Il demandait aux ressortissants français de venir le rejoindre dans les rangs de l'armée française qui se formait en Angleterre, il disait qu'il avait besoin d'eux. Mais, s'ils pensaient que leur occupation ou leur famille seraient mieux protégées, ils pouvaient s'enrôler dans l'armée canadienne tout en se déclarant de nationalité française. Il avait un style très mordant dont les discours que l'on entendait lorsqu'il était président ne donnaient aucune idée. Il laissait entendre que la France c'était lui, ou que lui, c'était la France, et que cela ne donnait rien de discuter, de renoter.

De toutes manières, les gens s'en fichaient pas mal. Ils l'écoutaient parce qu'il était un objet de curiosité et que les journaux chauffaient le public à blanc. Mais avec son histoire de l'Hôtel de Ville<sup>1</sup>, c'est lui qui fut chauffé à blanc. Les gens ont pris cela comme une farce, même si, à cause du climat, les autorités ont eu peur.

Berthe est arrivée à Montréal en janvier. A peine étais-je parti pour Montréal que le propriétaire a vendu la maison. Et il fallait que Berthe sorte tout de suite de la maison. Nous avions des droits, mais ils étaient encore les plus forts. Le soir même, le bonhomme arrive avec ses meubles. La bonne femme Larrivée avait promis quinze jours pour lui donner le temps de déménager et voilà qu'il lui fallait partir le jour même. Elle l'a engueulée. Tous les voisins sont venus l'aider à déménager chez ma sœur Adélia qui a fait sortir son poêle pour prendre le nôtre. Elle avait pour son dire que nous faisons plus la cuisine qu'elle. Berthe s'est fait une chambre dans le grenier.

J'étais écœuré de ne pouvoir faire la cuisine dans ma

1. Discours de 1967 « Vive le Québec libre ».

chambre, alors j'ai loué, un mois avant que Berthe n'arrive, un salon double sur la rue des Pins. Les Langevin, qui venaient de Trois-Rivières, avaient loué cet appartement dans l'intention de louer des chambres pour se ramasser de l'argent. Ils étaient installés au bout du passage tandis que les Bellavance, qui eux aussi venaient de Trois-Rivières, habitaient dans la chambre du fond. Nous sommes restés là trois mois avant de nous trouver un autre logement. Berthe ne pouvait pas faire de pâtisserie parce que la bonne femme lui disait que le four ne marchait pas, pour économiser le gaz. Ils étaient assez ménagers qu'ils ne chauffaient plus au mois de mars. Berthe ne sortait pas car elle n'avait pas de clef de l'appartement et je travaillais tous les soirs. Nous n'étions pas chez nous. Il fallait bien trouver un autre logement parce que Gisèle finissait son couvent.

Berthe a vu une annonce dans *La Presse* pour un grand logement sur la rue Bellechasse. Je ne voulais pas qu'elle écrive parce que cela me semblait être une perte de temps. Nous n'avons pas eu de réponse pendant un mois, puis une femme est venue nous dire qu'ils avaient reçu soixante lettres et qu'ils avaient choisi la plus simple et la plus directe. Je me suis levé de bonne heure le lendemain matin pour visiter le logement. Nous sommes restés deux heures à se faire questionner sur tous les rapports. Pourtant, ils savaient bien comment nous étions puisque la bonne femme avait vu notre logement sur la rue des Pins. Nous étions là debout, sans même que le bonhomme nous offre de nous asseoir. J'étais fatigué de l'écouter, surtout qu'il n'avait pas grand-chose à dire.

— J'ai affaire à du bon monde à ce que je vois. Mais pour quelles raisons voulez-vous louer un logement aussi grand alors que vous n'êtes que trois?

— La raison est bien simple. C'est le seul qu'il y a à louer.

Nous n'étions pas habitués à tous les règlements de la ville. Les logements étaient tellement rares qu'ils se louaient ou se sous-louaient d'une famille à l'autre, et souvent il fallait donner un pot-de-vin pour obtenir la clef. Les loyers étaient gelés,

alors ils prenaient un autre moyen, comme acheter la clef cent piastres ou bien acheter des meubles disparates. Il ne fut pas question de cela avec le bonhomme Cadoret. Après qu'il nous eut fait toutes les défenses imaginables sur toutes sortes de choses : « Pas de jeunesse le dimanche après-midi dans l'escalier, pas de piano, pas de chiens, pas de chats », etc., on signe le bail.

— Asteure que vous avez signé, vous êtes chez vous. Je ne suis pas capable de vous empêcher de faire de ce que vous voulez.

Je l'aurais tué. Voir qu'il nous avait fait perdre tant de temps. Le logement était vieux et propre. Nous ne connaissions pas le neuf dans ce temps-là.

\*

Quand nous sommes arrivés à Montréal, nous nous faisons remarquer tout de suite par notre langage. Dans les premiers temps, ce ne fut pas trop pire car il venait du monde de partout. Tout le monde avait un accent différent. Les gens de la ville ont pris du temps à se décider à travailler dans les usines. Au tout début, il n'y avait que ceux qui n'avaient pas de travail qui y allaient. Ceux qui, comme mon beau-frère Antoine, avaient une petite job ne voulaient pas la perdre car ils étaient convaincus que la guerre ne durerait pas longtemps.

La mentalité n'est pas la même non plus. Les gens de la campagne étaient plus ouverts que ceux qui venaient de Saint-Henri qui ont toujours vécu dans un quartier pauvre, entassés les uns sur les autres dans des logements pas entretenus, sans balcons. Ils ont conscience de leur situation, sans en avoir honte, car ils font acte de fanfaronnade pour passer par-dessus tout cela, pour prendre le dessus sur les autres. Ils se méfient de tout. Ils pensent que tout le monde veut leur faire du tort. Les Acadiens sont pas mal aussi dans le genre. Dans les usines, ils se tiennent toujours aux aguets, habitués qu'ils sont de se faire botter le cul à tout moment. A la campagne, les gens se taquinent et personne n'en fait de cas. Les

usines n'ont jamais été une place pour faire le comique, de toutes façons. Souvent, parce que je fumais la pipe, je me suis fait dire dans les shops :

— On n'est pas des habitants de Saint-Césaire, nous autres. On sait vivre.

Des gars qui avaient passé leur vie sur la rue Craig ou la rue Plessis.

\*

Cela fait quarante ans que je suis à Montréal et cela fait quarante ans que je suis écarté comme si j'étais tourné d'un demi-tour. Je sais bien que l'endroit où se lève le soleil c'est l'est et qu'il se couche à l'ouest, mais dans ma tête l'est c'est l'ouest. Lorsque j'arrive dans la région de Berthier, je tourne d'un demi-tour et, tout d'un coup, je me sens soulagé. J'ai l'impression d'avoir l'est devant moi et d'aller dans la bonne direction; alors qu'en partant de Montréal j'ai l'impression d'aller en sens contraire. Mon orientation dépend du Fleuve, et aussitôt que je la perds je ne me sens pas bien. Je me suis souvent perdu dans le bois à cause de cela.

Et puis il y avait la question de l'anglais. Il est certain que j'aurais eu besoin de connaître plus l'anglais. Bien souvent je passais par-derrière les autres à cause de cela. J'en suis venu à me débrouiller pour parler un peu, mais je ne suis jamais parvenu à me faire comprendre d'un Anglais. Dans le temps où j'allais dans les restaurants dans le bas de la ville, les filles de table ne parlaient qu'en anglais et j'avais de la misère à me faire comprendre. Mais avec les contremaitres qui étaient tous Italiens, Polonais ou Irlandais je parvenais toujours à me faire comprendre. Ils ne parlaient pas très bien l'anglais eux autres non plus et ils faisaient un effort pour me comprendre. Les Anglais ne faisaient aucun effort.

Rien n'empêche d'être canadien français de cœur, de garder notre identité et d'être capable de boucher son trou à l'Anglais en lui parlant dans sa propre langue alors qu'il n'est pas capable, lui, de nous répondre dans notre langue. Avoir su

un peu plus d'anglais, je leur en aurais bouché un coin et j'aurais eu de meilleures jobs. Je n'ai pas appris l'anglais à l'école parce qu'il n'y avait pas d'Anglais à Kamouraska et la maîtresse, au salaire qu'elle avait, n'était pas pour nous l'apprendre, surtout qu'il y avait une école par comté pour donner les rudiments d'anglais à ceux qui préparaient les écoles commerciales.

Les dessins étaient tous en anglais. Au tout début, je voulais comprendre l'ouvrage en français et je ne faisais pas d'efforts. A côté de moi, il y avait un dénommé Laramée qui venait de Ville Eymard où tout le monde est bilingue. Ils apprennent tous l'anglais dans la rue. Il n'était pas capable de l'écrire, mais il le comprenait très bien. Lorsque le contre-maître arrivait pour me dire quelque chose, Laramée lui disait :

— Laissez faire, je vais le lui dire!

Et il m'expliquait ce dont il s'agissait. Lorsque je me suis retrouvé tout seul, il a bien fallu que je me force à l'apprendre. Je ne pouvais pas toujours me fier sur les autres. On n'en avait pas toujours de besoin entre nous les travailleurs, mais tous les dessins et toutes les directives nous arrivaient en anglais. Berthe elle aussi avait de la misère lorsqu'elle achetait la viande sur la rue Saint-Laurent. Les marchands ne parlaient pas français. Même notre français était différent. On ne se rend pas compte que nous avons changé notre langage depuis que nous sommes en ville. Notre vocabulaire a complètement changé.

\*

Au début, lorsque je suis entré chez Harrington, je ne gagnais que cinquante cennes de l'heure et je ne savais pas que les machinistes avaient une piastre de l'heure. Après trois mois sur le dérofrage, ils se sont aperçus qu'ils pouvaient me donner du travail de finition et ils ne m'ont donné que dix cennes d'augmentation. Je commençais à connaître les prix. Laramée et moi parlions de quitter l'usine, mais ils ne voulaient pas nous laisser partir parce que nous étions nécessaires

à la production et exemptés du service militaire. Il nous fallait un certificat médical pour changer de travail et même pour travailler de jour. Un type qui était membre des Chevaliers de Colomb de Lachine m'a donné le nom d'un médecin qui m'a fait une lettre sans m'examiner, comme quoi il était contraire à ma santé que je travaille la nuit. Laramée et moi nous avons tous les deux la même maladie. Le surintendant Jones accroche Laramée le soir :

– Je vois bien que c'est une affaire arrangée, cette histoire de repos pour toé et ton chum.

– Que ça soit arrangé ou non, ce n'est pas de tes maudites affaires. On a un certificat de médecin, eh bien marche! Envoie les papiers au bureau d'emploi, sinon on va y voir.

– Faites pas les fous. Venez chercher vos outils demain matin.

Il nous a donné notre autorisation pour sortir.

Laramée et moi, nous avons fait les autres shops une semaine avant et nous avons un travail à quatre-vingt-dix cennes de l'heure et de jour à la Canadian Power Boat. J'ai travaillé sur le Mosquito. Mais le gouvernement s'est mis à arrêter les contrats parce que la guerre finissait et les usines fermaient une après l'autre. Mon tour est arrivé au mois de juillet. Ils m'ont donné un mois de salaire. Ça prenait quatre semaines avant de recevoir notre assurance-chômage. Nous étions soixante-quinze mille à Montréal à se chercher du travail. J'ai été assez chanceux pour me faire réengager au mois de septembre.

Par hasard, j'ai rencontré le bonhomme Lévesque, que j'avais connu dans le temps de l'École technique à Rimouski, sur la rue Sainte-Catherine un samedi après-midi. On se salue et on jase un peu. Au moment de se laisser, il se retourne et me demande :

– Hé! tu ne travailles pas sur le « surface grinder », toé?

— Oui!

— ...de l'ouvrage de précision?

— Oui!

— Viens donc me voir lundi matin.

J'y vais et je suis engagé par le propriétaire M. Lassner. Je devais m'occuper de la maintenance de toutes les machines qui étaient trop vieilles. J'ai pris un an à tout remettre en ordre. Puis un jour, en faisant une réparation, j'ai glissé d'un escabeau et je me suis cassé quelques côtes. Je me suis arrêté un mois, et à mon retour j'ai demandé une augmentation de salaire. Les salaires étaient rendus à deux piastres de l'heure et je n'avais encore qu'une piastre. Ça ne marchait plus du tout. Je me suis chicané avec le propriétaire.

— Lorsque je t'ai engagé, je pensais que tu resterais ici jusqu'à ce que tu sois plus capable de travailler.

— Oui, c'est bien correct. Je suis bien prêt à rester, mais payez-moi. Je ne suis plus capable d'arriver.

— Ouais, tu t'es acheté une auto.

— Si tu embarques dans ce sujet-là, ça va nous mener trop loin. Je veux avoir une piastre et demie. Si tu ne me la donnes pas, je m'en vais, c'est clair.

— Non! je ne donnerai jamais une piastre et demie pour la maintenance.

— Laisse faire, dans six mois d'icitte tu en auras besoin de l'entretien.

J'ai travaillé dans plusieurs autres usines par la suite. A chaque fois que je quittais, c'était toujours pour avoir un meilleur salaire. On m'engageait, mais je restais toujours au même salaire. J'attendais trop longtemps avant de demander une augmentation. Je choisissais le moment où tout était tranquille,

quand le boss avait le temps de nous parler. Ce qu'il ne fallait pas faire. Il aurait fallu que je profite des moments où le travail était urgent et qu'ils avaient besoin d'un homme tout de suite. Bien des fois, j'ai été dans l'obligation de baisser de salaire, de travailler à meilleur marché. Pour arriver, je devais faire du temps supplémentaire tous les soirs.

Et encore je puis me considérer comme chanceux d'avoir pu continuer dans le même métier, car la plupart de ceux qui ont perdu leur travail après la guerre ont travaillé ensuite sur la construction ou comme débardeurs. Je n'avais pas fait d'études très poussées comme machiniste, mais j'étais habile pour apprendre et j'étais bon dans le travail de précision et de finition.

Les Italiens se sont lancés dans la brique et le ciment. Et comme la vie continuait d'être dure à la campagne dans le début des années cinquante, les gens du Bas du Fleuve qui étaient restés sur leur petite terre de roche pendant la guerre, de peur d'être conscrits, sont venus en ville. Chose curieuse, ils se sont tous ramassés sur les travaux de maintenance dans les hôpitaux. Quelques-uns allèrent dans la construction. Un dénommé Jean de Saint-Simon a vendu son hôtel et son moulin à scie et est descendu à Montréal et, avec une cinquantaine d'hommes, il a bâti toute la rue Sherbrooke à partir de la rue Frontenac vers l'est. Il employait ses hommes à l'année longue, car l'hiver il faisait ses portes et ses châssis. Pendant une douzaine d'années, il a permis à beaucoup de gens du Bas du Fleuve de s'établir à Montréal. Aujourd'hui, la maintenance dans les hôpitaux est en partie faite par des Portugais. Les gens de la campagne sont plus instruits et se placent ailleurs.

Un temps j'ai travaillé pour la compagnie De Laval qui fabriquait et vendait des accessoires de beurrerie. Ils auraient été prêts à me prendre dans l'usine, mais moi j'avais toujours rêvé d'être voyageur de commerce. J'ai fait tout un mois d'entraînement dans l'usine avant de prendre la route, car il fallait être capable de réparer et d'ajuster les machines. Cela n'a pas marché. La manière de vendre de la compagnie consistait à faire endosser les billets du client par l'agent local. Ce qui



n'avait pas de sens. En plus, lorsqu'un séparateur laissé en dépôt à un agent local pendant un an ne s'était pas vendu, il était obligé de l'acheter. C'était un vrai casse-tête, et souvent de fois je prenais parti pour les agents parce que je ne trouvais pas juste de les obliger à engager leur argent un an à l'avance pour un petit dix pour cent.

Lorsqu'ils m'ont renvoyé, je leur ai dit que j'étais bien content. Le bonhomme Mitchell m'a dit :

— C'est de valeur, mon vieux. Ce n'est pas ce que l'on attendait de toi. Il aurait fallu que tu bourres les agents de stock.

— Ouais! c'est facile de les bourrer de stock. De les faire payer, c'est moins facile. Je ne suis pas en accord avec cette politique-là. J'ai essayé de mettre de l'ordre dans le territoire et de donner confiance aux gens, et par-derrière vous mettez les avocats à leurs troussees. Ce qui ne les met pas en disposition de vendre la machinerie par la suite.

— Dans ces conditions, je vais être obligé de casser le contrat.

— Je suis bien content. De toutes manières, je vous l'aurais proposé.

Ce ne fut pas drôle, car j'ai passé l'hiver sans travailler. Au printemps, j'ai commencé à vendre des chaudrons. Ce ne fut pas un succès là non plus. J'étais trop déprimé et j'avais mal aux jambes. Il fallait que je me promène bord en bord de la ville dans les tramways avec une batterie de cuisine de quatre-vingt-dix livres. Je n'arrivais pas à m'imposer en entrant dans une maison et à prendre le plancher sans insulter personne. J'étais au bout de mon rouleau. J'ai tout lâché. Une chance que Berthe avait des pensionnaires à la maison.

\*

Dans les shops, le plus souvent, je passais pour un Polonais et quelques fois, on a pensé que j'étais italien. Les gens avaient peur des étrangers et il y en avait beaucoup dans les usines.

Kamouraska n'était pas un endroit où les étrangers venaient s'installer. Il n'y avait pas de travail pour eux. Dans le Bas du Fleuve, on voyait surtout du Juif, du Syrien et quelques fois de l'Arménien. Ils arrivaient de l'autre bord, parlant à peine quelques mots de français, et ils se lançaient dans le colportage de lingerie. Nous en voyions souvent à pied avec leurs grosses valises faire toutes les paroisses de Montmagny jusqu'à Rivière-du-Loup. Ils faisaient affaire surtout dans les concessions comme Saint-Hubert, Saint-Clément, Saint-Épiphane. Lentement, ils se sont améliorés et ils ont acheté des camions qui devenaient presque de vrais magasins. De temps en temps, il y avait des nègres qui passaient. Les gens avaient bien peur d'eux autres. Ils ne demandaient pas la charité. Ils voyageaient pour voir du pays et ne voulaient pas se fixer, on aurait dit. Ils demandaient à dîner et ils repartaient en sautant dans un train.

Au tout début des années vingt, le gouvernement s'est lancé dans la construction de gros barrages comme, par exemple, celui de la Chute Maligne. Ils ont fait venir des ingénieurs d'Angleterre et des Polonais. Je ne sais pas pourquoi il y eut cette vague d'immigration polonaise.

Ils n'étaient pas encore bousculés par Hitler. Peut-être à cause de la Russie...? De toutes manières, il ne devait pas y avoir de travail en Pologne et ils émigraient. Cela faisait bien l'affaire des compagnies, parce qu'il n'y avait pas de réclamation lorsqu'un homme tombait dans un trou. Et comme il n'y avait pas de Commission des accidents du travail dans ce temps-là, personne ne pouvait revenir contre les compagnies. Souvent les gars étaient entrés au pays en contrebande et n'avaient même pas de papiers. Son nom disparaissait de la feuille de paye et tout allait bien. Dans le temps, les gens parlaient d'un nombre incalculable de morts dans le barrage du Lac Saint-Jean à la Chute Caron, dans le Barrage Govin et même dans le Pont Jacques-Cartier à Montréal. Les compagnies arrangeaient bien leurs affaires en engageant des Polonais pour ne pas avoir de troubles. Les Polonais avec qui j'ai travaillé dans les usines venaient, eux, de la vague d'immigration à la suite de la guerre. Ils parlaient surtout anglais, mais

je me suis toujours bien entendu avec eux autres. Ils étaient du bien bon monde.

Les Italiens, eux, sont arrivés à la construction de l'Intercolonial au début du siècle. Ils étaient tous experts en dynamitage ou bien tailleurs de pierre. Puis il y a eu la construction du Transcontinental qui a vu arriver une vague de Siciliens. Je devais avoir douze ans et j'entendais dire que ces Italiens-là étaient mauvais, qu'ils jouaient du couteau, qu'ils ne tenaient pas en place, qu'ils faisaient n'importe quel ouvrage, et que, la plupart du temps, ils ne faisaient pas de religion et n'avaient pas leur famille avec eux. Souvent de fois, les dimanches, les hommes qui vivaient dans un wagon sur le chemin de fer partaient courir les rangs et passaient au travers des champs. Les gens prenaient peur et barraient leurs portes.

Les Italiens viennent tous au pays avec l'idée de ramasser de l'argent pendant dix ans et de retourner acheter une terre ou un bout de montagne dans leur coin d'origine. Mais, au bout de dix ans, ils ne pensent plus à y retourner qu'en promenade. Ils ne veulent plus envoyer de l'argent à tous et chacun en Italie. Ils ne pouvaient pas penser en arrivant qu'ils se feraient un autre genre de vie et que les enfants, élevés d'une autre manière, seraient perdus en Italie.

Les Italiens s'aidaient entre eux beaucoup plus que les Grecs. J'en ai vu des vrais salauds dans les usines. Ils étaient au pays depuis quelques années et ils avaient une place et parlaient l'anglais. Ils amenaient de nouveaux arrivants de Grèce et ils s'arrangeaient avec le contremaître :

— Je t'amène un gars. Mais tu ne parleras qu'avec moé. Il ne parle pas le français ni l'anglais.

La compagnie passait par les gars en place pour les faire travailler, car les nouveaux n'étaient pas capables d'arranger leurs propres affaires. Et les supposés responsables prenaient un bénéfice sur chaque homme ou chaque femme. Déjà ils ne gagnaient que le salaire minimum, pas assez pour vivre, et en plus ils devaient donner une ristourne au gars qui s'occupait d'eux. Je me souviens d'avoir vu un Grec qui, après le travail à

l'usine, ramenait sept, huit femmes dans son auto pour laver la vaisselle dans les restaurants grecs du bas de la ville. Il prenait encore une ristourne là-dessus.

Tant qu'ils n'étaient pas capables de comprendre un peu d'anglais, ils étaient sous la dépendance de ces cochons-là. Pourtant, ils étaient tous grecs. Je les trouvais bien salauds d'exploiter des Grecs pareils à eux, de caler des compatriotes dans la misère plutôt que de leur donner une chance pour s'en sortir.

En général, les Français nous apparaissaient comme prétentieux, surtout quand nous avions affaire à une bande de Parisiens, jeunes fous flafra. Ils ne comprenaient jamais lorsqu'on leur parlait. Ce qui est drôle, c'est que nous on les comprenait. On se donnait la peine de faire un effort. Et puis il y avait toujours la fameuse supériorité de l'Europe. Je n'ai jamais remarqué que les autres Européens soient aussi prétentieux, sauf les Anglais. De toutes manières, le Londonien, avec la balance du pays, est un peu comme le Parisien avec la balance de la France. Être un Normand, ça veut dire que l'on est paysan, d'une classe plus basse. Le Montréalais avec le reste de la province agit de la même manière. Pas celui qui a voyagé ou qui est établi seulement depuis vingt ans, mais le Montréalais de naissance, celui qui n'a jamais sorti de son trou. Le fait d'avoir vu le jour entre la rue Sherbrooke et la rue Ontario semble les mettre au sommet. Il y a une différence marquée : il a tout vu et il sait tout. On aurait dit qu'ils avaient le monopole de tout le savoir. Ils n'étaient pas capables d'admettre que l'on puisse connaître quelque chose ou qu'il pouvait y avoir d'autres manières de travailler.

L'expression « maudit Français » était employée pour les Montréalais au début, puis, comme le Parisien était semblable, l'expression s'est étendue.

J'en ai assez de cette histoire selon laquelle les immigrants prennent nos places. Ce qui choque les Canadiens, c'est que ces gars-là vont prendre toutes sortes d'ouvrages le soir ou le samedi, pour se faire plus d'argent, pour augmenter leur salaire. Je ne me souviens pas d'avoir vu des couturières mises à la porte des manufactures pour être remplacées par

des Italiennes. Il y a beaucoup de manufactures et d'usines qui demandent des immigrants pour les exploiter à bon marché parce qu'ils ne connaissent pas autre chose. Et puis, si la place n'était pas libre, les immigrants ne pourraient pas la prendre. Il faut se demander pourquoi les Canadiens laissent des places libres. Et puis il y a bien des gens qui, comme moi, viennent de la campagne et qui se trouvent de l'ouvrage pendant que les Montréalais ne trouvent rien. Pourquoi?

Pourquoi est-ce que les organisations ouvrières ne marchaient pas? Premièrement, les ouvriers ont toujours eu peur. Ils ont la mentalité écrasée par deux, trois générations au-dessus d'eux autres. Et puis, pendant que l'on s'organise, il faut bien manger pareil. Ensuite il y avait trop d'isolement. Dans une shop, les compagnons de travail ne se fréquentent pas. Ils viennent d'un bord à l'autre de la ville. Les ouvriers de l'Alcan se connaissent tous et ils peuvent se regrouper dans une petite ville et monter des grèves et obtenir de meilleures conditions. Dans une ville comme Montréal, les gens sont trop éparpillés et les immigrants ne comprennent rien et ne se mêlent de rien. Ils sont prêts à travailler à n'importe quelles conditions, pourvu qu'ils fassent de l'argent. Ils sont déjà contents d'avoir des salaires de misère. J'ai connu bien des gens dans les usines, mais jamais je ne les ai fréquentés. Je n'allais pas dans les tavernes où il y avait toujours une bande qui s'écrasait le vendredi soir. Beaucoup aussi étaient pris à avoir deux jobs. Ils partaient les premiers, le soir, pour aller à leur autre travail, souvent à l'autre bout de la ville, pour tâcher de rejoindre les deux bouts.

La ville de Montréal était trop grande pour qu'il y ait une bonne organisation pour combattre les fermetures d'usines. Par exemple, la Crane, qui fabriquait des éviers et des toilettes depuis plus de soixante-quinze ans, fut une des premières usines à partir lorsque l'on commença à parler du français comme langue de travail dans la province de Québec. Ils ont mis cinq cents employés au chômage sans que l'on puisse les boycotter.

J'ai travaillé dans toutes sortes d'usines et je ne sais pas

si les syndicats étaient communistes. Entre les deux guerres, les russes bolcheviques qui venaient de Winnipeg ont beaucoup fait pour améliorer les conditions de travail et de salaire. J'ai assisté quelques fois à des assemblées de l'Union internationale des machinistes. Est-ce que les dirigeants étaient vraiment communistes comme le prétendait Duplessis, qui se montait contre eux tellement qu'il voyait des communistes partout? Je sais par contre qu'ils organisaient des syndicats et que c'était le meilleur moyen d'obtenir des conditions de travail et des salaires pour vivre. Ils nous parlaient de la Russie où les enfants ne travaillaient pas trop jeunes, où les femmes avaient le même salaire que les hommes pour le même ouvrage. J'ai aussi assisté à quelques conférences de Madeleine Parent qui a fondé les syndicats du textile et, en autant que je puisse en juger, elle ne voulait que de meilleures conditions de travail pour les ouvriers. Il n'y avait pas de raisons de l'emprisonner sous prétexte qu'elle était communiste.

En fait, je n'ai jamais pu m'adapter à la mentalité du public dans les usines. Comme je l'ai déjà dit, les gens qui viennent de la campagne sont plus ouverts que ceux qui vivent à Saint-Henri par exemple qui savent bien qu'ils sont d'une région pauvre de la ville. Ils sont entassés les uns sur les autres, dans des logements pas entretenus et qui donnent directement sur le trottoir. Ils ont conscience de cela sans en avoir directement honte, car ils font plutôt acte de fanfaronnerie, pour prendre le dessus sur les autres. Dans les usines, tout le monde se tient aux aguets et se méfie de tout. Ils ont pour leur dire qu'ils se défendent. De toutes manières, ils se font toujours botter le cul. En campagne, tout le monde se taquine, s'agace et personne n'en fait de cas. Les usines, par contre, n'ont jamais été une place pour faire le comique de toutes façons. Je n'ai jamais pu avoir une conversation sérieuse avec eux autres. A mon heure de dîner, je mangeais et j'allais faire un tour ou je m'assoyais la plupart du temps tout seul. Je ne me sentais pas capable de leur parler. Ça ne servait à rien d'envenimer davantage leur niaiserie. Leurs conversations, c'était de l'astinage. Un bon jour, ils commençaient à s'astiner sur les autos, le hockey ou le base-ball. S'il y avait du

base-ball la veille, alors c'était la grosse engueulade sur le base-ball. Untel a lancé lorsque ce n'était pas le temps. Il aurait dû lancer quand c'était le temps. Ça n'avait plus de fin. Dans le temps des élections à venir jusqu'à quelques années, c'était Duplessis. Alors, si tu n'étais pas pour Duplessis, tu n'étais pas un homme. Les gens à Montréal avaient un plus grand vocabulaire, mais pas dans les usines. Le gars de shop, lui, disait toujours la même chose, le même mot dit à la même minute à tous les jours. C'est comme le locataire qui habite au-dessus de nous en ce moment. Il fait tellement chaud que l'on suffoque. Lui, il descend et lance sa drôleté :

— J'aurais dû mettre mon gilet.

Et il dit cela à toutes les fois qu'il fait chaud. Il n'a pas d'autres choses à nous dire. Le peuple des shops, c'est la même chose. Je comprends bien qu'à force de travailler ensemble, de se voir à tous les jours et de faire les mêmes gestes, cela devient automatique, mais pourquoi alors se rendre la vie impossible davantage?

Les ouvriers ne se fréquentent pas entre eux et ne se parlent pas non plus pour la bonne raison qu'ils n'ont rien à se dire. Les propriétaires de petits journaux comme Péladeau ont bien compris cela et ils sont devenus millionnaires en exploitant la population. *Allô Policel*, je l'ai acheté quelques fois pensant lire des articles sur la police. Ce n'était qu'une cochonnerie indescriptible. Les événements ou les crimes étaient photographiés sous l'angle le plus sadique possible. Il n'est pas nécessaire de photographier un type qui a été assassiné à coups de tournevis — c'est déjà assez dur comme cela — avec une série de tournevis autour de son cadavre sur le bord de la route. Et la plupart du temps les articles ne sont que des suppositions, car le journaliste n'a pas les informations. Je n'aime pas cela parce que je calcule que c'est un manque à la charité envers les autres. Il me semble que les jeunes aujourd'hui avec leur instruction n'achètent plus ce genre de choses qui étaient bien à la mode dans les gens de mon âge.

Le gars de shop, lui, se contente d'une grosse sensation dans le titre. Ils arrivent tous à l'usine la gueule grande ouverte.

— As-tu vu?

Cela leur suffit pour avoir une chose à parler parce qu'ils ne vont pas au fond des choses. Ils veulent se montrer renseignés, mais ils ne savent rien d'autre que le superficiel. Le journal s'imprime, il se vend, il faut alors avoir le bon ton de l'acheter. Selon ma manière de réfléchir cela, ils ne font que se donner une raison de parler, mais pas très longtemps car ils ne savent rien. Autrement, ils ne parleraient pas.

Ça revient à dire que l'homme qui achète le journal le matin en s'en allant à son travail ne lit que les titres. En arrivant à la shop ou au bureau, il a son sujet de conversation, même s'il sait que l'autre avec qui il parle l'a lu lui aussi. Ça ne fait rien, ce qui compte, c'est d'être le premier à en parler et ils argumentent sur le titre toute la journée. La mentalité des gens va avec le reste. Ils ont eu la même éducation que j'ai pu avoir, mais eux autres tout s'est arrêté au sortir de l'école. Ils savent lire et écrire, mais ils n'ont pas fait la différence, la part des choses au fur et à mesure qu'ils ont vécu. Le fond des choses ne les intéresse pas, c'est le fait d'être le premier informé qui est important. Se former une opinion tout de suite sans faire le décompte. C'est une question de suffisance en eux-mêmes.

Mon langage est peut-être particulier pour ceux qui sont habitués à la vie des shops et des ruelles. Mon langage en parlant des choses ordinaires de la vie s'écarte un peu de ce genre de monde et demeure difficile à comprendre pour ceux aussi qui ne sont pas de la région de Kamouraska ou tout simplement de la campagne. Le style du cultivateur est de ne pas raconter ses histoires tout de suite mais de dire auparavant ce qui se passe sous ses yeux. Un cultivateur rencontre son voisin au bout du champ et il va lui dire :

— Je cré ben que l'on seume.

— Pour seumer, on seume.

Même si les poules et les coqs n'entrent pas dans nos maisons, les paysans français ont vécu un peu la même chose que les gens de Kamouraska. Depuis que je ne travaille plus, je me suis arrêté à réfléchir, je me suis amusé un peu à me



remettre en mémoire les incidents qui sont arrivés, parce que finalement j'ai vécu trois époques comme c'est le lot de tous et chacun qui ont été obligés de quitter la campagne après la Première ou la Seconde Guerre. Plusieurs déjà ont écrit sur leur région et la misère des gens. Alors moi aussi. C'est ce qui m'a aidé à accepter la retraite qui m'a été imposée parce que je n'étais plus capable de travailler pour gagner ma vie et d'exercer mon métier. La même chose est arrivée à beaucoup de gens, mais peut-être qu'ils se sont ennuyés plus que moi en ne revivant pas leur vie et en ne laissant rien derrière eux autres.

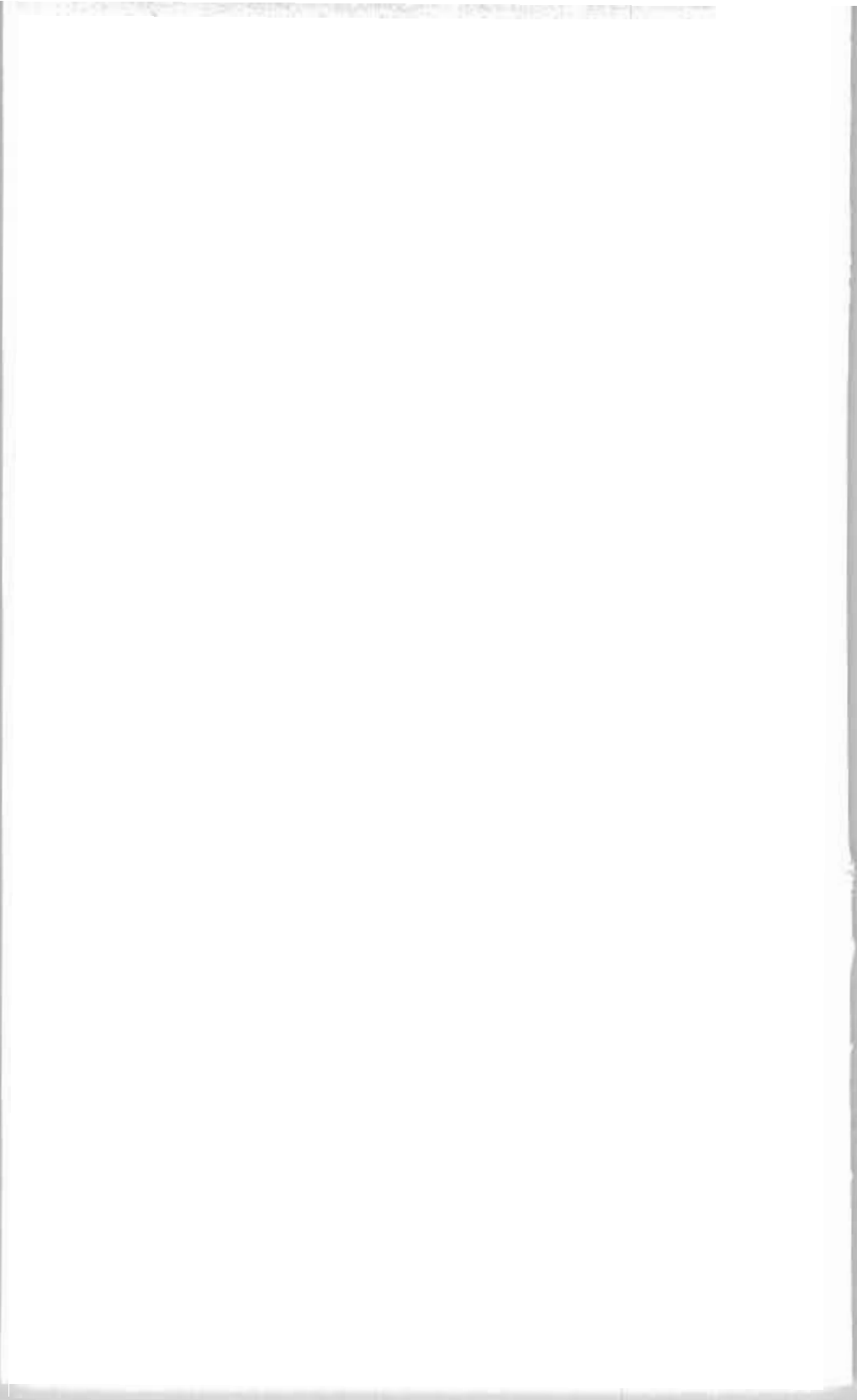
•

Ce livre est un peu l'impression de ce que j'ai vu et ressenti étant enfant et au fur et à mesure que j'ai avancé dans la vie. On reste surpris de la quantité de choses que l'on ne remarque pas dans le courant de la vie. A quel âge de la vie peut-on être marqué par un fait quelconque? A deux ans et demi, je me vois dans les bras de maman qui était debout au pied du lit à la mort de mon oncle Louis, le frère de mon père. En regroupant mes autres souvenirs récemment, je me suis rappelé qu'à la même époque je m'étais fait une peine épouvantable parce que ma petite robe, comme les petits garçons en portaient à l'époque, s'était déchirée. On pense qu'un enfant ne se rappellera pas de cela, mais souvent il en reste marqué. En quittant Kamouraska, je me suis entièrement donné à la ville et je ne pouvais plus en ressortir comme plusieurs qui sont retournés à la campagne. Ça ne m'aurait rien donné que de retourner à Kamouraska. J'aime mieux le revoir à distance que d'y demeurer, parce qu'il aurait fallu recommencer un autre genre de vie. A Montréal, nous étions habitués aux endroits; la famille s'est agrandie et occupe un assez grand territoire autour de la ville. Plus rien ne nécessitait mon départ pour vivre à Kamouraska. Et puis ceux qui m'ont connu sont morts ou ne me reconnaissent plus.

J'ai manqué de travail à Montréal de temps en temps, mais c'était dû à ma méconnaissance du métier d'ajusteur. Je n'avais

pas appris mon métier à fond et j'étais obligé de recourir aux plus vieux que moi. Ce qui fait que j'ai toujours exercé mon métier avec beaucoup de misère et que j'ai été obligé aussi de travailler bien plus fort que les autres pour arriver au même résultat. J'ai manqué d'instruction. Mais il y en avait de bien pires que moi et qui devaient travailler dans le fond d'une buanderie et faire la même chose du matin au soir. Heureusement que j'ai été exempt de tous ces gros travaux là. J'étais plus haut que journalier et en plus j'ai toujours désiré apprendre.

La vie passe vite et lorsque l'on s'arrête pour y réfléchir il est déjà trop tard pour changer rien à rien. J'aurais pu avoir moins de misère à vivre si à un moment donné j'avais fait ceci au lieu de cela, mais dans l'ensemble on ne pouvait pas vivre différemment. Tous ceux que j'ai connus sont dans le même cas. Heureusement que l'on savait pas à l'avance que c'était notre destin, car on n'aurait pas pu vivre.



## Glossaire

Ce glossaire a été établi par l'éditeur français. Celui-ci prie le lecteur québécois d'excuser des précisions qui lui sont évidemment inutiles...

**Abolteau** : n. m.

1. Remblais établis sur le bord d'une rivière.
2. Vanne dans un barrage disposée de façon qu'elle se ferme automatiquement quand la marée monte et qu'elle laisse l'eau s'écouler quand la marée est basse.

**Achaler** : v. tr. et pron.

1. Incommoder, fatiguer.
2. Ennuyer, contrarier, harceler.

**Acre** : n. f.

Mesure agraire correspondant à 160 perches carrées ou 43 560 pieds carrés. L'acre équivaut exactement à 0,4 hectares.

**Adonner** : v. intr. et pron.

1. Intr. : convenir, s'ajuster.
2. Pron. : coïncider.

**Allsant** : adj.

Aller mieux.

**Arpent** : n. m.

Ancienne mesure agraire française qui contenait cent perches carrées. Au Canada, un arpent de longueur vaut 191,8 pieds anglais.

**Astiner** : v. tr. et pron.

1. Tr. : s'obstiner, soutenir avec obstination.
2. Tr. : contredire.
3. Pron. : s'obstiner, résister.

**Babiche** : n. f.

Lanière de cuir.

**Bacul** : n. m.

Palonnier.

**Bâdrer** : v. tr.

Ennuyer, tracasser, tourmenter, déranger.

**Bagosse** : n. s. f.

Whisky de fabrication clandestine, le plus souvent de qualité inférieure.

- Banc de neige** :  
Congère.
- Bardasser** : v. tr.  
Secouer.
- Barrure** : n. f.  
1. Verrou, serrure.  
2. Stalle d'écurie.
- Batture** : n. f.  
1. Partie de rivage asséchant à marée basse.  
2. Glace qui adhère au rivage, qui couvre les battures.
- Beans** : n. f. pl.  
Haricots ou fèves au lard.
- Bed** : n. m.  
1. Banc-lit, canapé-lit.  
2. Lit de sangle.
- Bêtlse** : n. f.  
Injure.
- Beurrée** : n. f.  
Tartine.
- Bibitte** : n. f.  
Insecte.
- Blnette** : n. f.  
Mimique, visage.
- Blanchlssolr** : n. m.  
Brosse à blanchir au lait de chaux.
- Blé d'Inde** : n. m.  
Maïs.
- Bleuets** : n. m.  
Nom vulgaire d'une espèce d'airelle.
- Bordée (de neige)** : n. f. s.  
Chute de neige.
- Brassée** : n. f.  
Ce que les bras peuvent entourer et contenir.
- Broche** : n. f.  
Fil de fer.
- Brosse** : n. f.  
Saoulerie, ivresse.
- Cabaleur** : n. m.  
Celui qui fait de la propagande à domicile en temps d'élection.
- Cager** : v. tr.  
1. Faire un train (de bois).  
2. Empiler (de la planche, du bois).
- Cageux** : n. m.  
1. Petit radeau (d'arbres).  
2. Pile de planches en échiquier.
- Câler** : v. tr.  
Annoncer, crier les figures de (en parlant d'une danse).
- Camp** : n. m.  
1. Cabane construite dans la forêt et servant d'habitation aux bûche-rons pendant la coupe du bois.  
2. Personnel habitant le camp.
- Capable** : adj.  
Fort, vigoureux, habile, intelligent.
- Capot de chat** : n. m.  
Grand pardessus en étoffe ou en fourrure.
- Carré** : n. m.  
Partie de la grange où l'on serre le foin, la paille. Généralement, il y a deux carrés par tasserie; la batterie sépare les deux tasseriers.
- Carrlole** : n. f.  
Traineau d'hiver sur patins bas qui sert au transport des voyageurs.
- Casque à palette** : n. m.  
Chapeau à fourrure.
- Cassonade** : n. f.  
Sucre qui n'a été raffiné qu'une fois, de couleur brune.
- Cèdre** : n. m.  
Thuya d'Occident ou cèdre américain.
- Cenne** : n. f.  
Sou, cent, centième partie du dollar.
- Char** : n. m.  
1. Wagon, wagon de chemin de fer.  
2. Petits chars : tramways.  
3. Automobile.
- Châssis** : n. f.  
Fenêtre.
- Chaudette** : adj.  
Légèrement ivre, éméché.
- Chaudière** : n. f.  
Seau en métal.
- Chtaler** : v. tr.  
Se plaindre, rechigner.
- Chiquer la guenille** :  
Bouder.
- Chum** : n. m.  
Ami intime, camarade.
- Clatrer** : v. tr.  
1. Éclaircir (en parlant du temps).  
2. Congédier.  
3. Acquitter, libérer (d'une obligation).

**Claque** : n. f.  
Coup donné du plat de la main.  
Chaussure de caoutchouc qu'on met par-dessus la chaussure ordinaire pour se garantir de l'humidité, de la boue.

**Clencher** : v. tr.  
Lever la clenche d'un loquet.

**Coat** : n. m.  
Habit, veston.

**Concession** : n. f.  
Territoires ouverts à la colonisation plus récemment que le lieu où habite celui qui parle.

**Cookerie** : n. f.  
Cuisine.

**Corde** (à linge) : n. f.  
Corde d'étendage.

**Cordeaux** : n. m. pl.  
Guides, rênes.

**Corde de bois** : n. f.  
1. Mesure de bois à brûler : la corde de bois canadienne vaut 8 pieds x 4 pieds x 4 pieds ou 128 pieds cubes.  
2. Pile de bois.  
3. Bois de corde : bois de chauffage débité par la longueur et fendu, prêt à mettre au poêle.

**Coton** : n. m.  
Tige, trognon.

**Couverte** : n. f.  
Couverture de lit, de cheval, de voyage.

**Cretons** : n. m. pl.  
Pâté fait de panne et de viande de porc hachée.

**Drave** : n. f.  
Flottage, transport (du bois) par eau.

**Écartier (s')** : v. pr.  
S'égayer.

**Effrayant** (ante) : adj.  
Extraordinaire.

**Égoïne** : n. f.  
Scie égoïne.

**Embarquer** : v. tr. ou int.  
Monter, tromper.

**Emmancher** : v. tr. et pron.  
Arranger, disposer, réparer.  
Parer, affubler.

**Enfarger** : v. tr.  
Faire tomber (quelqu'un).  
Entraver, enpêtrer, embarrasser.

**Engager (ère)** : n. m. f.  
Serviteur, servante, domestique.

**Engin** (de char) : n. m. et f.  
Locomotive.

**Étriver** : v. tr.  
Taquiner, agacer.

**Façon** : n. f.  
Brassin (de savon), chaudronnée (de sucre, de sirop).  
Avoir bonne ou mauvaise mine.

**Fesser** : v. tr. et intr.  
Frapper.

**Force** : n. f.  
Cheval.  
Cheval-vapeur.

**Foreman** : n. m.  
Contremaître.

**Fournil** : n. m.  
Petit hangar où il y a un fourneau ou un four.

**Freddir** : v. tr.  
Froidir.

**Fret** : n. m.  
Colis, tout objet confié aux chemins de fer pour être transporté soit en grande ou petite vitesse.  
Convoi, train de marchandise.

**Frtsette** : n. f.  
Papillote, morceau de papier dont on enveloppe les cheveux divisés en mèches pour les friser.

**Frtsons** : n. m.  
Falbala.

**Fun** : n. m.  
Plaisir.

**Gaburon** : n. m.  
Monticule.

**Gablon** : n. m.  
Hutte, abri camouflé que les chasseurs installent au bord de l'eau pour chasser le canard et les autres oiseaux aquatiques.

*Gallon* : n. m.

Mesure anglaise, dite impériale, de capacité pour les liquides de 4 litres 54.

*Garrocher* : v. tr. et pron.

Jeter, lancer des pierres, des mottes de terre ou des boules de neige.

Se hâter, aller vite.

*Gilet* : n. m.

Veste.

*Godendart* : n. m.

Scie passe-partout, grosse scie munie d'un manche court et droit à chaque bout, qui se manie à deux, et dont on se sert pour débiter les troncs d'arbres en billes.

*Goélette* : n. f.

Caboteur, navire de faible tonnage faisant le transport marchand le long des côtes du Saint-Laurent.

*Gratte* : n. f.

Raclée.

*Gréer ou greyer* : v. tr. ou int.

Équiper, pourvoir, monter, garnir, établir, disposer.

*Gypsie* : n. m. f.

Romanichel.

*Habitant* : n. m.

Cultivateur, paysan. Prend souvent un sens péjoratif.

*Hart* : n. f.

Branche dégarnie de ses feuilles et employée comme fouet ou comme verge.

*Hivernement* : n. m.

Hivernage.

Action d'hiverner, de passer l'hiver à l'abri.

*Jack* : n. m.

Cric, vérin.

Individu de haute taille.

*Jaser* : v. tr.

Causer.

*Licher* : v. tr.

Lécher.

Chercher à obtenir une faveur en flattant.

*Ligne* : n. f.

1. Fossé, chemin entre deux terres.

2. « Les lignes » frontières entre le Canada et les États-Unis.

*Maganer* : v. tr.

Maltraiter, malmener.

Fatiguer, affaiblir, détériorer.

*Maudit* (en) : loc. adv.

En colère.

Beaucoup, d'une manière supérieure.

*Mémoire* : n. f.

Limon, brancard.

*Mille* : n. m.

Mesure itinéraire usitée au Canada et qui vaut 1 609 mètres ou 5 280 pieds.

*Minot* : n. m.

Mesure canadienne valant 8 gallons.

Se dit pour un boisseau.

*Montée* : n. f.

Chemin privé qui va du chemin public à la maison et jusqu'au bout de la terre.

*Moses* : interj.

Juron populaire.

*Mouche noire* : n. f.

Insecte dont la morsure provoque une inflammation.

*Moulée* : n. f.

Grain moulu que l'on destine aux animaux.

*Moulin* : (à scie) : n. m.

Scierie mécanique.

*Mouvée* : n. f.

Banc de poissons.

*Mule* : n. f.

Meule.

*Nordet* : n. m.

Le vent du nord-est.

*Opérer* : v. tr.

Faire fonctionner (une machine).

*Pagée* : n. f.

Partie d'une clôture entre deux pieux consécutifs.

Espace compris entre deux pieux

- consécutifs d'une clôture.  
Mesure de longueur d'environ dix pieds correspondants à la longueur ordinaire de la pagée de clôture.
- Palette** : n. f.  
Tablette en saillie.
- Pantoufle** : loc. adv.  
Contraction de pas du tout.
- Patate** : n. f.  
Pomme de terre.
- Patots** : n. m.  
Façon de parler (locution, mot, juron) qui revient habituellement dans le discours.
- Perche** : n. f.  
Ancienne mesure de longueur valant dix-huit pieds.
- Plastre** : n. f.  
Nom que l'on donne couramment au dollar au Québec.
- Picote** : n. f.  
Varicelle.
- Pinte** : n. f.  
Mesure de capacité (1/4 de gallon) pour les liquides (0,568 l).
- Pitoune** : n. f.  
Bois à pulpe, coupé en billes de quatre pieds et de faible diamètre.
- Placoter** : v. intr.  
Discuter, jaser.
- Platin** : n. m.  
Petit morceau de terre uni et plat.
- Platte** : adj.  
Ennuyeux.
- Pleumer** : v. tr.  
Plumer.  
Peler, décortiquer, écorcher.
- Ponce** : n. f.  
Grog.
- Poudrerte** : n. f.  
Neige sèche et fine que le vent soulève en tourbillon.
- Poussaillage** :  
Bousculade.
- Quart** : n. m.  
Baril.
- Quêteux** : n. m. f.  
Mendiant.
- Rambris** : n. m.  
Lambris.
- Rang** : n. m.  
Suite de fermes, de lots voisins, s'échelonnant sur une partie de territoire desservie par un chemin et qui s'identifie par un numéro ou un nom.
- Raquette** : n. f.  
Large semelle légère, nattée de cordes de cuir vert, en forme de raquette à jouer, qu'on attache aux pieds pour marcher sur la neige.
- Ratoureur(euse)** : adj. et n. m. et f.  
Rusé, espiègle, joueur de tours.
- Ravaux** :  
Bruit, tapage.
- Réméré** : n. m.  
Convention par laquelle le vendeur d'un fonds se réserve le droit de reprendre la chose vendue en remboursant à l'acheteur le prix et les frais de son acquisition dans un délai convenu.
- Ridelle** : n. f.  
Chacun des deux côtés d'une charrette, d'un camion et qui sont faits en forme de râtelier.
- Run** : n. f. et m.  
Course, promenade.  
Tournée.
- Sacrer (se)** : v. pron.  
1. Se jeter sur.  
2. Se fichier de.
- Sacrer** : v. tr.  
Blasphémer.  
Jeter.
- Scrap** :  
Ferraille, rebut.
- Secousse** : n. f.  
Rafale.  
Espace de temps, période.
- Selkey** : n. m.  
Sulky. Voiture à une place dont on se sert pour les courses de vitesse. Par extension, voiture légère à deux roues.
- Set (de chambre)** : n. m.  
Ensemble, nombre de choses allant ensemble.
- Settler** : v. tr.  
Fixer, monter (une machine).  
Ajuster, réparer (une roue).



*Shop* : n. f.

Boutique, atelier, usine, fabrique.

*Siler* : v. intr.

Respirer difficilement, en sifflant.

Gémir.

*Sirouenne* : n. f.

Emplâtre.

*Sleigh* : n. m. et f.

Traineau dont le coffre est élevé et les patins à jour.

*Stock* : n. m.

Mélange en fermentation d'où l'on tire l'alcool de fabrication domestique.

*Surface grinder* : n. m.

Laminoir.

*Tag (Jouer à)* : n. f.

Jouer à chat.

*Tanné(e)* : adj.

Fatigué, las, accablé.

*Tapon* : n. m.

Morceau, motte, grumeau.

Paquet, tas, amas.

*Tirailler* : v. intr.

Avec peine, avec difficulté.

*Tirer du poignet* :

Jeu du bras de fer.

*Tirer la jambette* :

Jeu où deux lutteurs couchés sur le dos, côte à côte et tête-bêche s'accrochent par une jambe et essaient de faire rouler l'adversaire.

*Traineux (euse)* : adj. et n. m. et f.

Négligent, trainard, sans ordre, paresseux.

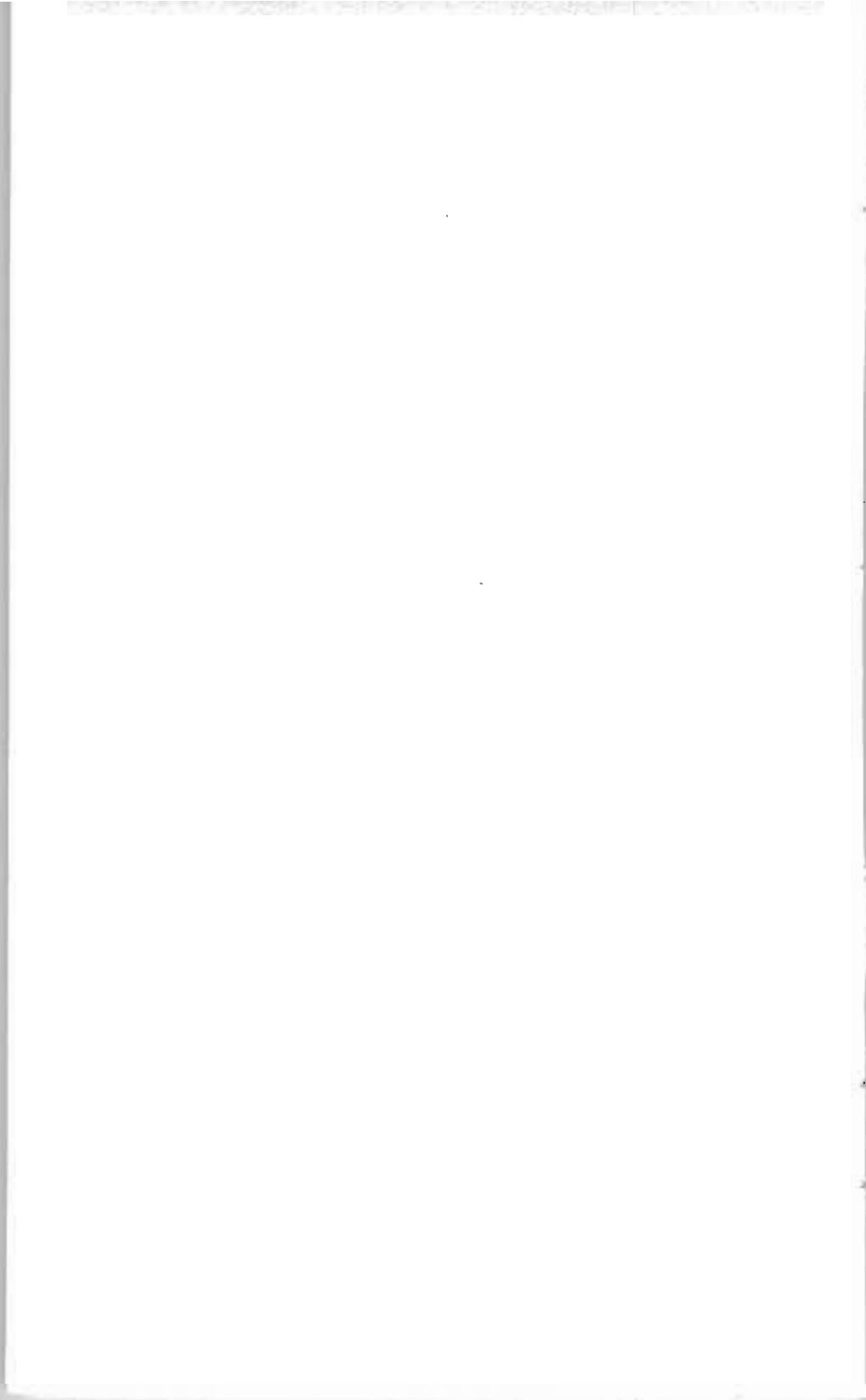
*Turluter* : v. tr.

Fredonner.

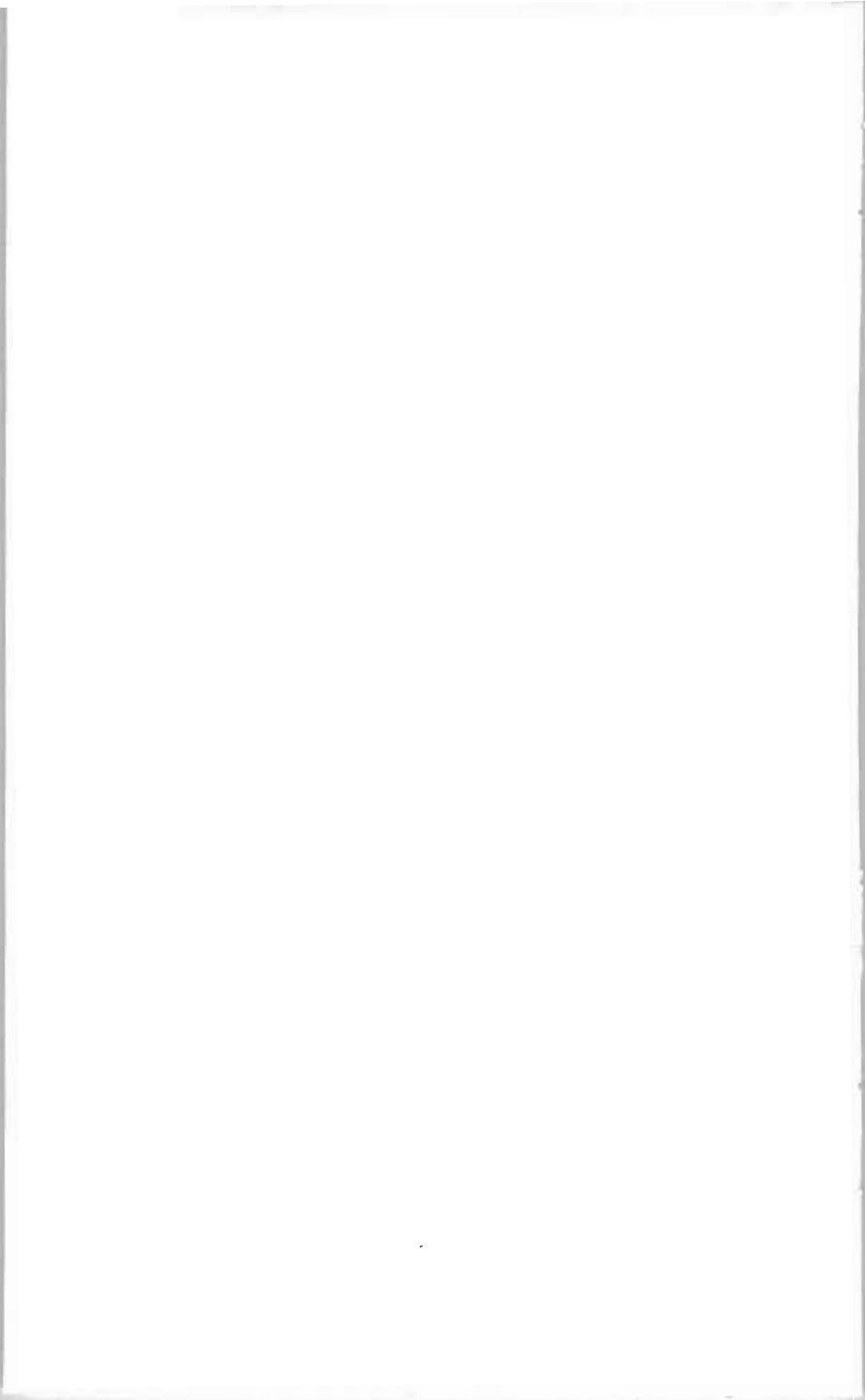
*Verge* : n. f.

Nom donné au Canada au yard, qui vaut 36 pouces ou trois pieds anglais, soit 914 cm.

## Table

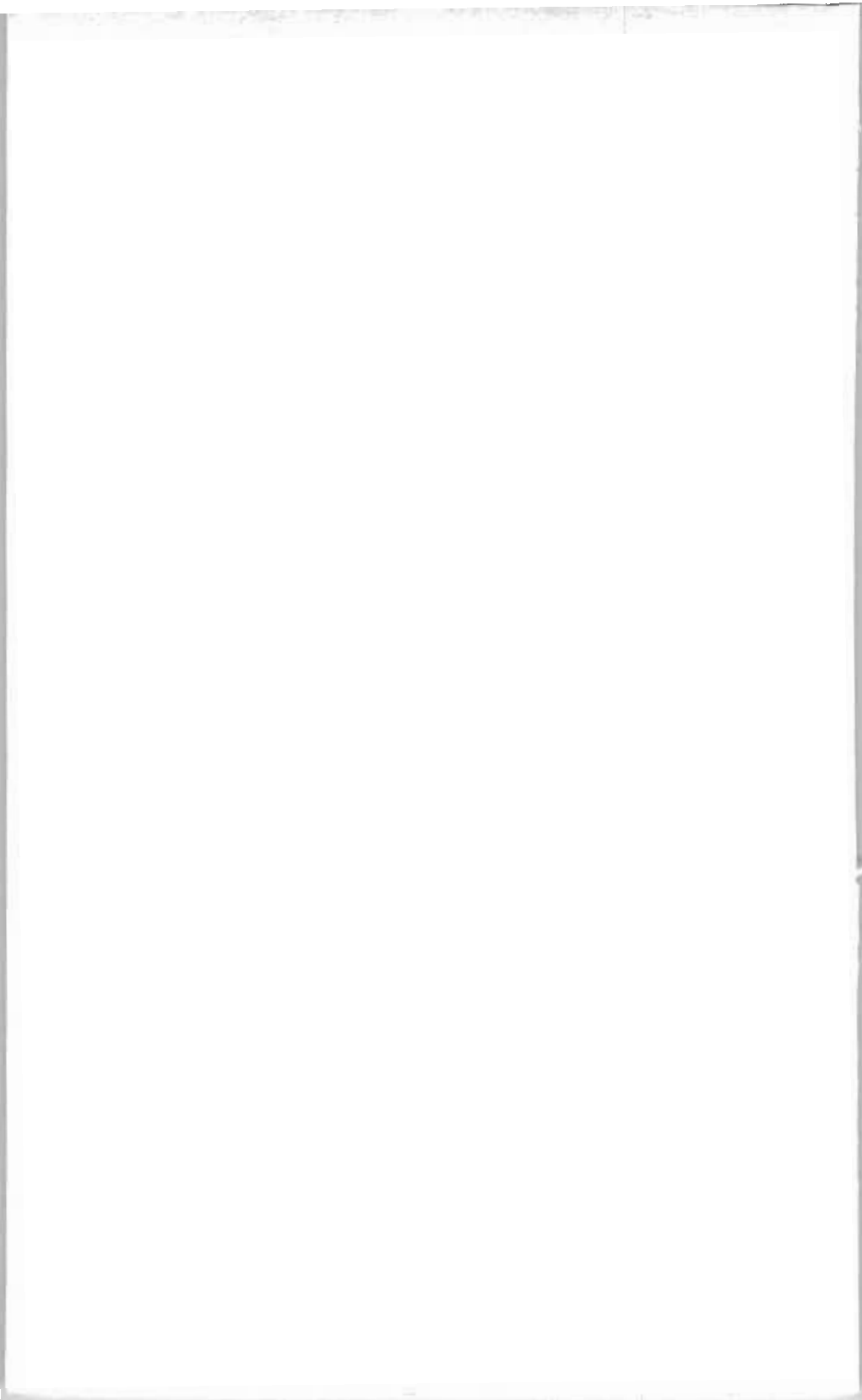


<i>Introduction</i> , par Fernand Archambault	7
I. Le temps passé	15
II. Premiers souvenirs	34
III. De beaux spécimens	50
IV. Histoires de pêche	63
V. L'école	79
VI. Les jeux et les loisirs	90
VII. Les bêtes	99
VIII. Jouer des tours	105
IX.	113
X. Une belle jeunesse	136
XI. La forêt et la colonisation	146
XII. Les maladies et la mort	155
XIII. Amours	164
XIV. La politique. Départ de Kamouraska	183
XV. La ville. Conclusion	229
<i>Glossaire pour l'édition française</i>	254



CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ ET ACHEVÉ D'IMPRIMER  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE N° 19308  
POUR LE COMPTE DE BORÉAL-EXPRESS  
DÉPÔT LÉGAL : 4<sup>e</sup> TRIMESTRE 1981.  
PREMIER TIRAGE : 2000 EXEMPLAIRES

*Imprimé en France*



Jos-Phydime Michaud  
*Kamouraska, de mémoire...*

Un homme de quatre-vingts ans parle et son petit-fils l'écoute. Il ne raconte pas sa vie de A à Z, il ne la déroule pas comme un fil. Pas d'attendrissement sur le passé. Mais il parle et s'inscrit dans ses mots un espace, un pays, des hommes, leur travail, leurs rêves et leurs espoirs.

Un espace : celui, immense, délimité par le fleuve Saint-Laurent : 20 kilomètres de large à cet endroit. Du village de Kamouraska, on voit, en face, la rive nord si nettement qu'on distingue un homme en train de labourer. A l'horizon la chaîne des Laurentides et le vieux plateau hercynien du Grand Nord qui commence. Le village vit au rythme des marées du fleuve et du cabotage de ses goélettes. Les terres fertiles, partagées au fur et à mesure des arrivées, en « rangs » de colonisation, s'adosent à la forêt. Derrière la forêt, au Sud, les Etats-Unis. Et l'hiver, la chape de neige, les froids de — 40° et le fleuve gelé.

Les hommes : les « habitants », canadiens-français, Québécois, dont les ancêtres ont gagné rang par rang des terres qui pour la plupart d'entre eux ne peuvent suffire à les faire vivre. Monde paysan abandonné un jour de 1763 sur cette rive, qui se survit, avec sa culture propre, son économie propre, ses techniques propres, quitte à s'en inventer de nouvelles au besoin. Monde à l'écart de la société dominante anglophone, qui règne plus loin que Québec, vers Montréal, à des centaines de kilomètres. Monde étouffé par les castes sociales, par le paternalisme des dirigeants provinciaux, par la toute puissance de l'Eglise, indispensable médiatrice et ultime recours.

Paysans fascinés par l'appel du travail plus facile de l'autre côté de la frontière, aux Etats-Unis, plus tard attirés, comme Joseph Michaud, par les « shops » de Montréal, où il fait l'apprentissage du syndicalisme.

Pas de folklore, donc, dans ce texte : ce que Jos-Phydime Michaud a confié à son petit-fils, Fernand Archambault, c'est la description sans complaisance d'une société écrasée par l'obsession de se survivre, qui y parvient envers et contre tout, la lutte d'hommes écartés de l'Histoire pendant deux siècles.

---

BORÉAL-EXPRESS, MONTRÉAL